

ADAM
MEJE

La Queue de Léo Grégoire



ROMAN

BUCHET • CHASTEL

ADAM MEJE

LA QUEUE
DE LÉO GRÉGOIRE

ROMAN
BUCHET • CHASTEL

OceanofPDF.com

Paris, de nos jours. Léo vit heureux avec son épouse Sophie, qu'il aime, et Luna, sa fille qu'il adore. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Jusqu'au jour où...

Dans le miroir, un matin, Léo découvre une petite bosse au bas de son dos. Il ne s'est pourtant pas cogné ? Il est légèrement hypocondriaque, mais il oublie vite. Sauf que, quelques matins plus tard, la bosse est toujours là. Et même : elle a grossi.

Au fil des mois, c'est fou, quelque chose pousse dans le dos de Léo, quelque chose qui va tout bouleverser.

Ce premier roman, aux allures de fable, croque, avec humour et intelligence, bien des travers de notre société.

OceanofPDF.com

Les publications numériques de Buchet/Chastel sont pourvues d'un dispositif de protection par filigrane. Ce procédé permet une lecture sur les différents supports disponibles et ne limite pas son utilisation, qui demeure strictement réservée à un usage privé. Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions par conséquent de ne pas la diffuser, notamment à travers le web ou les réseaux d'échange et de partage de fichiers.

Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-283-03755-3

OceanofPDF.com

À mes merveilleuses filles.

OceanofPDF.com

I. Quand on parle du loup...

« La plus grande partie du corps ne parle que pour souffrir.

Tout organe qui se fait connaître est déjà suspect de désordre. »

PAUL VALÉRY, *Cahiers*

OceanofPDF.com

C'était en septembre, un matin.

Allez savoir pourquoi ce jour-là je me suis retourné après m'être séché les cheveux devant le miroir de la salle de bains... C'est là que j'ai remarqué quelque chose pour la première fois, quand j'ai regardé mon dos dans ce qui était à l'origine une porte d'armoire à glace. Je l'avais fixée au mur pour en faire un immense miroir quand on avait emménagé boulevard Voltaire, des années plus tôt. Faute de place suffisante il fallait nous débarrasser de ladite armoire, mais Sophie était triste parce qu'elle aimait bien s'y regarder en pied alors j'avais eu une illumination :

« Sinon si tu veux on garde seulement la porte et on la met dans la salle de bains ? »

Incrédulité, espoir, admiration... Si vous aviez vu ses yeux à ce moment...

« Oh mais ce serait génial, Léo ! Tu pourrais faire ça ? »

J'aurais pu n'importe quoi pour que tu me regardes comme ça, Sophie...

Et donc voilà pourquoi des années plus tard c'est sur ce même miroir que je me suis retourné un matin dans ma salle de bains pour mieux me voir de dos. Est-ce que je voulais vérifier la longueur des cheveux sur ma nuque pour savoir s'il fallait les couper ? Je ne me souviens plus... et si c'était le cas je ne me rappelle pas non plus pourquoi je ne me suis pas arrêté là et comment mes yeux ont pu descendre ensuite jusqu'au bas de mon dos. Je ne sais pas. En fait ça doit arriver régulièrement qu'on s'observe comme ça, on n'y fait pas attention, c'est tout... Pour être tout à fait honnête, peut-être aussi que je voulais vérifier que tout allait bien, qu'il n'y avait rien... Rien

qui sorte de l'ordinaire, rien d'anormal. Oui, il y avait sûrement ça aussi, quelque part. La peur de finir comme Vincent, le cousin de Sophie, si jeune et si vivant et soudain, en quelques mois, si brutalement, absurdement emporté par cette petite tache anodine apparue un jour sur son épaule... C'est une chose que j'avais apprise avec sa disparition : un miroir peut vous dire votre avenir. D'ailleurs c'est un peu ce qui m'est arrivé ce jour de septembre, quand j'ai voulu voir s'il n'y avait « rien d'anormal » dans mon dos...

On peut dire que j'ai été servi.

Donc je me regardais dans ce miroir, et ce matin-là la lumière est tombée de telle façon du plafonnier qu'il m'a semblé percevoir comme une ombre, tout en bas, juste au-dessus de mes fesses. Comme s'il y avait une légère bosse. J'ai tordu un peu mon cou et mon épaule en arrière – péniblement : je ne suis pas vraiment très souple – et j'ai touché l'endroit du bout des doigts. Je sentais bien quelque chose, comme une bosse, il n'y a pas vraiment d'autre mot, même pas une protubérance, juste un renflement si insignifiant qu'un bref instant je me suis demandé s'il ne pouvait pas avoir toujours été là sans que j'y fasse attention... Mais enfin, quand même, je l'aurais vu : c'était presque imperceptible, certes, mais pas suffisamment pour passer inaperçu pendant près de quarante ans. J'ai passé le bout de mes doigts dessus de nouveau, frotté, appuyé pour savoir si c'était douloureux, mais non. Bon. En fait à ce moment la seule chose pénible a été que, d'avoir retourné la tête si longtemps comme ça, lorsque j'ai de nouveau regardé devant moi j'ai vu des étoiles danser devant mes yeux et j'ai dû les refermer quelques secondes, jusqu'à ce que ça s'arrête. Un instant j'ai failli appeler Sophie pour qu'elle vienne jeter un coup d'œil et me dise de quoi il s'agissait, elle saurait, elle... Mais elle était déjà pressée, déjà en retard, je l'entendais depuis son dressing qui pestait contre le bulletin météo à la radio.

« Alors ça j'adore : “Froid ce matin mais chaud en milieu de journée.” Qu'est-ce que je suis censée me mettre sur le dos ? Et bien sûr juste le jour où j'ai une réunion de direction... Où est mon gilet moutarde ? Et Luna,

chérie, où est-ce que tu en es ? Il est vingt et moi je pars à vingt-cinq. Je te préviens si tu n'es pas prête dans cinq minutes j'y vais sans toi, hein. »

Elle ne l'aurait pas fait, bien sûr, mais j'ai renoncé à la déranger. Pour si peu, en plus. Même pas une bosse. Je verrais bien demain, ou dans deux ou trois jours : j'avais dû me cogner sans m'en rendre compte, ça aurait sûrement disparu, ou bien ce serait un peu bleuté, comme irisé, un peu auréolé de jaune et donc ça se révélerait être une ecchymose. Voilà. Ou bien ça avait justement été comme ça il y a quelques jours encore et je ne l'avais pas vu, et depuis les couleurs avaient disparu.

J'ai fini de me préparer et je suis parti au travail. Une fois arrivé chez Hellooo, « la start-up qui tisse vos liens sociaux », inutile de dire que la petite anomalie me sort de l'esprit. Pas le temps. Mes journées de développeur commercial passent à toute vitesse, je ne vais pas me laisser distraire par une chute de reins.

En tout cas pas la mienne.

L'ombre remarquée sur ma peau le matin m'était donc sortie de l'esprit dans la journée et s'était tout à fait évanouie au fil de la semaine, et je serais incapable de dire ce qui a fait que son souvenir m'est revenu quelque temps plus tard, de nouveau le matin, et encore dans ma salle de bains. Cette fois je me brossais les dents devant le lavabo blanc, le dos au grand miroir, et hop j'y ai repensé. Donc je me suis retourné, juste pour vérifier, sans appréhension particulière car je crois qu'à ce moment je m'attendais à ne plus rien voir du tout. Une fois de plus j'allais me jouer la grande scène de l'autoflagellation, me morigéner, m'engueuler, pour dire les choses clairement : Mais enfin Léo, pourquoi est-ce que tu t'inquiètes pour des *conneries* comme ça ? Ça ne va pas bien, dans ta tête, hein... Tu es hypocondriaque, il faut te faire soigner...

Mais voilà : la tache était toujours là. Elle était même, m'a-t-il semblé, encore un peu plus visible que la première fois. À peine, mais un peu. Presque rien, mais quelque chose. Une bouffée de chaleur est montée à mon visage et une infime, une imperceptible pellicule de sueur a perlé sur mon front tiède, comme une rosée glacée. J'ai passé de nouveau mes doigts sur la tache. Pas de doute, on sentait comme un léger renflement, un très subtil

relief, le début d'une protubérance, d'une bosse. Merde, qu'est-ce que c'est que ça ? Cette fois j'ai appelé Sophie, mon roc, à la rescousse, même s'il était presque vingt-cinq et qu'elle devait partir et pestait parce que Luna – qui avait sport – n'arrivait pas à trouver ses *trainers*.

« Oui, quoi, Léo ? »

Elle pouvait être un peu tendue, parfois, le matin.

« Tu ne vois pas un truc anormal, là... une ombre ? Comme si j'avais une bosse ? »

Elle a soupiré, passé le bout des doigts dessus et appuyé un peu.

« Si, effectivement, il y a une petite bosse, mais c'est vraiment imperceptible, hein. Tu as dû te cogner, c'est tout. Bon, il faut que j'y aille.

– Oui, mais c'était déjà là il y a quelques jours et j'ai l'impression que ça a légèrement grossi, depuis.

– Et donc, chéri ? C'est ça, les bosses, non ? Ça commence par grossir, après ça diminue, et à la fin ça disparaît. Arrête de t'inquiéter, Léo... Tu es vraiment hypocondriaque, hein ?... Et moi je suis vraiment en retard. »

Elle m'a déposé un baiser sur la joue et elle est partie. Elle sentait bon.

Et puis enfin, elle avait raison : les bosses ça disparaît.

Elle avait toujours raison.

Bon, là, elle avait tort.

Pas sur les bosses en général, non : c'est vrai qu'elles finissent par disparaître. Mais pas celle-là. Pourtant une nouvelle fois j'avais réussi, grâce à ses paroles rassurantes et au caractère frénétique de ma vie professionnelle chez Hellooo, non pas à oublier l'anomalie tout à fait, mais du moins à la repousser quelque part dans une zone de mon cerveau où pendant un temps elle ne m'a plus dérangé. Comme une sorte de mise en quarantaine mentale. C'est Luna qui l'en a sortie bien involontairement la semaine suivante, lorsqu'elle est passée derrière moi dans la salle de bains et m'a dit oh mon pauvre papa, tu t'es fait une bosse ? Et quand j'ai senti ses petits doigts toucher mon dos, ce qu'au fond je n'avais fait qu'inconsciemment refouler a soudain réémergé comme le corps d'un noyé mal lesté, et pris de vertige j'ai failli défaillir et tomber là, sous le regard aussi tendre de ma fille qu'était froid et implacable celui du grand miroir.

J'ai dit oh ce n'est rien pour ne pas inquiéter Luna mais moi-même j'avais perçu comme la voix qui avait prononcé ces mots était sourde et blanche. L'avait-elle saisi aussi ? Elle est futée, ma Luna... Elle a froncé les sourcils et elle est sortie. Dès qu'elle a eu quitté la pièce j'ai discrètement fait appel à Sophie, qui a d'abord soupiré avant, percevant mon trouble, de m'accorder la minute que je lui demandais. Elle s'est penchée pour mieux regarder et lorsqu'elle s'est relevée j'ai deviné – malgré ses efforts, que j'ai devinés aussi – une légère ombre d'inquiétude sur son front.

« Effectivement. Il y a comme une petite bosse, un petit renflement... ça ne doit pas être grand-chose mais il faut que tu surveilles ça dans les jours qui viennent, pour voir si ça part... enfin : pour voir *quand* ça part. »

Et elle m'a souri – mais un peu tristement, il m'a semblé – et m'a passé la main sur la joue et dit que ça allait aller, et puis elle est partie.

Mais la bosse, non.

Alors je surveillais. Chaque jour un peu plus nerveux, scrupuleux, le plus souvent le soir au coucher pour ne pas inquiéter Luna, mais aussi parfois le matin, quand j'entendais qu'elle était dans sa chambre, et puis tout le week-end à n'importe quelle heure de la journée, je surveillais l'imperceptible saillie. Et plus je la surveillais plus il me semblait que non contente de ne pas diminuer, au contraire elle grossissait et se faisait un peu plus visible de semaine en semaine. Pendant un temps je me suis dit que c'était justement à force de la regarder sans cesse qu'elle grossissait et que si je l'ignorais un bon moment un jour je retournerais voir et elle ne serait plus là... Non seulement, évidemment, c'était idiot mais en plus de toute façon je n'étais pas capable de tenir plus de quelques heures sans aller voir ce qu'il en était. J'essayais de m'en remettre à la raison, d'être logique et pragmatique : Bon, Léo (me disais-je), il n'y a qu'une alternative, n'est-ce pas ? Prémisses numéro un : soit c'est grave, soit ça ne l'est pas. Indiscutable. Donc, ensuite : si ça n'est pas grave, eh bien ça n'est pas grave et la vie est belle, et si c'est grave, eh bien c'est foutu, il n'y a rien à faire et tant pis. En réalité ce raisonnement cohérent en surface (et encore) ne valait que pour m'éviter d'aller voir le médecin, ce que je me gardais bien d'admettre pour moi-même. Il a donc fallu que ce soit Sophie qui me le dise quelque temps plus tard, et dans des circonstances particulièrement cinglantes. Un soir, comme Luna s'était enfin endormie dans sa chambre, nous commençons

tout juste à faire l'amour dans la nôtre quand Sophie a passé un bras autour de ma taille et a tout à coup interrompu nos ébats naissants.

« Mais... Léo ? Qu'est-ce que c'est ?

– Hein ? Quoi “qu'est-ce que c'est ?” ? »

Je savais parfaitement de quoi elle parlait. J'avais redouté depuis un certain temps déjà le moment où elle s'apercevrait de la présence de la bosse, et j'avais bien conscience ces derniers temps que ça ne pouvait plus tarder.

« Mais ça, là, cette bosse que tu as sur les reins : c'est le truc que tu m'avais montré ?

– Hein... euh, oui, je crois. Pourquoi ? Ça a grossi un peu ?

– Un peu ? Mais tu rigoles ? Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas dit ? »

J'ai pris un air dégagé.

« Bah, tu sais, je me dis que si ça n'est pas grave ça partira, et que si c'est grave, eh bien... si c'est grave il n'y aura rien à faire, hein ? Haha ! »

Elle m'a repoussé brutalement de là où j'étais – son corps aimé où j'étais si bien – et est sortie du lit dans un même mouvement. Comme elle était belle, ainsi nue et furieuse... et mon désir a crû encore quand elle m'a tourné le dos pour enfiler la fine robe d'intérieur qu'elle avait laissée sur le dossier du fauteuil et m'a offert un instant le spectacle grisant de sa chute de reins – inaltérée, la sienne – avant de me faire face à nouveau en nouant la ceinture de satin. Le fin tissu bleu paon luisait doucement sur les courbes de ses hanches et de sa poitrine, on l'aurait dite peinte par Vermeer.

Sophie, comme je t'aimais...

« Mais tu es con ou quoi, Léo ? Il ne t'est pas venu à l'idée que justement ça avait toutes les chances de n'être ni trop bénin pour disparaître tout seul, ni trop grave pour qu'il n'y ait plus rien à faire ? Qu'il suffisait certainement d'un traitement ou d'une petite opération pour résoudre le problème ? Que peut-être justement tu avais perdu un temps précieux et laissé devenir sérieux quelque chose qui ne l'était pas au départ ? Tu vas chez le médecin dès demain, je te préviens. »

Au fond je crois que j'étais soulagé. En m'intimant de consulter elle me débarrassait du fardeau de l'hésitation, de la plaie du report permanent (mais coupable et obsédant) de la prise de décision. Pour autant, il ne fallait pas que je semble saisir la perche trop vite. Il s'agissait de jouer serré.

« Tu sais bien que je n'ai pas le temps d'aller voir Mélyes, chérie. Il va encore me prescrire des prises de sang et je n'ai pas le temps d'y aller non plus. Quand est-ce que tu veux que je fasse tous ces trucs ? La boîte est en train de décoller, là, je ne...

– Ta boîte, je m'en fous... Mais vraiment, vous les mecs, vous êtes complètement irresponsables ! Tu as une fille, tu as oublié ? Prends soin de toi pour elle, si tu ne le fais pas pour toi-même. Ni pour moi, d'ailleurs, manifestement ; Luna a besoin de toi, elle.

– Et pas toi ?

– Arrête, Léo, tu m'énerves. »

Ses yeux étincelaient et sa poitrine se soulevait d'indignation sous le satin paon et j'avais oublié la bosse, le médecin, la boîte et les prises de sang. J'ai avalé ma salive.

« Bon, d'accord. Je vais voir. Tu viens, chérie ? On finit ce qu'on a commencé ?

– Quoi ?... Tu rigoles ? C'est *hors* de question. Tant que tu n'auras pas vu un médecin pour qu'il regarde ce truc, tu ne me touches pas. Tu n'as qu'à finir tout seul ! »

Et elle est sortie de la chambre, me laissant avec ma frustration pour unique compagnie.

Enfin, et ma bosse aussi.

Cette saleté ne pouvait plus être ignorée. Je n'avais plus le choix, il a fallu que je prenne rendez-vous chez le médecin. Thomas, le patron de Hellooo, n'était pas explicitement ravi que je m'absente une matinée entière.

« Mardi matin ?... Tu ne peux pas y aller le soir après ta journée ?

– Thomas, je ne pars jamais d'ici avant dix-neuf heures, parfois à plus de vingt heures... mon médecin ne reçoit plus depuis longtemps à cette heure-là.

– Mais c'est si urgent ? Qu'est-ce que tu as exactement ? Excuse-moi de demander, hein, mais tu as l'air en pleine forme.

– Oh, une connerie, mais tu sais ce que c'est, parfois il faut faire regarder ça par un professionnel quand même.

– Bon, OK. Si tu penses que c’est grave. On va se débrouiller.

– Non, je ne pense pas que ce soit grave mais parfois il faut juste voir un médecin, non ?

– Oui, oui... Enfin... »

C’est là où je me suis rendu compte que ce dont je souffrais – je ne souffrais pas, en réalité, mais c’est la formule consacrée – tenait de la maladie honteuse, et que j’aurais été incapable de dire à Thomas qu’il me poussait une bosse au niveau des lombaires. Oh, il n’aurait pas ri ou dit quoi que ce soit de déplacé sur le coup, mais comment m’aurait-il regardé, après ? C’était tellement irréel, pour lui. Une bosse au niveau des lombaires ? Nooon ? *Wait, what ?*

Le mardi matin, le docteur Mélyes est arrivé juste avant onze heures, c’est-à-dire avec près d’une heure de retard. Son assistante ne se donne plus la peine de fournir explications ou excuses aux patients qui ne tardent pas à s’accumuler dans la petite salle d’attente surchauffée été comme hiver : tout le monde sait que le docteur Mélyes est un praticien formidable, mais toujours en retard. J’ai pénétré dans son cabinet en complet désordre à près de onze heures et demie. Journée foutue. Je le savais.

« Alors, cher monsieur, qu’est-ce qui vous amène ? Ça fait un moment, il me semble ?

– Oui, c’est vrai. Deux ou trois ans, je crois... Mais bon, voilà, docteur : depuis quelque temps j’ai une sorte... comme une sorte de bosse au niveau des reins, et donc j’ai d’abord attendu en me disant que ça allait passer, et puis comme ça ne passe pas... je me suis dit que c’était mieux de venir vous voir.

– Mais vous avez bien fait. Souvent les gens attendent longtemps, trop longtemps avant d’aller voir leur médecin, pensant que leur mal disparaîtra ou que sinon il leur sera possible de revenir à la situation initiale... mais comme disait Virgile : *Fugit irreparabile tempus*, et quand ils viennent il est généralement trop tard. Mais je ne veux pas vous alarmer. »

Dans ce cas il aurait peut-être mieux valu ne pas dire ce genre de truc, hein, mais c’était fait. Je me suis contenté de le remercier. Il a posé les mains sur les accoudoirs de son fauteuil et s’est levé.

« Allez. Montrez-moi ça. »

J'ai commencé gauchement à me déshabiller, enlevant ma veste, débouclant ma ceinture et déboutonnant mon jean tandis qu'il faisait le tour de son bureau et venait à moi. Puis je me suis retourné et j'ai soulevé le dos de ma chemise, baissé légèrement la ceinture de mon short, et bientôt j'ai senti sa respiration – bruyante, par le nez – sur mes reins.

« Mmh. »

On en riait, avec Sophie : le Dr Mélyes commençait souvent ses interventions par ce « mmh » qui ne relevait ni vraiment du bruit ni tout à fait du mot. Bizarrement, j'avais trouvé ça moins drôle cette fois-ci. J'attendais qu'il en dise finalement davantage mais à mesure que les secondes passaient et comme il restait silencieux j'ai senti une sourde angoisse monter en moi et j'ai fini par l'interroger.

« Alors, docteur, vous en pensez quoi ?

– Oh, vous savez, penser, ça ne sert pas à grand-chose... ce qu'il faut, c'est savoir, et là je ne sais pas. Certes il y a bien une tubérosité au-dessus du sillon interfessier, mais... »

Vous avez remarqué comme certains mots ont le don de vous faire passer un voile écarlate devant les yeux ? J'ai cru que j'allais défaillir.

« Une tumérosité, vous avez dit ? Une tumeur ?

– Oh, ça, mon jeune ami, je saurais peut-être répondre à cette question si les – comment dites-vous ? – *tumérosités* existaient, mais dans la mesure où de telles choses n'existent pas, je ne peux pas vous le dire.

– Mais docteur c'est vous-même qui...

– J'ai dit tubérosité, ce qui est très différent, à plusieurs titres : un, l'une existe, l'autre non. Deux : “b” est une sonore bilabiale occlusive quand “m” est une bilabiale nasalisée, et trois : tumérosité est un néologisme qui, s'il existait, dériverait vraisemblablement de “tumeur”, du latin *tumor*, “gonflement”, quand tubérosité est bel et bien dérivé de *tuber*, “renflement”, qu'on retrouve par exemple dans “tubercule”. C'est très différent. »

Dans ma tête les mots se percutaient comme des véhicules fous dans un gigantesque carambolage, mais à la panique avait succédé une forme de colère : comment pouvait-il prendre ça avec autant de légèreté ? Et si je vous mettais ma main dans la figure, docteur, vous croyez que ça vous ferait un gonflement ou un renflement ? Merde, alors... Tous pareils, aucune empathie. Payés des fortunes pour nous regarder comme des morceaux de

viande et poser des diagnostics dignes d'élèves de sixième... C'est vrai, quoi : je rate une demi-journée de boulot pour venir le voir parce que j'ai une bosse et il diagnostique un renflement ? J'aurais dû faire comme j'ai vu sur Google et mettre de l'huile essentielle de combawa dessus, c'est sûrement plus utile que d'écouter ses conne...

« Mmh. »

Comme un seau d'eau sur des braises son « mmh » avait éteint ma colère, coupé net le flot furieux de ma pensée. Il avait dit « mmh » ? Que voulait-il dire ? Comme Sophie l'avait fait avant d'appliquer je ne sais quelle pommade, il venait d'appuyer du bout des doigts sur la bosse, puis à divers autres endroits dans la même zone... Pourquoi à ce moment-là avait-il de nouveau laissé échapper ce non-mot bizarre, cette onomatopée ininterprétable ? J'ai pris un ton que je voulais dégagé.

« Vous dites, docteur ?

– C'est dur.

– Ah je... je ne sais pas.

– Moi je sais : j'ai les doigts dessus. Je vous le dis. »

Silence.

« Depuis combien de temps est-ce que vous avez ça ?

– Je ne sais pas, peut-être quinze jours, trois semaines...

– Mmh. Quand les gens disent ça, ça veut dire un mois. »

Avant que je proteste sans conviction – il avait raison, en fait – il s'est relevé, craquant de partout comme une vieille maison de campagne qu'on rouvre aux rayons du soleil.

« Bon, comme dit notre ami Virgile : *Labor omnia vincit improbus*.

– Hein ?

– Un travail opiniâtre vient à bout de tout. Tellement vrai, n'est-ce pas ? Écoutez, cher monsieur : on va faire une petite radio, et puis tant qu'on y est une prise de sang, ça ne fait jamais de mal. Et puis on avisera. »

Et là-dessus, je suis parti au travail.

Prise de sang, radio...

Assis dans le métro, je me demandais ce que je détestais le plus. Bon, les radios, peut-être. La prise de sang a incontestablement un côté *gore*, mais au moins on peut montrer à peu de frais qu'on n'a pas peur. La radiographie, c'est autre chose : elle exige une soumission totale et, surtout quand il s'agit d'une radio de la zone lombaire comme ça allait être mon cas, parfaitement humiliante... alors certes ça ne pique pas, ça ne coule pas, mais finalement qu'est-ce que c'est qu'un peu de sang comparé au fait de se retrouver nu (« Le short aussi ? – Le short aussi. ») à attendre des ordres comme un chien quand on aurait dû être en pleine visioconférence avec des *startups* de Seattle ?...

Car au fond, là était le vrai problème : depuis que cette tuile m'était tombée dessus j'étais hors jeu, hors délai, hors circuit. Non, non et non. Merde. Je venais déjà de manquer une demi-journée de travail et je ne voyais vraiment pas quand je pouvais aller au laboratoire d'analyses *et* au centre de radiologie sans en manquer au moins une autre. Impossible. Donc c'était décidé : je n'allais pas me précipiter pour faire pratiquer les examens demandés. Oh ! Hé ! Hein ? Bon... Et puis de toute façon qu'est-ce qui me disait que la bosse, en disparaissant spontanément, ne me confirmerait pas bientôt que tout ça n'avait plus lieu d'être ?

Effectivement, rien ne me le disait, et d'ailleurs au final rien ne me l'a dit, et surtout pas la bosse elle-même. Dans les jours qui ont suivi elle m'a même clairement dit le contraire, et non contente de ne pas me dispenser des examens prévus, elle m'a pressé d'aller les faire. Car il n'a pas fallu longtemps pour qu'en sortant de la douche je doive garder ma serviette autour de ma taille pour cacher ce qui de toute évidence grossissait dans mon dos sans répit. On ne pouvait plus la manquer, tout comme on ne pouvait plus manquer le fait, en la voyant à quelques jours d'intervalle, qu'elle était manifestement plus grosse la deuxième fois que la première. Deux semaines après ma visite chez le Dr Mélyes on aurait dit qu'un œuf essayait de sortir de sous ma peau juste au-dessus de mes fesses, exactement au milieu. L'excroissance était dure, indolore, et la peau, dessus, exactement semblable à la peau avoisinante. Putain mais qu'est-ce que c'est que ça ?... Je me posais la question cent fois par jour, surtout maintenant qu'il arrivait parfois, lorsque je bougeais dans mon siège au bureau, que je sente la chose presser contre le dossier. C'était forcément une *saloperie*, une tumeur ou quelque chose de cet ordre. Quoi d'autre, hein ? Un midi j'ai

googlé quelques termes se rapportant à ce genre de phénomène mais j'ai immédiatement arrêté, la sueur au front, la bouchée de sandwich coincée en travers de la gorge, me promettant de ne jamais recommencer : j'avais vu davantage d'horreurs en vingt secondes que dans toute ma vie auparavant. Il n'y avait maintenant plus de doute : il me fallait bien faire pratiquer les examens prescrits. Et reparler à Thomas.

« Encore ? Rassure-moi, Léo : tu déconnes ?

– Écoute, Thomas, j'aimerais bien *déconner*, mais là tu vois je n'ai plus trop l'humeur à ça, je ne suis pas dans le mood, tu vois. J'ai une *putain* de bosse grosse comme une balle de tennis (j'exagérais) qui me pousse au niveau des reins. Je *dois* faire ces examens, ça m'emmerde, comme toi, encore *plus* que toi, mais je n'ai pas le choix.

– Tu as quoi ? Une bosse ?... *No way* ?

– Oui, au niveau des lombaires, dans le dos, quoi... et on ne sait pas ce que c'est. Le médecin a demandé une prise de sang et une radio, il faut que je les fasse.

– Il n'a pas demandé une biopsie ?

– Hein ?

– Une biopsie. Ils en prennent un morceau pour l'analyser et après ils te disent si tu es dans la merde.

– Super. Non, il n'a pas encore demandé ça. J'imagine que ce sera l'étape suivante. Chaque chose en son temps. D'abord prise de sang et radio...

– OK, bon. Ça tombe mal, mais bon...

– Je rattraperai, Thomas.

– Je sais, mais en même temps tu dis déjà que tu ne vois pas assez Lina...

– Luna.

– Ah oui, Luna. »

Il n'avait jamais retenu son nom... À quoi bon lui dire que parfois quand je la regardais et que je me mettais à penser à cette bosse, j'imaginais le docteur me dire que je n'en avais plus que pour six mois.

Je t'aime tellement ma Luna.

Par contre je hais les radios.

Savoir que quelqu'un regarde en direct l'intérieur de mon corps et que si quelque chose ne colle pas (et en général on n'est pas là complètement par hasard), il le verra sur-le-champ, je ne sais pas, moi ça me bloque. Je ne suis pas à l'aise.

Comble d'ignominie, j'étais à peu près certain d'avoir déjà croisé l'opératrice dans le quartier, et j'étais même à peu près certain aussi que nos regards s'étaient rencontrés – ou n'était-ce que le mien qui avait rencontré le sien ? – et je priais maintenant pour qu'elle ne m'ait pas reconnu lorsque, répondant à son injonction un instant plus tôt, j'avais ouvert quasi nu la porte de la minuscule cabine où je m'étais déshabillé et où j'avais attendu d'interminables minutes, seul, déchu, misérable, qu'elle m'appelle. Dorénavant, c'est sûr, je changerais de trottoir si d'aventure un matin il arrivait de nouveau que j'aperçoive la jeune femme descendant l'avenue pour aller à son travail au centre de radiologie quand moi je la remontais vers le métro.

Pour l'instant, j'attendais sa parole comme le Onzième Commandement, qui a fini par venir : « Le short aussi » (je le savais). Ensuite, nu, j'ai pris servilement toutes les positions qu'elle exigeait de moi, finissant par m'attendre à tout moment à ce qu'elle m'ordonne de lui répondre « oui, maîtresse » à chaque étape de mon calvaire, chaque station de mon chemin de croix. J'ai fait ce qu'elle me demandait pendant de longues, d'interminables minutes, puis elle m'a dit que je pouvais me rhabiller et retourner dans la salle d'attente, on m'appellerait pour rencontrer le Dr Marani. Déjà parfaitement assujetti, je suis docilement rentré dans la petite cabine où j'avais laissé mes affaires et me suis rhabillé avec peine dans l'espace exigu, me cognant aux parois comme un papillon de nuit prisonnier d'un abat-jour, avant de ressortir par l'autre porte pour aller attendre avec mes compagnons d'infortune dans la salle dévolue, précisément, à l'attente. Ça dure, ça n'en finit pas, et puis soudain l'une des secrétaires assises derrière le comptoir appelle mon nom et me désigne la porte du fond de la salle.

J'ai pénétré dans la pièce sombre, seulement éclairée par l'immense négatoscope devant lequel se tenait l'ombre chinoise du Dr Marani. Lorsqu'il m'a entendu entrer il s'est retourné. Comme un rayon de lumière fugace passait sur son visage, j'ai eu le temps de voir qu'il avait les sourcils légèrement froncés, mais avant que j'aie le loisir d'interpréter vraiment ce

que j'avais déjà perçu comme un sinistre augure, ses traits se sont éclairés d'un sourire aussi large que bref.

« Entrez, monsieur Grégoire, asseyez-vous, je vous en prie. »

La lumière était revenue doucement, comme par magie, mais tandis qu'il approchait du bureau qu'il m'avait désigné d'un geste large j'ai pu voir qu'il tenait à la main un petit boîtier noir qui la commandait. Sa blouse blanche immaculée était ouverte sur une chemise rose impeccable qui mettait en valeur le teint hâlé de son visage et de son cou, où une fine chaîne d'or brillait furtivement. Quand il s'est assis face à moi j'ai vu qu'il portait des lunettes si discrètes que je ne les avais pas remarquées jusque-là.

« Bon, monsieur Grégoire. Avant de commencer je pense qu'on va corriger une petite erreur dans votre dossier, car je lis que la légère excroissance au niveau de la zone sacrale inférieure qui vous amène est d'apparition récente. »

Il avait relevé les yeux vers moi et un moment de silence et d'incompréhension est resté suspendu entre nous comme une plume flottant dans l'air au-dessus de l'acajou luisant de son bureau. Il me semblait que je commençais à comprendre mais je n'en étais pas certain.

« Euh... et ?... »

– Et je pense qu'il s'agit d'une erreur, n'est-ce pas ?

– Qu'est-ce qui serait une erreur ? Que ce soit récent ?

– Exactement.

– Euh, non. C'est récent... tout récent, même, en fait.

– Ça vous *gêne* davantage depuis peu, mais vous avez ça depuis toujours, non ?

– Non, pas du tout. Je me suis rendu compte qu'il y avait cette... comme une sorte de bosse il y a quelques semaines, je ne sais pas... un mois, un mois et demi peut-être, au maximum.

– Ah. Excusez-moi, hein, monsieur Grégoire, mais j'ai du mal à le croire. Vous ne l'aviez peut-être pas remarquée avant ?

– Non, non, je vous assure docteur, je... »

Avant que j'aie le temps de finir ma phrase il a repoussé sa chaise et s'est levé.

« Venez voir, monsieur Grégoire. »

Le spectacle allait commencer.

Et c'était moi la star.

Ce que j'avais pris pour un négatoscope comme j'en avais connu les deux fois où dans mon enfance on avait dû me faire passer un examen radiologique – la première fois pour une fracture du pied, la seconde pour une toux tenace – était en fait une sorte de grande télévision. Des images numériques, miniatures de différentes formes blanches plus ou moins éthérées sur un fond uniformément noir, y étaient rangées en colonnes. En touchant la première du bout du doigt, le Dr Marani a lancé un diaporama et il en a accéléré le défilement d'un glissement répété de l'index sur la surface satinée comme il l'aurait fait sur son téléphone. Puis il s'est arrêté sur ce que j'ai immédiatement reconnu comme un bassin, et que j'ai d'abord considéré avec détachement avant de réaliser qu'il s'agissait du mien. Le médecin a parlé sans me regarder.

« Alors, ça c'est votre bassin, en vue frontale.

– Ça ressemble à un papillon.

– Exactement. Disons que c'est un papillon : la tête, là, c'est votre colonne vertébrale, coupée par le bord supérieur de l'image et qui se prolonge vers le haut. Les ailes, de chaque côté, ce sont les os coxaux, chacun constitué de trois os distincts dans l'enfance qui se soudent à l'adolescence : l'ilium en haut, dont l'arrondi, là, correspond à la hanche, l'ischium en bas, où vient s'emboîter le fémur que vous voyez partir vers le bas ici, et au milieu vers l'intérieur, le pubis. Au centre, dans le corps du papillon, vous avez le sacrum en haut, qui serait son thorax, et en dessous ce qu'on appelle la symphyse pubienne, une partie cartilagineuse qui relie les deux côtés du pubis, qui serait comme un abdomen très fin. »

C'est vrai que c'était intéressant, mais je ne désespérais pas d'arriver chez Hellooo avant midi.

« Et donc ?

– Eh bien, voyez-vous, tout ça n'est pas plat en réalité : l'ensemble forme comme une sorte de vasque, un *bassin* comme le nom l'indique. Le haut des ailes du papillon entoure le bas de votre abdomen et la partie basse du bassin revient vers l'avant du corps... vous savez où est votre pubis, n'est-ce pas ? Le sacrum, lui, en haut du bassin, continue vers l'arrière, et il est prolongé dans sa partie inférieure par un autre os pointu, réunion de quatre

os atrophiés, le coccyx. Ce coccyx, on devrait le voir apparaître sous la forme d'une sorte de pointe osseuse sous la symphyse pubienne, or dans votre cas, comme vous pouvez le constater : il n'y a rien. »

Merde.

« Je n'ai pas de coccyx ?

– Eh bien, c'est plus compliqué que ça. »

Il a chassé l'image du bout du doigt et en a fait défiler quelques autres avant de s'arrêter sur celle qui l'intéressait.

« Ça, c'est toujours votre bassin, mais vu de profil. Profil gauche, précisément. Vous voyez ?

– Non, quoi ?

– Ici, à droite, c'est l'enchaînement sacrum-coccyx. Normalement le sacrum vu de côté est incurvé vers l'intérieur du bassin, et le coccyx le prolonge, et vu de la gauche le tout devrait ressembler à une virgule.

– Mais...

– Exactement : mais. Ici – chez vous, donc – ce n'est pas le cas. Le sacrum est incurvé vers l'arrière, et le coccyx suit la même direction. La bonne nouvelle, c'est que la tubérosité constatée, c'est-à-dire la bosse...

– Oui, le Dr Mélyes m'a dit ce que c'était...

– Très bien. Cette bosse, donc, que vous sentez en bas de votre dos en haut du sillon fessier n'est en aucun cas la manifestation d'une tumeur ou d'un quelconque kyste. C'est juste votre coccyx.

– Mon coccyx ?

– Précisément.

– Et la mauvaise nouvelle ?

– Pardon ?

– En général quand on commence par dire “la bonne nouvelle”, c'est qu'il y en a une mauvaise après.

– Non, non, monsieur Grégoire. Pas de mauvaise nouvelle... mais vous comprendrez que j'aie du mal à croire que cette tubérosité soit d'apparition récente. L'ensemble sacrum-coccyx, ça n'est pas une girouette, ça ne change pas de direction comme ça. »

Donc il ne me croyait pas. D'ailleurs il a discrètement regardé sa montre et m'a dit qu'en tous les cas ce n'était pas grave, qu'il allait envoyer les radiographies au Dr Mélyes avec son compte-rendu, et qu'il restait bien sûr à notre disposition si nécessaire. Sourire chaleureux, au revoir monsieur.

Et voilà, c'était fait.

D'accord, mais qu'en conclure ?

Avec Sophie, ce soir-là, nous avons attendu que Luna soit couchée pour parler. Sophie considérait que les nouvelles étaient plutôt bonnes :

« Écoute, moi je suis très soulagée. Pas toi ? Je me dis qu'ils auraient pu te trouver un truc incurable...

– Ah oui ? Eh bien moi, en tant que premier concerné, je me sens tout sauf *soulagé*.

– D'accord, mais Léo, est-ce que tu te rends compte que tu aurais pu te voir annoncer que tu n'en avais plus que pour six mois ? »

Au fond, je savais bien qu'elle avait raison... mais quand même : je n'étais pas prêt à me laisser priver de ma souffrance comme ça. Non, ça n'allait pas *bien*. Bon, certes, je n'allais pas en *mourir*, mais tout de même, il me semblait qu'il n'y avait pas de quoi être rassuré, et encore moins d'être *content*.

« Ah oui, ça c'est sûr... et s'il m'avait dit que je n'en avais plus que pour six mois, tu m'aurais dit que c'était mieux que six semaines. Je ne suis pas certain que tu aies bien compris, en fait.

– Oh, ça va, Léo, je ne suis pas complètement crétine.

– Alors je dirais que tu n'as pas envisagé ce que ça signifiait implicitement : Marani est convaincu que ce qu'il a découvert ne peut en aucun cas être apparu récemment. Pour lui c'est obligatoirement congénital. Or moi je sais que ce n'est pas le cas.

– Tu es vraiment sûr ?

– Sophie, je n'aurais pas pu ne pas le remarquer avant. Et d'ailleurs, quand je l'ai remarqué, c'était beaucoup plus petit que ça l'est aujourd'hui. Et toi aussi tu le sais. Tu m'as vu à poil pendant vingt ans, si je me souviens bien il t'est même arrivé de me toucher, tu l'aurais vu, tu l'aurais senti, c'est impossible autrement, et d'ailleurs tu as fini par le sentir... Mais il y a un mois. Tu te rends compte de ce que ça signifie ?

– Mais ça n'est pas forcément *grave*.

– Je ne te parle pas de ça. Peut-être que ce n'est pas mortel, là, tout de suite, mais ça peut être grave d'une autre façon. Je te répète ma question : si je ne l'ai remarqué que récemment et que ça paraît plus gros aujourd'hui qu'il y a un mois, est-ce que tu te rends compte de ce que ça signifie ?

– Que ça grossit...

– Exactement : ça a commencé il y a quelques semaines et ça n'a pas l'air de vouloir s'arrêter. Ce truc va peut-être continuer à pousser et ce qui était une simple bosse devenir si gros que je ne pourrai même plus mettre un pantalon. Je vais devoir me taper des examens et encore des examens, des traitements, peut-être des opérations, en d'autres mots : toute la merde habituelle dans ce genre de circonstances. »

Sophie avait changé d'expression et j'ai eu l'impression que tout à coup elle envisageait enfin les implications de ce qui m'arrivait, et pourtant quelque chose en elle le refusait encore.

« Mais peut-être aussi que ça va s'arrêter, non ? Si ça reste comme ça, ce n'est pas dramatique. Peut-être que c'est fini ?

– Mais peut-être pas. Et tu veux que je te dise, même ? *Sûrement* pas. Ce truc n'est pas juste une bosse, c'est mon coccyx qui est en train de se transformer et de pousser... si ça continue je vais me retrouver avec...

– Léo, arrête ! »

Son cri avait été si aigu que j'ai cru un instant qu'il avait été poussé par quelqu'un d'autre, une femme que je ne connaissais pas.

Arrêter, arrêter... moi je voulais bien.

C'est à la bosse qu'il fallait dire d'arrêter.

Mais elle ne voulait rien entendre.

Les semaines passaient et elle grossissait, et avec elle mon affliction. C'est drôle comme très vite on se retrouve seul, comme très vite on bascule dans une expérience impossible à partager et dont on comprend que tenter de le faire est aussi vain qu'égoïste : les gens ont travaillé toute la semaine, ils ont leurs propres ennuis – faire arranger les dents du petit ou les rotules de la voiture – pas la peine d'en rajouter. Vous voudriez quoi ? Qu'ils pleurent ?

Donc : motus.

Mais le problème est que si vous pouvez effectivement vous interdire d'en parler aux autres, en revanche vous ne pouvez pas vous empêcher de vous en parler à vous-même. Vous ne pouvez pas couper ce flot continu de réflexions sinistres, d'espoirs déçus et d'angoisses insondables que votre saleté de cerveau semble faire jaillir inlassablement... et là naît la solitude : non pas quand vous êtes littéralement seul, physiquement, géographiquement seul, mais plutôt dans ce salon plein de voix et de rires, à cet instant précis où les pensées morbides sur votre propre sort vous assaillent comme des guêpes et que vous n'avez d'autre choix que de les laisser vous piquer encore et encore. Forcément, je devais avoir l'air un peu coincé. Donc Sophie m'a demandé si je ne pouvais pas faire un effort quand on voyait du monde.

« C'est pour toi avant tout, chéri, ça te ferait du bien aussi...

– Bien sûr... Et puis je gâche un peu l'ambiance, hein ?

– Ce n'est pas ce que je veux dire, tu le sais bien, Léo.

– ... et qu'est-ce qui me ferait du bien ? D'écouter leurs conneries au lieu de penser à ce qui m'arrive ?

– Mais oui, parfaitement. Tu aurais peut-être un meilleur moral si tu arrêtais d'y penser tout le temps.

– Eh bien j'aimerais pouvoir, mais voilà : je ne peux pas. C'est comme ça. J'y pense parce que ça me pourrit la vie.

– Mais justement, enfin : il n'y a pas de raison ! C'est pénible, c'est dérangeant, c'est chiant, c'est tout ce que tu veux, mais ce n'est pas mortel. C'est une épreuve, une épreuve sérieuse, mais on va l'affronter ensemble et on s'en sortira, tu verras.

– Non, Sophie. On ne va pas l'affronter *ensemble*. Je vais l'affronter tout seul, comme toutes les épreuves. On est toujours tout seul, Sophie. C'est moi qui vais devoir aller chez le médecin cinquante fois, me retrouver en porte-à-faux à mon travail, me faire opérer, supporter le regard des autres quand ils sauront que j'ai...

– Arrête ! »

Chaque fois que le mot approchait elle s'emballait comme un cheval effrayé par un danger soudain et c'était reparti pour un tour. Est-ce que je croyais que c'était facile pour elle ? Qu'elle n'en subissait pas les conséquences ? Que c'était drôle de me voir faire la *gueule* la moitié du temps ? Ses amies après nous avoir vus lui avaient envoyé des messages lui

demandant ce que j'avais. Même Luna l'avait interrogée : dis, maman, qu'est-ce qu'il a, papa ?... Sophie m'avait dit ça comme on met une gifle et était partie s'enfermer dans la chambre en claquant la porte derrière elle. La chambre où d'ailleurs il ne se passait plus grand-chose. Sophie n'avait rien dit, mais j'avais bien senti comme la dernière fois où nous avions fait l'amour elle s'était figée un instant lorsqu'en passant ses mains autour de ma taille elle avait sans le vouloir effleuré la bosse du bout des doigts. Nous avions fini péniblement, elle continuant sûrement par abnégation, considérant que c'était une des tâches qui lui étaient dévolues dans cette « épreuve que nous devons affronter ensemble », et moi par fierté, les dents serrées, désir envolé, évasion manquée. Notre couple modèle, celui que nos amis tenaient pour le plus solide d'entre tous, se délitait, notre amour s'évanouissait, et j'apprenais une leçon cruelle : ce qu'on tient pour inébranlable ne demande qu'à céder, pour immuable qu'à passer, pour éternel qu'à disparaître.

Bon, on l'aura compris : j'étais sombre.

Mettez-vous à ma place, aussi.

Quelques semaines plus tôt, après avoir passé les radiographies et reçu les résultats des prises de sang, j'étais retourné voir le Dr Mélyes. Thomas avait haussé les sourcils, mais il avait dû voir à la tête que je faisais que ces rendez-vous médicaux n'étaient plus négociables. Le praticien, lui, avait l'air en pleine forme. Il m'a expliqué qu'il avait déjà rendu visite à trois patientes âgées avant d'ouvrir son cabinet et cela l'avait tout à fait réveillé. Chacun son truc, hein. Puis il a arrêté de sourire.

« Cher monsieur Grégoire, je ne vous cache pas que généralement je découvre les résultats des différents examens prescrits à mes patients en leur présence, sauf quand le laboratoire me signale un cas particulièrement sévère. »

Décidément, c'était un don, chez lui. J'ai craqué.

« Putain je le savais... C'est méchant, c'est ça ? »

– Pas du tout. Vous n'êtes pas *in articulo moris* ou si c'est le cas – ce qui est toujours possible à tout instant pour chacun d'entre nous – ce n'est pas du fait d'une pathologie décelable par ces examens-ci.

– Vous dites ça parce que vous pensez que je peux avoir autre chose ?

– Disons qu'on n'ira pas chercher plus loin que ce qui nous intéresse ici, parce qu'on finirait sûrement par trouver quelque chose qui vous posera problème dans cinq, dix ou vingt ans, et que si on procédait comme ça on n'en finirait plus. Ledit "article de la mort", en réalité, c'est tout simplement la vie, n'est-ce pas ? »

On aurait dit que cette pensée le rendait heureux. Et après tout peut-être qu'il avait raison. Peut-être que voir les choses ainsi libérait de toutes les angoisses qui nous habitent tant qu'on veut se croire immortel. Il a repris.

« Quoi qu'il en soit, et bien que votre condition ne présente, comme je vous le disais, aucun caractère de gravité, mon éminent collègue le Dr Marani m'a appelé après votre visite dans son laboratoire.

– Ah bon ?

– Absolument. Ce qu'il a vu l'a étonné, tout comme l'a étonné l'entretien qu'il a eu avec vous, et il...

– Que je lui dise que je n'ai pas ça depuis toujours ?

– Effectivement, il avait du mal à croire que l'anomalie qu'il avait constatée était d'apparition récente. Il voulait s'assurer que vous ne vous trompiez pas.

– Excusez-moi, docteur, mais je trouve quand même ça incroyable qu'un médecin refuse de croire ce que son patient lui dit. Pourquoi est-ce que je lui raconterais des histoires ? Comment voulez-vous que... »

Il a levé vers moi une paume apaisante.

« Allons, ne me faites pas regretter de vous l'avoir dit. Mon confrère a certainement travaillé *ultra petita*, mais c'est tout à son honneur. En d'autres termes, et si vous me passez l'expression : il aurait pu tout aussi bien s'en foutre mais sous ses airs de dandy, voyez-vous, c'est un passionné, et comme il n'avait jamais vu une telle chose...

– ... "une telle chose" ? J'adore... C'est mon corps, je vous rappelle.

– Oh, personne n'en doute, mais il faut avouer que c'est étonnant.

– D'accord. Je suis heureux d'étonner la galerie, alors... Mais vous lui avez confirmé ce que je lui avais dit, non ?

– Bien sûr. Je n'ai aucune raison d'en douter. *Credo quia absurdum.* »

Il commençait vraiment à m'exaspérer avec son latin. Ça et ce détachement pour ce qui m'amenait, ma douleur... Que dis-je ? Ma *souffrance*... J'allais exploser mais juste à ce moment il a repris d'une voix

calme.

« La première bonne nouvelle est que les analyses de sang n'indiquent aucune pathologie, pas même la moindre irrégularité. Pas le plus petit écart de calcium, de glycémie ou de cholestérol. Tout est parfait.

– Ah.

– La deuxième bonne nouvelle est que les radios, elles non plus, ne révèlent aucune pathologie potentiellement sérieuse.

– Ah.

– Mmh. La troisième bonne nouvelle enfin, et la principale, est tout de même que nous pensons avoir trouvé la cause de cette tubérosité constatée au bas de votre dos.

– Ah bon ? »

Il avait parlé en prenant tour à tour sur son bureau les analyses sanguines et les radiographies, puis il a levé les yeux vers moi et m'a regardé un instant avec une expression que je n'ai pas su interpréter, avant de faire ce bruit qui lui aussi commençait à m'insupporter.

« Mmh.

– Pardon, docteur ?

– Le problème est justement là : si finalement elle s'avérait, la cause de cette – comment dire – *anomalie* serait tout à fait inédite et, pour dire les choses telles qu'elles sont et vous parler franchement, assez déconcertante. Donc vous allez retourner faire quelques radiographies chez le Dr Marani, puis nous nous reverrons et aviserons. »

« Quelques radiographies »... Ça tombait bien, tiens, je n'avais que ça à faire.

Ça et *une* autre chose.

Il me fallait parler à Luna, je ne pouvais plus reculer. Entre elle et moi, c'est une vraie histoire d'amour, et je le dis d'autant plus simplement aujourd'hui où je n' imagine pas la vie sans elle qu'au départ, moi, je ne voulais pas avoir d'enfants. Je ne voulais pas plus devenir père que je ne voulais que Sophie devienne mère. J'étais jeune, je ne voulais rien. Et puis Élodie et Joseph ont eu Maxence et je crois que quand son ancienne camarade de lycée a mis son bébé dans les bras de Sophie, ça a éveillé

quelque chose en elle contre quoi je ne faisais pas le poids. C'est comme ça... Pourtant elle ne l'avait tenu que quelques secondes, et il était moche, en plus, mais ça avait tout changé... Je crois que c'est pour ça que je n'avais jamais beaucoup apprécié ce gosse.

Luna c'est autre chose : comment j'en suis venu à l'aimer autant, je ne sais pas, mais la réalité est qu'elle compte plus que tout dans ma vie, et qu'au fond tout ce que je fais, d'une façon ou d'une autre, c'est pour elle. Donc en l'occurrence je me demandais comment aborder la question qui me préoccupait, lui parler de mon état, de l'opération que je devrais certainement subir, mais finalement c'est elle qui un soir a posé sa main sur mon front et m'a demandé pourquoi depuis un moment ça n'allait pas.

« Mais non, je t'assure, Luna, tout va bien.

– Non, mon papa, je te connais, je sais que tu es triste.

– Chérie, je...

– C'est à cause de ta bosse ?

– Hein ? Quoi ? Quelle bosse ?

– Celle que tu as dans le dos.

– Mais de quoi est-ce que tu parles ? Comment est-ce que tu... c'est maman qui t'a parlé de ça ?

– Maman ? Pff... Tu crois qu'elle me dirait quelque chose ? Ça se voit, c'est tout.

– Tu l'as vue, toi ?

– J'ai vu que tu la cachais. C'est pas grave, hein ? »

Ses grands yeux me demandaient la vérité, et j'avais pour principe de ne jamais la lui cacher.

« Mais non, chérie. Le docteur a dit que ça allait partir tout seul. »

Les principes, ça a ses limites.

Trois semaines.

Il a suffi de trois semaines, ni plus ni moins, pour que s'évanouissent les doutes qui avaient pu persister quant à la réalité de ce qui m'affectait : la protubérance s'était transformée en excroissance et il était maintenant évident qu'elle était encore en cours de développement, et poussait comme quelque plante saugrenue. Si j'avais eu le cœur à ça lors de ma seconde

visite au laboratoire de radiographie, j'aurais pu triompher en entrant dans le bureau du Dr Marani : alors, hein ? Qui avait raison, « docteur » ?... J'aurais pu, mais en réalité j'étais trop déprimé pour afficher le moindre sentiment de victoire. Pour tout dire, je n'étais plus que l'ombre de moi-même. Ayant eu affaire à la même manipulatrice que la première fois, cette jeune femme qu'il m'était arrivé de croiser sans déplaisir en allant prendre le métro dans ce qui apparaissait maintenant comme une autre vie, j'avais failli renoncer et m'enfuir lorsque était venu le moment fatidique d'ouvrir la deuxième porte. Comment pouvais-je, nu comme un ver, lui offrir le spectacle atroce de ma bosse ? Et puis j'avais capitulé et j'étais resté, vaincu, défait, fuyant son regard pour ne pas voir le dégoût que j'étais persuadé d'y trouver.

Le docteur lui-même m'avait ensuite accueilli avec chaleur et professionnalisme. Il avait volontiers reconnu son erreur : la tubérosité était de toute évidence d'apparition récente, et même d'évolution rapide.

« Pour tout vous dire, cher monsieur, je n'ai jamais rencontré un tel phénomène en vingt-cinq ans de pratique. »

Il m'a entraîné devant son négatoscope numérique et a fait glisser quelques clichés vers la gauche avant de revenir en arrière et de s'arrêter sur l'un d'entre eux, dans lequel il a zoomé en posant ses deux index sur l'écran et en les écartant jusqu'à ne faire apparaître que la zone souhaitée.

« Vous voyez ? L'ensemble sacrum-coccyx a poursuivi sa réversion et forme maintenant une virgule tout à fait semblable à ce qu'elle devrait être, à un détail près : au lieu d'être recourbée vers l'intérieur du bassin elle est orientée vers l'arrière, soit l'extérieur du corps. C'est tout à fait exceptionnel, et assez étonnant, à vrai dire.

– Et c'est pour cette raison qu'elle ressort en bas de mon dos, alors... »

Le radiologue s'est retourné vers moi.

« C'est en effet une des raisons... mais pas la seule.

– Comment ça ?

– Eh bien il y a un autre phénomène qui vient se *greffer* là-dessus, si j'ose dire. »

Très drôle.

Il a de nouveau touché le grand écran noir et y a fait se dérouler un menu dans lequel j'ai compris qu'il sélectionnait différentes entrées successivement. Bientôt une deuxième image apparaissait à côté de la

première, grossièrement semblable à celle-ci sans toutefois être identique : on voyait clairement que la grosse virgule blanche de l'image de gauche s'était redressée par rapport à celle de droite au point que sa pointe, en bas, avait inversé sa direction.

« Voilà, monsieur Grégoire, elles sont exactement à la même échelle : ça, c'est une radio tirée de la série que nous avons faite la dernière fois, soit il y a environ six semaines, et à côté c'est la radio d'aujourd'hui.

– On voit qu'effectivement ça s'est un peu redressé vers l'arrière, là... et c'est à cause de ça que ça sort de plus en plus, donc ?

– Oui, mais pas seulement. Parmi les outils qui équipent cet appareil tout à fait formidable, il y en a un très simple : une règle, pour mesurer exactement les formations constatées.

– Vous voulez dire les *dé*-formations.

– Haha ! Drôle, drôle... vous avez de l'humour, monsieur Grégoire. C'est bien, ça, c'est bien !

– J'imagine que ça va me permettre de mieux apprécier la suite ?

– Ça... vous me direz. En tout cas cette règle permet de mettre en évidence quelque chose qu'il est un peu difficile d'appréhender à l'œil nu entre les deux clichés.

– Et qui est ?

– La différence de longueur. Non seulement, comme vous l'avez justement remarqué, l'ensemble osseux a inversé sa direction, mais si ce phénomène semble maintenant terminé en revanche la règle est formelle : la formation osseuse considérée s'est allongée de zéro virgule neuf centimètres. Votre coccyx est en pleine croissance, monsieur Grégoire.

– Hein ?

– Il *pousse*. »

Mon.

Coccyx.

Pousse.

Le matin au réveil je ne connais plus désormais que quelques secondes de paix avant que les trois mots fatidiques, et avec eux le cauchemar dans lequel a basculé ma vie, me reviennent à l'esprit et que je me remette à

penser. J'ouvre les yeux aux aurores et, si j'ai dormi dans le lit conjugal, ce qui est de moins en moins souvent le cas, j'entends Sophie respirer doucement à côté de moi et je sors en silence. Nos relations ont continué à se dégrader. Elle peut encore se montrer attentionnée par moments, quand elle semble comprendre vraiment ce que représente la calamité qui m'afflige, mais lesdits moments se font moins fréquents de jour en jour et je sens de plus en plus souvent à quel point, en fait, je pose problème. Eh oui, je suis sombre, Sophie. Bien sûr que je m'isole, évidemment que je ne suis pas *positif*... Tu vois quelque chose de positif dans ce qui m'arrive, toi ? Comment ? Pardon ?... Que ce ne soit pas mortel ? Ah, évidemment, s'il faut être content d'être vivant, alors c'est sûr, je suis un homme heureux. Comment ?... Je deviens chiant ? Ah, peut-être que je me coupe des autres, oui, mais qui est-ce que je devrais être heureux de voir dans ces circonstances ? Stan et Anne-Lise ? Marie et Victor ? Les Ducreux ? Élodie maintenant toute seule (Joseph étant parti avec la baby-sitter de Maxence) ? Et pour quoi faire au final ? Boire un verre en devisant joyeusement comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes ? Ah, sinon, s'il y a un blanc dans la conversation, je peux raconter ce qui m'arrive ? Ça mettrait un peu de piment... Je pourrais même leur montrer ma bosse, tiens ?... Ou leur faire toucher ? Allez-y, Monseigneur, elle vous portera bonheur !

Et en plus cette saleté continue de pousser. Quelques semaines seulement après ma dernière rencontre avec le Dr Marani il est maintenant parfaitement clair que, comme il me l'a annoncé, la bosse n'en est plus tout à fait une : elle a continué à croître mais plutôt en s'allongeant, en s'affinant, et désormais ce qui s'apparente à un gros doigt, comme une sorte de pouce sans ongle, semble jaillir du haut de ce que les médecins appellent le « sillon fessier » pour pointer vers le sol. Ni douloureuse ni même sensible, la chose fait l'étonnement – et, je le soupçonne, la joie – des divers praticiens auxquels le Dr Mélyes me recommande et qui sont de plus en plus souvent appelés à se pencher sur ce cas extraordinaire – et, ce faisant, sur mes fesses. Mélyes est mon guide dans ce parcours complexe et mortifiant, mon nocher. Il me reçoit régulièrement pour m'expliquer ou commenter les examens pratiqués. Il ne me cache pas que je suis son patient le plus intéressant et je le soupçonne de parfois me faire venir dans le seul but de mettre un peu de sel dans une journée autrement pleine d'ennui,

entre dispenses médicales pour des écoliers et prescriptions inutiles pour leurs parents. Moi, c'est autre chose. Je suis d'un autre calibre. Catégorie sociopathologique CSP++.

S'il vous plaît.

Et tout tenait en un mot, en fait.

C'est le docteur qui l'a prononcé un jour, formulant de manière explicite ce autour de quoi mon esprit avait jusqu'alors tourné comme un avion en attente de l'autorisation de se poser. Moi, si j'avais avancé l'hypothèse saugrenue auparavant, ç'avait été in petto, et sous forme de blague en plus, pour me donner à moi-même l'illusion que j'étais capable d'en rire. Le médecin amateur de citations latines, lui, a été plus direct. Il m'avait fait venir en fin de journée pour me rendre compte du dernier examen que j'avais dû subir, une scintigraphie osseuse que j'avais passée quelques jours plus tôt.

« Cher monsieur Grégoire, asseyez-vous je vous en prie.

– Merci docteur. »

Je me suis installé face à lui avec quelques précautions, contraint que j'étais d'être de plus en plus attentif à la présence de ce qui précisément m'amenait. Un moment de silence s'est installé aussi, qu'il a rompu.

« Eh bien cher monsieur, je pense que nous savons maintenant à quoi nous en tenir : si au départ, on pouvait légitimement s'interroger – et c'est même préférable, voyez-vous, la science étant faite de cela. Si l'on pouvait, disais-je, s'interroger sur la nature de votre symptôme, désormais il me semble absolument clair que l'on assiste à une manifestation tout à fait rare et spectaculaire que le commun des mortels pourrait assimiler à un phénomène d'atavisme, ce en quoi il se tromperait.

– Alors là, docteur, excusez-moi, hein, mais je ne comprends rien.

– D'atavisme ou de réversion, si vous préférez.

– Je ne préfère rien, je veux juste savoir ce que c'est.

– Mmh... Eh bien en termes scientifiques l'atavisme désigne le retour inopiné chez un individu – la réversion, donc, du latin *vertere*, tourner – d'un caractère normalement disparu dans son espèce. Car *atavi*, toujours en

latin – c’est formidable, le latin –, signifie “ancêtres”. Donc, en l’occurrence... »

En réalité à ce moment je savais depuis longtemps – comme vous – ce qu’il allait dire, et pourtant, bizarrement, lorsque le mot est parvenu à mes oreilles...

« ... une *queue*. »

Eh bien je suis tombé dans les pommes.

OceanofPDF.com

II. Un chat un chat

« L'espoir est un rêve éveillé. »

ARISTOTE

(attribué par Diogène Laërce)

OceanofPDF.com

Une queue.

C'était dit, au moins les choses étaient claires.

J'avais eu beau affirmer au médecin que mon malaise était passé et que je pouvais rentrer chez moi seul, il avait préféré que je reste allongé sur le lit d'examen de l'arrière-salle de son cabinet en attendant que Sophie vienne me chercher. Lorsqu'il est revenu voir si j'allais bien je l'ai attrapé par le bras.

« Mais pourquoi *moi*, docteur ?

– Ah, ça, cher ami, que voulez-vous que je vous dise ? *Ita diis placuit !* »

Je lui ai lâché le bras illico.

« Mais arrêtez, à la fin, docteur ! Je ne parle pas le latin, moi ! Je suis désolé mais vraiment c'est agaçant, vous vous acharnez à...

– Mmh... Oui, oui, bien sûr. Excusez-moi. Ça signifie "Ainsi plut-il aux dieux"... en d'autres termes : c'est le hasard.

– Le hasard ?... mais pourquoi est-ce qu'il a fallu que ça tombe sur moi ?

– Eh bien, n'est-ce pas le principe même du hasard ? Il faut qu'il y ait quelqu'un, c'est tout. Il n'y a pas de raison précise que cela vous arrive à *vous*. Je dirais même que s'il y avait une raison ce ne serait plus le hasard, n'est-ce pas ? De votre point de vue à vous ça vous arrive à *vous*, mais du point de vue du hasard, c'est juste arrivé à quelqu'un... Un individu quelconque dans le corpus disponible. C'est sa méthode de travail, voyez-vous.

– Je vois... D'une certaine façon il a bien travaillé, en fait, c'est ça ?

– Eh bien, d'un point de vue strictement technique... »

Il était désespérant.

« OK, passons. Quand j'ai perdu connaissance vous m'expliquiez que ce que j'ai n'est pas *vraiment* un phénomène d'atavisme.

– Tout à fait. La réversion ou atavisme est un incident génétique, une mutation de l'ADN qui permet à un gène de retrouver des fonctions qu'il avait perdues, et ce déjà à la suite d'une première mutation. Cette deuxième mutation provoque alors le retour du caractère primitif... »

Debout près de la porte le médecin s'animait, se passionnait, s'exaltait.

« C'est un sujet tout à fait fascinant, voyez-vous, car la découverte du principe de la réversion remet en cause la loi de Dollo, qui posait comme irréversible la nature de l'évolution. Dollo, soit dit en passant, était un...

– Docteur, je m'en fous de Dollo ! En quoi est-ce que mon cas à *moi* est différent ?

– Mmh... bien sûr, bien sûr... Ce qui est différent ici est tout simplement que l'Homme n'a jamais eu de queue au cours de l'évolution. Difficile dans ces conditions de parler d'une réversion à un état antérieur, n'est-ce pas ?

– Jamais de queue ?

– Eh bien l'embryon humain présente bien une queue au tout début de son développement mais elle régresse progressivement et disparaît au deuxième mois. Il arrive qu'un enfant naisse avec ce qu'on assimile à une queue...

– Et qu'est-ce qu'on peut *assimiler* à une queue ? Une queue c'est une queue, non ?

– Oh, détrompez-vous, généralement ce n'en sont pas : ce sont des formations inertes, qui ne présentent pas de muscles ou de nerfs, et encore moins d'os... Bon, il y a aussi le spina bifida...

– Qu'est-ce que c'est que ça ? *Spina* quoi ?

– Oh le nom est intéressant : *bifida* signifie “fendu en deux”. C'est une anomalie embryonnaire causée par un défaut de formation des vertèbres et qui se traduit par une ouverture du canal médullaire en bas du dos : les vertèbres n'étant pas totalement fermées, on constate la protrusion des méninges enveloppant la moelle épinière par cette ouverture. Dans les cas les plus graves, la moelle sort également avec les méninges.

– Oh, Seigneur, c'est dégueulasse... Ne me dites pas que...

– Absolument pas, rassurez-vous. De toute façon qu’il s’agisse d’une pseudo-queue ou d’un spina bifida, tout ça intervient *avant* la naissance. À ma connaissance il n’y a pas d’exemple dans la littérature médicale d’un individu qui aurait vu ce genre de chose survenir, *pousser*, sur le tard... votre cas est vraiment tout à fait sensationnel.

– Pitié, docteur, arrêtez de dire ce genre de chose, ça me rend dingue. “Sensationnel” ? Mais vous vous rendez compte de ce que vous m’annoncez ? C’est ma vie tout entière qui s’écroule : j’ai une queue qui est en train de pousser... une *queue*. Comme un chien, une vache...

– Ou un atélidé ou un cercopithécidé...

– Quoi ? Qu’est-ce que c’est que ça ?

– Eh bien, les atèles ou... les macaques, par exemple.

– Hein ? Les macaques ? Mais enfin pourquoi est-ce que vous me dites ça ?

– Eh bien il y en a différentes espèces dont la taille de la queue varie en fonction de l’habitat : ceux qui vivent dans les arbres ont des queues beaucoup plus longues que ceux qui vivent au sol, et...

– Oui, enfin : moi je vis boulevard Voltaire, docteur...

– Mmh... Bien sûr, bien sûr... je comprends. Bon, je crois qu’il me faut recevoir mon prochain patient. Nous reprendrons cette conversation *passio*... cette conversation une autre fois. »

Et puis Sophie était arrivée et nous étions rentrés. Craignant que j’aie un nouveau malaise dans le métro, elle était venue me chercher en voiture. La nuit était tombée et les essuie-glaces chassaient inlassablement du pare-brise la bruine qui venait y brouiller l’éclat écarlate des feux arrière de la voiture qui nous précédait. J’avais beau m’être douté de ce qui m’attendait, l’avoir confusément pressenti, j’étais profondément déprimé. Et honteux. Mortifié. Comment annoncer la vérité crue et répugnante à la femme que j’aimais ? Quels mots utiliser ? Il n’y en avait qu’un, en fait, ce mot simple qui lui aurait tout dit, mais je ne parvenais pas à le prononcer. Et puis, après un moment, comme je regardais son profil tandis qu’elle conduisait, les sourcils un peu froncés, droite, concentrée, son beau visage éclairé par intermittence d’un flot rouge barbare, il m’est apparu que le moment était propice : au moins, pendant qu’elle était au volant, je n’aurais pas à la regarder dans les yeux. Je n’aurais pas à les sentir – ces yeux qui m’avaient autrefois regardé avec tendresse, amour, admiration parfois, je crois – posés

sur moi tandis que je dirais mon mal, mon humiliation. Alors j'ai soufflé un bon coup, et j'ai parlé.

« Mélyes m'a dit que c'était mon coccyx qui poussait. Il dit que ça s'apparente à une réversion génétique... le retour d'un caractère primitif, sauf que c'est un caractère que l'homme n'a jamais eu, mais bon...

– Léo, je ne comprends rien : de quoi est-ce que tu parles ? Quel caractère ? »

Elle a tourné la tête vers moi un instant mais j'ai fui son regard.

« Regarde devant toi, Sophie... Une queue. J'ai une queue qui pousse.

– Hein ? Quoi ?!

– Une queue. Q.U.E.U.E. Comme un putain de *macaque*. »

J'ai senti mes yeux s'embuer, je ne pouvais plus parler et Sophie s'est tournée vers moi malgré la circulation.

« Mais enfin, c'est impossible, Léo ! Ça n'existe pas. C'est un incapable, ce type. Tu vas aller en voir un autre.

– C'est hors de question. De toute façon je sais qu'il a raison...

– Mais qu'est-ce qu'il t'a dit ? Comment est-ce qu'il peut être *sûr* ? »

À ce moment les mots du médecin latiniste ont tourné dans ma tête comme des vautours au-dessus d'un bison blessé (l'image est peut-être un peu dramatique mais c'est pour vous donner une idée de l'ambiance dans la voiture) : *Certum est quia impossibile*.

À partir de ce moment-là, ça a commencé à craquer de partout.

Pour commencer, Thomas a embauché un assistant. Je ne lui ai pas rappelé que jusqu'alors il n'en voulait pas et il n'a pas fait de commentaire sur ce point lorsqu'il m'a informé de sa décision un soir, au moment où il quittait le bureau, alors que je m'apprêtais à y rester quelques heures de plus pour rattraper le temps perdu le matin même pour passer une IRM. La présence du dénommé Gérald, à partir de la semaine suivante, n'a fait que renforcer le sentiment de dévalorisation qui s'était en peu de temps inexorablement insinué en moi et désormais m'habitait à tout moment, où que je sois, quoi que je fasse. C'était absurde, ce dont je souffrais –

d'ailleurs à proprement parler je ne souffrais pas – ne se voyait pas, mais voilà : moi je savais qu'à mon corps défendant mon corps se transformait,

qu'il était maintenant bizarre, anormal, aberrant, *freaky*. Dans mes nuits sans sommeil, j'imaginai des hommes inconnus me martyriser quand ils découvriraient mon secret honteux et des femmes, les yeux écarquillés, la main plaquée sur la bouche, s'esclaffer en me montrant du doigt... Oh mon dieu, mais regardez ! C'est immonde ! Quelle horreur ! C'est un *monstre* ! Et s'il advenait que dans la vie réelle mon regard croise celui de l'une d'entre elles dans la rue, dans le métro, ou au supermarché, je détournais les yeux aussitôt, abattu, calamiteux, repoussé d'avance, dégoûtant porc. Et même avec Sophie je sentais bien que quelque chose était rompu, quelque ressort brisé. Je ne me sentais plus vraiment un homme. Je n'osais même plus me déshabiller devant elle et le soir il m'arrivait de plus en plus souvent d'aller dormir sur le canapé du salon. Le matin suivant, je lui disais que je m'étais endormi là sans le vouloir mais je sais qu'elle n'était pas dupe : après tout, elle n'est jamais venue me chercher. La main aimante sur mon épaule ou le « viens te coucher, chéri » ne sont jamais venus non plus. Avait-elle senti à quel point de toute façon l'idée qu'elle aperçoive l'appendice naissant, qu'elle le touche accidentellement dans notre sommeil, m'était insupportable ? Ça lui était sûrement tout aussi insupportable à elle, d'ailleurs... Comment lui en vouloir ?

Et le parcours qu'il me fallait suivre dans la jungle médico-hospitalière ne contribuait pas à atténuer le sentiment de déclassement qui déjà m'affligeait. Le Dr Mélyes et le Dr Marani n'étaient plus seuls : à partir du moment où il avait été décidé qu'il allait falloir pratiquer une opération pour tenter de réduire l'excroissance caudale, les visites à l'hôpital s'étaient succédé, impliquant toutes sortes de spécialistes, parfois pour des journées entières. Aussi bienveillants soient-ils, le simple fait d'être moi dans ma situation face à eux dans la leur était une torture. Point d'orgue : le jour où le rhumatologue est entré dans la pièce entouré d'une demi-douzaine d'internes ou d'étudiants auxquels j'ai dû, comme l'aurait fait une jeune paysanne de la Belle Époque devenue malgré elle pensionnaire d'un bordel parisien, exposer mes fesses.

Il n'y avait plus qu'avec Luna que par instants fugaces je trouvais encore la paix. Après un interminable temps de réflexion et des tergiversations sans fin, sans cesse poussé par le psychologue de l'hôpital qui me répétait qu'il ne fallait pas cacher la vérité aux enfants sous peine qu'elle leur revienne un

jour sous une forme plus toxique, je l'avais dite à Luna, la vérité, un soir dans sa chambre.

« Luna, mon amour. Tu avais remarqué, tu sais, enfin... tu avais remarqué que ces temps-ci ça n'allait pas très fort, eh bien tu avais raison, c'est cette bosse, là, dans mon dos... Oh je te rassure ce n'est pas grave, hein, pas dangereux du tout, mais en fait elle a continué, enfin elle continue, de pousser, et... voilà, il va certainement falloir que je me fasse opérer... »

Elle a passé ses bras autour de mon cou et posé sa joue contre ma poitrine et sa voix douce comme un baume est entrée dans mon cœur.

« Ça va aller, mon petit papa.

– Oui, ma chérie. Ça va aller... »

Ça, c'est sûr, ça allait *aller*...

Mais où ?

Pas vraiment dans la bonne direction.

D'ailleurs, comme disait l'autre : si vous avez des larmes, préparez-vous à les verser maintenant... La pression que mes rendez-vous médicaux incessants faisaient peser sur ma situation professionnelle devenait de plus en plus difficile à supporter et mes relations avec Thomas s'étaient dégradées au point que, sans se montrer ouvertement hostile, il semblait désormais ne plus m'adresser la parole que lorsque cela se révélait absolument nécessaire. Cerise sur le gâteau : les tensions ressenties respectivement au travail et à la maison s'alimentaient mutuellement. Je rentrais tard et plein d'amertume de journées crispantes chez Hellooo et Sophie, qui avait elle aussi travaillé de longues heures et s'était ensuite occupée de Luna, vivait de plus en plus mal mon silence, mon pessimisme, mon irritabilité, qu'en retour son incompréhension ne faisait qu'aggraver (vous voyez le tableau...). Et les jours s'enchaînaient ainsi, tristes et froids dès le réveil, lorsque, après quelques heures d'un sommeil tourmenté, la soirée glaciale de la veille me revenait à l'esprit avant que je doive me lancer, comme un caillou dans l'eau sombre d'une mare, dans une nouvelle journée sans joie. Il aurait fallu pouvoir rompre ce cercle vicieux, se parler, tenter de se comprendre : nous nous aimions, non ? Enfin, nous nous étions aimés jusque-là... Mais voilà : pour moi, elle ne me plaignait pas assez, et

pour elle sûrement je devais m'apitoyer sur moi-même, la décevoir, lui faire se dire que je n'étais plus tout à fait l'homme qu'elle avait aimé.

Et est-ce que je l'étais encore, d'ailleurs ?

J'avais décidé de ne plus sortir. Terminé. Je ne voulais plus voir personne tant que je serais affecté de cette monstruosité. Passer une soirée avec des amis était inimaginable. Les Ducreux m'ennuyaient de toute façon, et je n'avais plus de temps à perdre avec des gens ennuyeux. Les autres, m'étais-je dit au début, passe encore... Mais très vite pourtant, et malgré la véritable amitié qui nous avait liés, voir Stan et Anne-Lise ou Marie et Victor m'était devenu tout aussi insupportable. Stan, Victor et moi avions tellement pris l'habitude de passer nos soirées à rire de tout, à tout prendre avec distance, sur un mode ironique, à nous payer la tête de tout le monde... je ne me voyais pas me retrouver maintenant dans la peau d'une de nos cibles habituelles. Comme Sophie vivait de plus en plus mal mon refus de participer à ces dîners, j'ai fini par lui dire qu'elle n'avait qu'à y aller sans moi. Elle a d'abord répondu que c'était hors de question, puis plus simplement non, et puis un soir elle a fini par aller chez Marie et Victor, et puis un peu plus tard chez Stan et Anne-Lise. J'ai reçu deux ou trois SMS chaleureux des convives, auxquels je n'ai pas répondu. À quoi bon ? Sophie m'en a voulu, autant que moi je lui en voulais d'être finalement allée sans moi là où – je sais, je sais – je l'avais pourtant poussée à aller sans moi. C'est comme ça... Que celui qui n'a jamais été con me jette la première pierre.

« Tu aurais pu répondre, Léo, quand même... »

– Pour quoi faire ? Vous vous amusiez très bien sans moi. Tu n'as pas besoin de moi pour ça, tu vois...

– Arrête, Léo.

– C'est rassurant, au fond : comme ça quand je serai mort...

– Non mais vraiment, ça ne va pas bien, hein. Tu te rends compte de ce que tu me dis ? Et déjà : pourquoi est-ce que tu parles de mourir alors que ce que tu as n'est absolument pas grave ?

– Ah ça c'est sûr : ça n'est "absolument pas grave" pour *toi*. Moi, ma vie est juste en train de s'écrouler, mais du moment que tu peux boire un verre avec les copains...

– C'est odieux, de me dire ça. »

J'aurais même dit dégueulasse, à sa place... Avec le recul, je ne suis pas fier de moi, mais que voulez-vous ? On ne peut pas revenir en arrière. Mon seul espoir, la seule lumière au bout du tunnel, c'était l'opération qui approchait et devait me débarrasser à tout jamais de cette saleté. Allez, j'étais confiant.

Enfin, pas trop.

Et j'avais raison...

Ça peut sembler facile de le dire *a posteriori*, mais dans les semaines qui précédaient l'intervention j'avais bien senti que tout ça était mal embarqué. Les rendez-vous médicaux se succédaient, s'éternisaient, la liste des spécialistes potentiellement concernés s'allongeait et le Dr Mélyes peinait de plus en plus à me donner une image claire de ce qu'ils étaient censés faire de moi.

« Quoi ? Un autre neurologue ? Mais enfin je croyais que... Docteur, vous savez que je vous fais confiance, mais là vraiment je vous avoue que j'ai du mal à comprendre. Pourquoi faudrait-il que je voie un autre neurologue maintenant ? Alors que l'opération est fixée pour dans une semaine ?

– Mmh... ce qui complique les choses, voyez-vous, c'est que la situation n'est pas figée. Elle est au contraire évolutive, extrêmement évolutive.

– Si par évolutive vous entendez que ça pousse, je vous le confirme. Je suis bien placé pour le savoir : je suis assis dessus. Et c'est justement pour cette raison que plus vite on aura procédé à l'opération, plus vite j'en serai débarrassé. C'est tout ce que je demande, moi, docteur. Après vous serez tranquille. Croyez-moi, je vous ficherais la paix... Vous n'entendrez plus parler de moi.

– Cher monsieur, ce n'est pas si simple. Mmh... “évolutive” n'est pas ici à prendre seulement en termes de dimensions.

– Comment ça ?

– Eh bien la structure profonde de cette, mmh... comment dire... *formation* évolue également : les derniers clichés laissent à penser qu'il ne s'agit pas simplement d'un prolongement osseux. La moelle épinière dans

sa partie basse, au-delà de ce qu'on appelle la "queue de cheval", semble suivre le mouvement et... pousser avec.

– Je ne comprends pas.

– Eh bien, *horresco referens*, n'est-ce pas, mais il est possible qu'il soit impossible – si je puis dire – de la retrancher aussi court que nous l'avions prévu... sans que cela entraîne des dommages irréversibles. »

Non. Dites-moi que ce n'est pas vrai. Voile blanc devant les yeux, sueur au front. Jusque-là je m'étais accroché à cette opération comme un naufragé à un radeau de fortune. Après elle, tout reprendrait comme avant : Sophie, Hellooo, l'insouciance, le rire de Luna, les larmes de bonheur de Sophie dans mes bras (nue), les larmes de Gérald l'assistant qui fait ses cartons... La belle vie, quoi. Les mots du Dr Mélyes ont eu sur moi un effet dévastateur. Cette monstruosité ne disparaîtrait donc pas tout à fait ? Je ne redeviendrais donc pas le même ? Ma vie ne reprendrait pas là où elle s'était arrêtée ? Ma *vraie* vie, celle qu'il avait toujours été entendu que je devais vivre, était donc perdue à jamais ? Je suis ressorti du cabinet la tête basse, le dos voûté, harassé, drainé. Un ressort en moi s'était brisé. Dans le métro, lorsque j'ai vu la rame sortir du tunnel pour entrer dans la station dans un vacarme à moi inaudible, des idées folles, des idées sombres m'ont assailli comme une nuée de frelons. Ma vie défilait dans mon esprit, kaléidoscopique et totale, comme un mauvais rêve, et j'ai fait un pas vers le gouffre. Et puis comme j'allais y plonger les yeux de Luna me sont apparus et m'ont arrêté, et lorsque les portes du wagon se sont ouvertes, le torrent des voyageurs qui descendaient m'a bousculé en tous sens. Certains me percutaient à l'épaule en m'invectivant et d'autres s'écartaient en fronçant les sourcils, effrayés tout à coup par cet homme hagard qui attendait de monter dans le métro en pleurant. Qu'est-ce qu'il fout, lui ? C'est qui, ce mec ? Il a un couteau ? Une bombe ?... S'ils avaient su, les malheureux, ce que j'avais pour toute arme : une excroissance de chair et d'os, aussi inoffensive qu'abjecte.

Bon, ils se seraient sûrement écartés de la même façon.

Et cette opération qui maintenant s'annonçait inutile...

Après un dernier rendez-vous avec l'anesthésiste la veille de Noël, j'ai été admis à l'hôpital Saint-Antoine le 7 janvier. Débarrassé de « fêtes » de fin d'année qui n'avaient eu pour moi de fêtes que le nom, je voulais me dire, malgré la noirceur des présages, que la simultanéité de l'opération et de l'entrée dans une nouvelle année marquerait l'amorce d'un recommencement, d'une seconde naissance, le début d'une nouvelle vie. Pourtant, au fond de moi, je crois qu'à ce moment déjà je ne me faisais plus trop d'illusions et lorsque le chirurgien – un certain Pr Keller, une sommité, d'après Mélyes – est venu me voir dans ma chambre au lendemain de l'opération, je n'ai pas été plus surpris que ça qu'il m'annonce que les choses ne s'étaient pas passées exactement comme prévu.

« Bonjour monsieur Grégoire. Comment vous sentez-vous ? Le réveil n'est pas trop difficile ? »

Ses paroles semblaient me parvenir à travers un nuage. J'ai voulu me redresser mais me suis trouvé incapable de bouger. J'ai ânonné quelques mots que moi-même je n'ai pas clairement perçus, mais que lui avait pourtant, semble-t-il, compris.

« C'est parfaitement normal, ce sont les effets de l'anesthésie et des antalgiques... en dehors de ce léger désagrément, vous devriez vous remettre très vite, car tout s'est parfaitement bien déroulé. Examen subnormal, opération nominale... Bon, en revanche, nous avons préféré laisser une partie de la formation. »

J'ai fait un effort surhumain pour articuler ma question à travers le coton qu'il avait dû oublier dans ma bouche puisque ça a donné quelque chose comme ça :

« Oi ?... Ûm pâté ?... Mâ quhhh... »

– Un centimètre virgule huit, précisément, dont une bonne part sous la surface cutanée. Soit plus de la moitié, ce qui signifie que moins d'un centimètre fait saillie, donc. C'est à peu près invisible.

– Mâââ...

– Je sais, je sais... Nous avons fait le maximum, monsieur Grégoire. Il aurait été dangereux de faire davantage : trop de structures nerveuses actives. C'est tout à fait étonnant d'ailleurs, pour ne pas dire saisissant, si vous voulez mon avis. »

Je suis retombé en arrière dans mon lit. Non, je ne voulais pas de son avis, ni de son saisissement ou de je ne sais quoi, je voulais juste qu'il s'en aille. Il était ravi, en fait. Ravi que j'existe. Ravi que je souffre. Qu'il aille au diable. Qu'ils y aillent tous... Tout ce que je leur demandais c'était qu'ils coupent cette putain de *queue*... ça n'était pas sorcier, pourtant, c'était censé être leur boulot de couper des trucs, non ? Et après je leur en faisais cadeau, même : ils pouvaient la garder, la mettre dans un bocal et s'extasier devant autant qu'ils voulaient... et qu'ils m'oublient ! Ma rage avait dû transparaître entre mes paupières encore gonflées, car le Pr Keller a toussoté, fait un pas discret vers la porte et est parti. C'est ça. Bon vent...

Je suis rentré chez moi quelques jours plus tard, et très vite la triste réalité s'est imposée : jour après jour la « formation » repoussait. La tentative de l'éliminer semblait même avoir décuplé sa détermination à sortir. Elle le voulait coûte que coûte, maintenant, l'enragée !... Elle voulait pendre, elle voulait darder, elle voulait vivre !... Dans les semaines qui avaient suivi ma sortie de Saint-Antoine, elle avait déjà regagné en longueur l'équivalent de ce que le chirurgien avait enlevé, et en quelques mois, sous les yeux incrédules du corps médical médusé, elle avait pris une quinzaine de centimètres. Désormais verticale et descendante, elle se nichait entre mes fesses comme un lézard entre deux pierres d'un mur au soleil, abritée du regard et du danger.

Tranquille.

Alors au début on essaie de s'adapter.

De faire avec. Ayant suivi un raisonnement simple selon lequel plus mes fessiers seraient développés moins l'immonde appendice serait visible, je m'attachais des poids aux chevilles et, à quatre pattes dans mon salon, je faisais d'une jambe lestée tendue vers l'arrière des centaines de battements pour développer le muscle en question, et j'allais courir dans le bois de Vincennes aussi souvent que je le pouvais. C'est d'ailleurs en en revenant un jour que j'ai croisé une vieille connaissance.

« Léo ! »

Ah, merde... Victor. Impossible de ne pas m'arrêter. Marie et lui comptaient – enfin, avant – parmi nos amis les plus proches... et je ne les avais pas vus depuis des mois.

« Ah, salut Victor. Je ne t'avais pas vu, j'étais lancé, tu comprends...

– Haha, oui, j'ai vu ça. Moi-même j'ai failli ne pas te reconnaître, cela dit. Je n'étais pas sûr. Tu as vachement changé, dis donc, ou c'est moi ?

– Eh bien je ne sais pas, je...

– Tu as dû perdre quelques sérieux kilos, et gagner quelques muscles. On dirait un vrai pro. Je donnerais cher pour pouvoir en dire autant, mon abonnement au GymFit Club me coûte la peau des fesses pour rien... Mon abonnement au confit de canard, par contre... »

Il avait dit ça en se tapotant le ventre, qu'il avait peut-être effectivement un peu plus replet que dans mon souvenir, et avec un clin d'œil aussi, comme avant. Mais voilà : de mon côté j'étais incapable de sourire. Pire : incapable de ne pas ostensiblement froncer les sourcils. Tendue comme une corde, presque hostile, j'ai laissé s'installer entre nous un moment de silence inconfortable avant qu'il reprenne.

« Alors, quand est-ce qu'on te revoit ?

– Je... c'est compliqué, Victor.

– Sophie nous a dit que tu avais... enfin, que tu avais quelque chose, mais...

– Voilà, c'est exactement ça, “j'ai quelque chose”. Et pour l'instant je ne vois personne.

– Léo, on est amis, tu peux...

– Désolé, il faut vraiment que j'y aille. Je vous ferai signe quand ce sera réglé.

– Mais...

– Je vous ferai signe, Victor. »

Et puis j'avais fait un salut de la main et je m'étais remis à courir tandis que j'entendais sa voix, derrière moi, qui criait : « Léo ! Léo !... Attends ! »

Avec le recul, notre conversation peut paraître assez anodine mais sur le coup j'étais littéralement hors de moi : mais *pourquoi* Sophie avait-elle parlé à Victor et Marie ? Que leur avait-elle dit ? Fallait-il qu'en plus de ce qui m'arrivait, ce bouleversement, ce drame dont elle semblait absolument refuser de mesurer l'horreur, je doive supporter qu'on bavarde dans mon

dos ? Qu'on m'analyse, qu'on me dissèque, qu'on me juge ? Lorsque je suis arrivé à l'appartement un nouvel orage a éclaté. Pauvre Sophie...

« Léo, mais tu es complètement malade ! Au sens premier du terme : *malade*. Il faut que tu voies un psy, ça ne peut pas durer, tu ne te rends pas compte...

– Je vais parfaitement bien, et si une chose doit me rendre malade un jour ce sera ton absence d'empathie. Je t'ai dit de ne pas parler de moi avec nos amis. Ni avec personne d'ailleurs. Tu peux ? Tu veux que je te dise comment faire ? C'est facile : tu te *tais*... tu m'oublies. »

Bon, c'était un peu vif, on va dire, mais sur le coup je ne voulais rien voir, même pas qu'elle était au bord des larmes quand elle m'a répondu.

« Mais qu'est-ce que tu veux que je leur dise, Léo ? Qu'est-ce que tu veux que je *dise* ?

– Rien. C'est simple, non ?

– Je vais chez eux seule et je ne dis rien ? Des amis, des gens qu'on voit, que *tu* vois régulièrement depuis des années, avec qui nous avons fêté les anniversaires des enfants, fêté des Noël, des Jours de l'An, avec qui nous sommes partis en vacances... Il faudrait qu'ils acceptent que tu disparaisses sans la moindre explication ?

– Ah parce qu'en plus il faut qu'ils *acceptent* ? Mais est-ce que j'ai le choix, moi ? Est-ce qu'on m'a demandé si *j'acceptais* ?... Ça les dérange de ne pas avoir d'explications ? Oh les pauvres chéris !... Ils n'ont qu'à prendre ma place, ils l'auront, leur explication, ils verront ce que c'est que d'avoir toute sa *putain* de vie qui s'écroule...

– Léo je ne te reconnais plus. Je sais ce que tu vis, je sais que tu souffres, mais est-ce que tu peux accepter l'idée que pour les autres aussi, et moi la première, c'est un cauchemar ? Peut-être que toute ta vie s'écroule mais la mienne aussi. Tous les projets qu'on avait se sont évanouis et...

– Alors déjà, tu devrais parler des projets que *tu* avais, parce que c'étaient rarement les miens, et aujourd'hui plus du tout. Je m'en fous complètement. Mon projet, à moi, c'est de trouver une raison valable de ne pas me jeter par la fenêtre. »

Avant qu'il me pousse aussi des ailes, tiens.

Joyeux anniversaire, pauvre con.

Eh oui : j'ai pu établir avec plus ou moins de précision que tout a commencé un an plus tôt. La vie était belle, je vivais avec une femme brillante dont j'étais très amoureux et une petite fille merveilleuse, j'avais un bon travail, je faisais partie des gens gâtés par l'existence. Un an, juste un an plus tard, terminé. Un : en accord avec Thomas j'étais passé au télétravail et n'allais plus chez Hellooo qu'une fois par semaine. Nous étions, lui et moi, convenus que c'était « mieux pour tout le monde », formule consacrée quand ça n'est réellement bien pour personne. Et surtout, deux : Sophie était retournée s'installer chez sa mère « pour nous donner un peu d'air ». C'était provisoire, bien sûr, c'est toujours comme ça, on connaît la chanson. Faut-il préciser qu'elle avait emmené Luna avec elle ? J'ai protesté tout ce que j'ai pu, je me suis battu, mais Sophie a été implacable :

« Pardon, Léo ? Tu veux la garder avec toi alors que tu ne sors pratiquement plus ? L'emmener à l'école, la danse, la bibliothèque ou la piscine, ou passer la nuit chez une camarade de classe de temps en temps ? Des camarades dont tu ne connais même pas le nom et avec les parents desquelles tu n'as jamais fait l'effort d'essayer de bavarder deux minutes, des gens – comment est-ce que tu dis, déjà ? – “inintéressants” ? C'est maintenant que tu ne veux plus voir personne que tu comptes t'y mettre ?... »

Alors je les avais laissées partir chez la mère de Sophie « quelques jours », le temps que Sophie fasse le point, comme elle avait dit, et la semaine suivante j'ai erré seul dans l'appartement vide, regardé ma queue dans la glace, télétravaillé sans joie et mangé sans appétit. J'appelais Luna tous les soirs et si j'ai aussi parlé deux fois à Sophie, je ne la reconnaissais déjà pratiquement plus. Était-ce ma paranoïa ? J'avais désormais l'impression d'entendre sa mère, dont il me semblait qu'elle retrouvait déjà les expressions et les intonations. Et entre la vieille sorcière et moi ça n'avait jamais été le grand amour. Elle me détestait, elle était pugnace, et après avoir eu la peau de son mari nul doute qu'elle avait la mienne en ligne de mire. Elle devait être aux anges et consacrer toute son énergie à finir de ternir mon image dans l'esprit de sa fille et de la mienne, à achever de saper mon influence, me salir, m'annihiler... Ça ne pouvait pas durer. Il ne me restait qu'une carte à jouer, et de toute façon je n'avais plus rien à perdre.

À la fin de la semaine j'ai demandé une nouvelle fois à Luna de me passer Sophie.

« Oui, Léo ? Luna m'a dit que tu voulais me parler ?

– Effectivement. Ça ne me paraît pas extravagant, d'ailleurs ; on est mariés, je te rappelle.

– Bon, Léo je suis désolée mais là j'ai...

– Attends, Sophie. J'en ai pour deux secondes. Voilà : vous allez revenir vous installer ici.

– Léo je te l'ai dit il y a deux jours et ça n'a pas changé, c'est très compliqué pour moi et je ne suis pas encore prête.

– Je sais, Sophie, je sais. Mais si le provisoire doit durer c'est idiot que vous viviez comme ça chez ta mère pendant que moi je suis ici, non ? Je vais partir.

– Comment ça ? Je ne comprends pas, Léo. »

Elle avait changé de ton. Elle ne comprenait pas mais elle espérait comprendre, manifestement. J'avais perçu dans sa voix comme une note d'espoir qui, même si elle allait dans le sens de mon plan, n'a pas manqué aussi de me blesser, mais je n'ai rien laissé paraître.

« J'ai trouvé un studio, pas loin, rue Chanzy. C'est tout petit, hein, deux chambres de bonne réunies, mais bon, pour un temps ça ira... Et comme ça vous pouvez revenir vous installer ici ; Luna aura ses affaires, et toi aussi, et elle n'aura plus besoin de faire vingt minutes de métro pour aller à l'école.

– Écoute, Léo, je... C'est très gentil, je ne sais pas comment...

– Non, ce n'est pas *gentil*, Sophie, c'est normal. Toute ma vie j'ai travaillé pour votre confort, votre bien-être... je continue, c'est tout.

– OK... Oui et puis c'est plus logique, c'est sûr. Enfin, merci quand même. Et tu t'y installes quand, dans ton studio ? »

Au moins c'était clair. Sophie avait toujours eu le sens des priorités et de toute évidence ma présence auprès d'elles n'en était plus une. Mais je m'en fichais presque. Au moins elles quitteraient l'appartement de la vieille harpie... On a les victoires qu'on peut. Alors, une dizaine de jours plus tard, je suis allé apporter dans le studio de la rue Chanzy les affaires qui m'étaient nécessaires et comme je pouvais difficilement garder Luna pour la nuit dans l'unique pièce où j'habitais désormais, je venais dîner à l'appartement deux fois par semaine pour déposer un baiser sur son front

lorsqu'elle allait se coucher et expédier les affaires courantes du « foyer » avec celle qui était toujours mon épouse.

Il y a même eu un mieux, une éclaircie. Nous ne nous querellions plus, Luna avait retrouvé l'insouciance et après quelques semaines l'atmosphère était à la détente. Un soir, fatalement, comme Sophie et moi avions continué à parler tard après que Luna s'était endormie, et que nous avions bu quelques verres et dérivé vers l'évocation des souvenirs heureux, nous nous sommes presque sans le vouloir retrouvés dans les bras l'un de l'autre, nous embrassant avec passion comme autrefois. Comme autrefois aussi la soudaine bouffée de désir en nous nous a emportés vers la chambre et le lit et nous avons commencé à nous déshabiller mutuellement, nos bouches comme collées l'une à l'autre, ardents, haletants. Mais quand sa main dans mon dos a effleuré la naissance de l'immonde appendice, elle a poussé un cri et s'est écartée comme si elle avait reçu une décharge électrique. Elle a porté sa main à sa bouche et soufflé oh mon dieu, je suis désolée Léo je ne peux pas, je ne peux pas, et elle a quitté la pièce, et moi je suis rentré chez moi. Si j'avais le cœur à rire, je dirais que je suis rentré la queue entre les jambes, mais bon, je ne l'ai plus trop (le cœur à rire...).

Ah, j'allais oublier un détail : un an, c'était aussi le temps qu'il avait fallu à la cause de tous mes malheurs pour finalement se stabiliser à ce que les médecins considéraient dorénavant comme sa longueur définitive : malgré l'opération, vingt-sept centimètres précisément.

Excusez du peu.

D'ailleurs ça fait de l'effet à mon ami Mélyes.

Le docteur continue à creuser la question et me tient scrupuleusement au courant de ses recherches... Et puis moi, au moins, ça me fait voir quelqu'un. Ce jour-là, il a des informations intéressantes à porter à ma connaissance, paraît-il.

« Donc, cher monsieur Grégoire, je vous ai fait venir parce que j'ai reçu le rapport demandé à un éminent spécialiste d'anatomie et de morphologie animales. C'est très intéressant, il tente d'établir les relations existant ou n'existant pas entre votre, comment dire...

– ... queue.

– Voilà, et celles existant dans le monde animal.

– D'accord. Cool.

– En gros, et pour résumer, il explique que chez les reptiles la queue est généralement développée pour servir, par exemple chez les crocodiliens, d'organe de propulsion dans l'eau. »

Il m'a regardé fixement un instant, attendant une réaction, mais je n'avais rien à dire sur les crocodiliens et il a repris sans se décourager.

« Chez ces animaux elle a d'ailleurs pris une forme aplatie verticalement particulièrement adaptée à cette fonction, ce qui ne semble pas être votre cas...

– Non, je ne crois pas, il faudrait que j'aille à la piscine pour essayer. Je vous dirai.

– Mmh... d'accord. Bon, et chez certains on peut assister à une perte volontaire d'une partie de la queue, qu'on appelle l'autotomie : une fois tombée, la queue s'agite pour détourner l'attention du prédateur et le sujet prend la fuite.

– C'est astucieux mais ça ne semble malheureusement pas être mon cas non plus, ce serait trop beau.

– Oh, n'ayez pas trop de regrets, en général elle repousse.

– Ah.

– Il y a d'autres espèces comme les geckos chez lesquelles la queue est préhensile et permet de s'accrocher aux branches...

– ... Tiens, comme les macaques.

– Ah, vous êtes au courant ?

– C'est vous qui me l'avez dit. Bon, encore une fois, je n'ai pas tenté l'expérience mais avec un peu d'entraînement, qui sait ?...

– Mmh... d'accord. Alors sinon la queue peut être un instrument de séduction sexuelle, chez les oiseaux, par exemple.

– Ah, ça, je n'ai pas l'impression que ça marche avec ma femme. »

Il a fait mine de ne pas avoir entendu.

« Elle peut aussi servir à chasser les insectes volants chez les grands herbivores, dans la savane.

– C'est pratique, c'est sûr, mais le jour où je pourrai chasser les mouches avec, je crois que je me jetterai par la fenêtre.

– Allons, allons, monsieur Grégoire. Ne cédon pas au défaitisme. Voyez-vous, le cas le plus intéressant est celui du chien.

– OK, super.

– Je cite *in extenso* : “Bien qu’étant le prolongement de sa colonne vertébrale et étant composée de véritables vertèbres, sa queue ne lui est pas indispensable (cf. caudectomie). Pourtant elle joue un rôle primordial dans sa communication avec l’être humain, dont il est très proche mais qui ne peut pas communiquer avec lui par l’odorat.”

– Il ne manquerait plus que ça, tiens...

– “Le chien qui remue la queue indique qu’il est heureux.”

– Moi je ne fais pas ce genre de chose, docteur. On a sa dignité. »

Il m’a regardé un instant en silence, l’air déçu, puis a de nouveau baissé les yeux sur sa feuille.

« “Si sa queue pend sans tension particulière c’est qu’il se sent bien.”

– Eh bien, au risque de vous surprendre, je n’ai aucune tension particulière dans la queue et je me sens mal. Docteur, s’il vous plaît, écoutez-moi...

– “ ... Mais s’il a la queue recourbée entre les pattes, c’est qu’il a peur, attention : il pourrait mordre.” »

Ça n’était pas l’envie qui me manquait, effectivement.

Je plaisante, mais j’étais au fond du trou.

Je vivais seul, travaillant loin de mon travail à des tâches de moins en moins nécessaires au fonctionnement de ce qui était toujours officiellement mon entreprise, mais où je ne mettais plus du tout les pieds. Je dormais beaucoup, et quand je ne dormais pas je restais le plus souvent assis dans mon lit le dos au mur – au propre comme au figuré – à lire ou à regarder des films sur mon ordinateur, ne sortant que pour acheter de quoi manger, et n’attendant que le jour où Luna viendrait dîner chez moi. Parfois elle ne pouvait pas venir de toute la semaine et alors il m’arrivait de pousser jusqu’au boulevard Voltaire à la tombée de la nuit et, planté devant l’immeuble où je vivais encore quelques mois auparavant, je regardais longuement depuis le trottoir d’en face, là-haut au quatrième étage, les fenêtres de l’appartement où j’avais été heureux.

C'est triste, je sais, mais ça explique ce qui s'est passé ensuite. C'était prévisible, au fond, il faut me comprendre, se mettre à ma place : j'étais à bout. Ce n'est la faute de personne, c'est juste un enchaînement de circonstances. Le Dr Mélyes, sentant que mon état mental se dégradait, m'avait envoyé chez un « spécialiste », le Dr Soulages – ça ne s'invente pas –, qui m'avait prescrit toutes ces choses... Floxyfral, Citalofram, Prozac, Effexor. Il jouait sur les dosages, essayait de trouver lequel me conviendrait le mieux, il voulait certainement bien faire... et moi, au bout de la chaîne (comme un chien, tiens...), je me suis bientôt retrouvé seul dans ma cagna avec une véritable *pile* de boîtes de toutes ces pilules censées m'apporter la paix... Bref : un soir où j'étais une fois de plus allé en pèlerinage devant l'immeuble de ma vie d'avant, ça a été le chagrin de trop : en rentrant au studio j'ai ouvert les boîtes au hasard pour me faire un petit feu d'artifice de comprimés, et j'ai fait passer tout ça avec trois verres de whisky. Ou quatre. On m'a dit ensuite que c'est le fait de vomir dans mon coma qui m'a sauvé : j'ai rejeté une bonne partie de ce que j'avais ingéré et la dose finalement passée dans mon organisme est restée sous la limite létale. Inutile de dire que j'étais tout de même sérieusement assommé, et j'aurais sûrement fini par m'endormir pour de bon si le lendemain je n'avais pas eu un rendez-vous avec le Dr Mélyes qui, comme je ne me présentais pas et ne répondais pas plus à ses appels, a contacté Sophie, puis les secours. Les pompiers ont enfoncé la porte et m'ont trouvé gisant entre vie et trépas (et pilules) dans ma flaque d'immondices. La grande classe. Ça s'est joué à une ou deux heures près, semble-t-il. Ils m'ont prodigué les premiers secours indispensables et ont alerté le Samu qui m'a transporté toutes sirènes hurlantes à Saint-Antoine, à deux pas. Vraiment, ils ont été formidables, les pompiers.

Enfin, sauf celui qui a pris les photos.

Ah, et tourné la vidéo, aussi.

Une image vaut mieux qu'un long discours, à ce qu'on dit.

Alors deux images et un petit film, même très court, vous imaginez. Ils avaient été faits dans mon studio avec un téléphone portable. Sur les photos, on me voit allongé sur le côté, en position latérale de sécurité selon le terme

consacré, et pour rester mesuré nous dirons que je n'ai pas l'air au mieux de ma forme. Ah, accessoirement : je suis nu. Les secours avaient manifestement déjà enlevé ou découpé mes vêtements – je ne les ai jamais retrouvés – car même si je ne me souviens pas vraiment des détails de la soirée de la veille, je me connais suffisamment pour savoir que je ne me serais pas résolu à ce qu'on me retrouve mort en tenue d'Adam. Quand même... La première photo, prise de profil, me montre allongé en chien de fusil sur mon parquet et permet tout juste qu'on aperçoive la bizarrerie dans la région lombaire. Pas terrible. La seconde est nettement meilleure, de trois quarts dos, parfaitement explicite, vraiment impeccable. Moi-même je dois reconnaître que l'image est saisissante : effectivement, incontestablement, j'ai une queue. Quant au film, en termes purement visuels il n'apporte pas grand-chose de plus, sauf que... c'est un film. Ça a ses avantages. Manifestement tourné immédiatement avant ou après les photos, en l'espace de quelques secondes il s'ouvre sur une vue de la face avant de mon corps – y compris mon visage, évidemment – qu'il survole ensuite en une sorte de travelling rudimentaire jusqu'au bas de mes reins, pour se terminer par un plan fixe sur ma queue... « Surprise ! » dit alors sur un ton de prestidigitateur de bas étage une voix qu'on imagine être celle du vidéaste amateur, et on entend d'autres personnes autour de lui se mettre à rire. Un commentaire de mauvais goût (je vous le passe), puis une voix de femme qui dit « arrêtez, les mecs, putain ! » et voilà : c'est fini.

Je n'arrive même pas à leur en vouloir : ils m'ont sauvé la vie – ça n'est pas rien, même si à l'époque je n'en voulais plus – quand personnellement je ne me serais même pas approché de l'être répugnant qui gisait dans cette pièce infecte. Et puis il y avait eu cette jeune femme, cette voix qui leur avait dit d'arrêter, c'est déjà pas mal... Quoi qu'il en soit, à « l'ère de la communication », les images de mon exploit suicidaire ont transpiré, se sont répandues, ont suinté comme du pus. D'abord publiées avec mon visage flouté sur une page Facebook privée, elles passent rapidement sur des pages publiques, ce qu'une bonne âme dénonce dans un tweet révolté (et populaire) qui attire inmanquablement les curieux qui ne les avaient pas encore vues. La pompe est amorcée, les *posts* sur le sujet se multiplient à l'infini, agrémentés de quelques captures d'écran juste ce qu'il faut d'évocateur, et les recherches Google « homme à queue », « homme à queue suicide Paris » explosent, bientôt suivies de « homme à queue

visage », « homme à queue nom » et les documents non floutés finissent par paraître eux aussi, photos et vidéo de moi étendu sur le sol l'écume aux lèvres dans le plus simple appareil, simple appareil légèrement compliqué toutefois par l'étonnante présence d'un splendide appendice caudal. Succès garanti sur les forums de gamers. Bientôt, même, j'étais un *mème* : « Quand mon chien rentre de boîte à six heures du matin. »

Bien sûr j'ai pris un avocat, M^e Brahmi, et porté plainte, et des enquêtes ont été ouvertes pour « atteinte à la vie privée », « violation du secret professionnel » et « diffusion de message violent susceptible d'être vu par des mineurs ». Je ne vous cache pas que cette dernière qualification m'a fait aussi mal que les clichés eux-mêmes : le rapport à son corps est toujours quelque chose de compliqué, mais en l'occurrence, par ces termes-là, la Justice – ce n'est pas rien – actait en quelque sorte que mon corps était *en soi* un message violent... je ne voudrais pas dévoyer le terme de *bodyshaming*, mais avouez qu'il y a quand même mieux pour s'accepter comme on est. Au final, un malheureux soldat du feu a été révoqué, et condamné à une amende certainement importante pour lui et cependant parfaitement insignifiante au regard du cataclysme engendré dans ma vie : Sophie a demandé le divorce et m'a annoncé dans la foulée qu'elle partait s'installer à Strasbourg avec Luna dans ses bagages, et Thomas m'a licencié. Oh, il ne serait pas d'accord avec cette formulation et lui préférerait sûrement la tournure anglaise : il m'a « laissé partir », de façon très humaine, mais m'a tout de même fait valoir que ma présence au sein de Hellooo menaçait l'existence même de la société : l'image de sa start-up « lien social » pouvait difficilement rester associée à celle d'un employé à queue suicidaire plongé tout à la fois dans le coma et le contenu de son estomac.

Il y a une limite.

Après un temps, ayant repris quelques forces et le cours de ma vie, j'ai découvert quand je me suis remis à sortir de chez moi que tout le quartier me connaissait. Faire des achats au supermarché de la rue Paul-Bert était devenu un enfer : on chuchotait dans mon dos, on me regardait les yeux écarquillés, on s'écartait sur mon passage, je suis même à peu près certain

d'avoir vu une femme se signer en m'apercevant. Les plus hardis me demandaient, dans la rue ou chez le boulanger, si j'étais bien ce gars, là, qui avait essayé de se suicider parce qu'il avait une queue. Ils gloussaient, pouffaient, s'esclaffaient. Lorsque j'ai refusé à un adolescent de faire un selfie avec moi il m'a agoni d'injures au prétexte que même « Kylian » avait accepté, avant de conclure d'un péremptoire : « Va te suicider fils de pute ! » Au moins c'était clair.

Décidément je n'avais plus grand-chose à faire dans le coin. De toute façon Sophie et Luna étaient sur le point de partir s'installer à Strasbourg et il allait falloir vendre l'appartement du boulevard Voltaire pour régler le divorce... plus rien ne me retenait. Je me suis laissé pousser la barbe, j'ai acheté une paire de lunettes aux verres sans correction et à la monture la plus épaisse que j'ai pu trouver, et j'ai emménagé dans le douzième arrondissement, près de la porte Dorée, près du Bois. La prime de licenciement de Hellooo – âprement négociée par M^e Brahmi contre un accord de non-divulgateur d'information sur la société – ayant été particulièrement généreuse, je me suis retrouvé au chômage avec un compte en banque bien rempli et sur le point de grossir encore après la vente de l'appartement. Ah, et j'avais aussi deux projets immédiats : un, m'assurer que Luna puisse profiter de cet argent un jour, et deux, de nouveau mettre fin aux miens, cette fois pour de bon. Au moins ça me donnait une direction, un but... Certes, Shakespeare disait que l'ambition devrait être faite d'une étoffe plus solide, mais il est qui, pour parler, celui-là ?...

Qu'est-ce qu'il connaît à la vie ?

C'est pourtant du côté de chez lui qu'est venue la lumière.

Je travaillais à la réalisation de mes projets quand M^e Brahmi m'a appelé pour me dire qu'il avait été contacté par le *Guardian*, un journal anglais, qui souhaitait m'interroger pour écrire un article sur mon cas. Il me conseillait d'accepter.

« Quoi ? Franchement, maître, vous plaisantez ? Non seulement je n'ai rien à dire, mais vous le savez bien : je veux qu'on m'oublie, je fuis la lumière... Je suis désolé de vous dire ça, même, mais avec tout le respect

que je vous dois, je ne comprends pas : est-ce que vous n'êtes pas censé au contraire faire la chasse à toutes les publications me concernant ?

– Eh bien justement. Si vous voulez que je vous donne mon avis, cher monsieur Grégoire – et c'est un peu pour ça que vous me payez –, il vaut mieux changer de stratégie et vous auriez intérêt à le faire, cet article. Demander des interdictions, je ne fais que ça, je viens encore de lancer une procédure contre un site ayant publié votre photo dans un classement de *real life freaks*, mais il ne faut pas se faire d'illusions, nous luttons contre des moulins à vent : si toutefois on arrive à les trouver, ils seront hébergés sur des serveurs domiciliés dans des pays où nous n'aurons aucun espoir de les atteindre...

– J'étais arrivé combien ?

– Excusez-moi ?

– Vous m'avez très bien compris, maître : j'étais combien dans le classement des monstres ?

– Ah... oh, je ne sais plus.

– Vous mentez.

– Deuxième.

– C'est *tout* ?

– Derrière l'homme-licorne.

– Ça semble difficile de lutter, effectivement... Un homme-licorne, vous dites ?

– Le pauvre, oui. Il a la même chose que vous, mais au milieu du front. C'est un Indonésien. Sa corne pend sur son nez le plus clair du temps, mais se redresse quand il entend chanter la caille tasmane.

– C'est qui ?

– Un oiseau de là-bas.

– Ah. »

Curieusement, je ressentais comme une forme de déception de ne pas avoir surclassé tous mes adversaires. Cet Indonésien ou je ne sais quoi, franchement : sa corne pouvait-elle vraiment être aussi belle que ma queue ? J'en doutais, même si je me suis bien gardé de le dire à M^e Brahmi.

« Je vois... finalement, je ne suis pas le plus malheureux, n'est-ce pas ?

– Eh bien, euh... je serais bien incapable de vous répondre.

– C’est pourtant simple : vous préféreriez avoir une queue ou une corne ?... ou deux cornes, disons, pour rester dans le classique.

– Oh, je pense que de toute façon les chances que l’un de ces deux incidents survienne sont faibles, non ?

– Oh, ça, c’est ce que je croyais moi aussi, avant... On n’est pas à l’abri d’une surprise un jour, vous savez.

– Certes, mais maintenant que ça vous est arrivé, la probabilité que ça arrive comme par hasard à votre avocat me semble infinitésimale... ou alors c’est que – comment dire... – vous attirez les queues.

– Effectivement, je me poserais des questions... Enfin, encore plus de questions que maintenant.

– Et en tout cas à quoi bon supputer ? Si Dieu devait me gratifier d’un appendice supplémentaire, je pense qu’il ne me donnerait pas le choix.

– Vous avez raison, c’est probable. Est-ce qu’il nous a demandé notre avis pour tous les autres, hein ?

– Nous sommes d’accord. Donc je ne préfère rien du tout. Mais pour revenir à nos moutons, ce que je voulais vous dire c’est que raconter votre histoire est en réalité le meilleur moyen de couper l’herbe sous le pied de tous les gens qui prospèrent sur le saugrenu, le bizarre, le sordide... Le *Guardian* a une série qui s’appelle “*Experience*”, dans laquelle ils présentent les témoignages, racontés à la première personne, de gens qui ont vécu une chose extraordinaire, une expérience unique... je suis sûr qu’une fois qu’on aurait lu la vôtre, les photos perdraient beaucoup de leur intérêt. Sans compter que ça pourrait nous servir dans la procédure tout en vous laissant relativement en paix ici puisque ça paraîtrait dans un journal étranger. Ça coche beaucoup de cases... Réfléchissez.

– Vous trouvez mon histoire “sordide” ?

– Pardon ?

– Vous avez employé le mot “sordide”.

– Ah, les photos le sont, leur publication l’est... pas vous ; et je trouve précisément que cet article serait une opportunité de redonner sa dimension humaine au personnage que certains *font* de vous uniquement à partir de ces clichés. Réfléchissez, vous dis-je, monsieur Grégoire. »

Alors j’ai réfléchi.

Et j'ai accepté.

La journaliste, une certaine Laura Graham, m'a contacté peu après et nous avons enregistré un long entretien dont elle a tiré un texte qu'elle m'a soumis quelques jours plus tard. C'était sobre :

Expérience : J'ai une queue

Il y a près de deux ans, j'ai remarqué dans le miroir de ma salle de bains quelque chose comme une petite bosse au bas de mon dos. Elle était à peine perceptible, alors dans un premier temps je n'y ai pas vraiment prêté attention, mais un peu plus tard il m'a semblé qu'on la voyait déjà plus distinctement, et en quelques semaines il est clairement apparu que quelque chose d'anormal se produisait dans cette zone de mon corps. Je me suis mis à en surveiller l'évolution avec le concours de Solène*, ma femme, et parfois de Lola*, ma fille de dix ans. Lorsque la bosse a grossi et qu'il m'a fallu prendre rendez-vous chez mon médecin, j'étais persuadé qu'il s'agissait d'une tumeur et la surprise a donc été plutôt positive lorsque les examens ont révélé qu'en réalité je n'avais rien de grave, mais que les dernières vertèbres de ma colonne vertébrale « poussaient ». Les différents spécialistes par lesquels je suis passé ont fini par s'accorder sur un diagnostic : j'avais une queue. L'opération prévue pour m'en débarrasser, qui ne devait être qu'une formalité, a pourtant échoué et la queue, comme en réaction à cette agression, s'est remise à pousser plus offensivement encore dans les mois qui ont suivi. Profondément déprimé, j'ai fini par tenter de me suicider par intoxication médicamenteuse, mais l'un des pompiers qui m'ont sauvé a pris des photos et filmé une vidéo de mon corps désormais si particulier, et a posté le tout sur internet. Depuis j'ai été licencié, Solène* a demandé le divorce, et je me bats avec l'aide de mon avocat pour tenter de protéger ma fille et peut-être un jour reconstruire ma vie, ou plutôt en construire une autre, celle d'un homme définitivement « différent », mais un homme tout de même.

*Les prénoms ont été modifiés.

L'article était signé « Léo Grégoire, propos recueillis par Laura Graham », et était accompagné d'un portrait de moi qu'avait fait un photographe envoyé par le journal. Un portrait frontal, resserré sur mon visage et mon regard fixant directement l'objectif, une sorte d'exact contraire des clichés de moi qui avaient circulé. Même à moi-même, et plus encore que le texte, l'image venait rappeler qu'au-dessus de l'appendice

adventice il y avait un être humain. En la regardant, par instants, je me retrouvais presque : moi, Léo Grégoire. Et je me remettais à vivre. Mais bon, tout n'est pas redevenu simple pour autant, au contraire...

Vivre, d'une certaine façon, c'est chercher les emmerdes.

Un exemple ?

Tiens : la volonté permanente de *savoir*. Même malgré soi on veut comprendre, trouver les raisons, explorer tenants et aboutissants, et pour gagner quoi ? Depuis Adam et Ève on devrait se méfier, pourtant. Mais non. Moi, une question me taraudait : étais-je le seul à vivre de telles vicissitudes ? Je m'étais convaincu que non. Que je trouverais quelqu'un qui partageait mon calvaire. Quoi qu'en disent les médecins, il devait bien y avoir, ou avoir eu, quelque part dans le monde d'autres hommes ou femmes ayant ainsi vu leur pousser un jour ce que désormais j'acceptais sans détour d'appeler une queue ?

Alors, entre deux courses effrénées à travers le bois de Vincennes (je m'y étais remis), je passais des heures à effectuer des recherches en ligne, qui n'ont pourtant fait que me confirmer la triste réalité : d'une part, lorsque exceptionnellement quelque chose qui ressemble à une queue est présent à la naissance, on procède rapidement à son ablation, et d'autre part, en réalité ces « queues » n'en sont pas vraiment car elles ne sont pas, comme la mienne, le véritable prolongement de la colonne vertébrale. J'étais seul dans ma catégorie.

À peine trouvait-on mentionnés quelques cas d'humains ayant conservé un de ces ersatz d'appendice, la plupart habitant dans des pays où une prise en charge médicale digne de ce nom n'est pas à la portée de tout le monde (comprenez : des plus pauvres). Certains, comme cet homme vivant en Inde avec une « queue » d'une vingtaine de centimètres dont je pouvais voir quelques photos, y étaient même devenus de véritables demi-dieux du fait de cette particularité. Hormis ça, aucun cas ne se rapprochait de près ou de loin du mien. Nulle part il n'était question d'un individu qui se serait retrouvé un beau jour – façon de parler – doté d'une queue qui n'aurait pas été là dès sa naissance, et nulle part il n'était non plus question d'un individu qui aurait été porteur d'une queue telle que la mienne, véritable,

authentique, faite non seulement de peau et de vagues tissus adipeux, mais de vertèbres et de muscles. J'étais unique.

En même temps – et paradoxalement – c'était là ma consolation : à mesure que je lisais les descriptions vaguement écœurantes de toutes ces anomalies ou regardais les photographies des appendices *dits* – j'insiste – caudaux de ceux qui étaient présentés sur les différents sites comme des « hommes à queue », un constat irréfutable s'imposait : franchement, la mienne était plus belle. Que ce soit en termes de dimensions, de forme, d'harmonie avec le reste de mon anatomie ou même de teinte ou de texture, les photos le criaient : il n'y avait pas photo. Et si cet Indien était un demi-dieu dans sa province du fait de cette misérable mèche qui pendouillait au-dessus de ses fesses anémiques, alors moi, qu'y aurais-je été ? Un dieu à part entière, à deux cents pour cent, une sommité...

Le Jupiter du Bengale.

Et d'ailleurs je n'étais pas le seul à le penser.

Car dans les jours qui ont suivi la parution de l'article dans le *Guardian* certains lecteurs ont écrit au journal qui a fait suivre les courriers à M^e Brahmi, et l'avocat m'a appelé à son tour pour me demander si je voulais les voir ou si je préférerais qu'il les traite lui-même. Je dois dire que la curiosité a été la plus forte et moins d'une semaine plus tard, à son cabinet du quinzième arrondissement, il me remettait un carton plein de lettres et de cartes provenant des quatre coins du monde. Et ce n'était rien, m'a-t-il précisé, en comparaison du nombre d'e-mails que recevait le cabinet et qu'il me ferait bientôt transférer par Sandra, sa secrétaire, dès que celle-ci aurait trouvé le temps de les rassembler. Comme nous traversions le bureau alors qu'il me raccompagnait à la porte du cabinet, il avait interrogé la jeune femme assise devant son ordinateur.

« On en est à combien de mails pour monsieur Grégoire, Sandra ?

– Plus de deux cents. »

Elle avait haussé les sourcils et gentiment penché sur le côté son visage aux traits réguliers en m'adressant un sourire compatissant. C'est drôle, j'avais été dans un tel état jusque-là que je n'avais même pas remarqué que la secrétaire de M^e Brahmi était tout simplement jolie.

Dans le métro, sur le chemin du retour à mon appartement, je n'ai pas pu m'empêcher de soulever le couvercle du carton posé sur mes genoux pour glisser une main à l'intérieur et en tirer une lettre au hasard. Bleue, d'une épaisseur généreuse, l'enveloppe sur laquelle l'adresse du *Guardian* à Londres avait été tracée d'une écriture fine et nerveuse avait été affranchie à Brandon, au Canada. J'en ai déchiré le bord avec un sentiment d'excitation curieuse et en ai tiré une feuille du même bleu pliée en quatre que j'ai ouverte pour découvrir la photo d'une femme au regard franc et aux seins nus, seins qu'elle avait jolis et blancs, presque aussi blancs que les oreilles de lapin de fourrure qu'elle portait sur la tête. « Seigneur », ai-je entendu souffler sur ma droite avant d'avoir eu le temps de réagir. J'ai senti une vague de chaleur gagner mon visage comme je me tournais vers la femme d'un certain âge à côté de laquelle je me souvenais maintenant, mais trop tard, m'être assis. Elle avait un regard aussi franc que celui de ma correspondante canadienne, mais était nettement moins engageante (et plus habillée). Je me suis entendu bredouiller « C'est... je... », mais elle a immédiatement secoué la tête et s'est détournée avec hostilité. Je suis descendu à la station suivante pour attendre le métro qui venait ensuite, me gardant bien cette fois de rouvrir le carton. Je n'avais qu'une hâte, rentrer chez moi... Enfin, non, j'en avais une autre : ouvrir la lettre de nouveau, et de nouveau regarder les oreilles de lapin, les yeux et les seins de la femme aux cheveux blonds. Arrivé dans mon studio, j'ai posé le carton sur ma table et, irrésistiblement attiré, ai repris la lettre bleue. La missive qui accompagnait la photo était signée d'un énorme *Bunny* azur au « y » se concluant en un jambage à la spirale interminable. Et ce n'était que la première que j'avais ouverte, au hasard... combien y en aurait-il d'autres du même genre ?

Réponse : pas mal.

J'ai commencé à ouvrir les lettres, pour beaucoup écrites en anglais et pleines d'images d'aujourd'hui : *selfies*, *nudes*, *dick pics*, il y en avait pour tous les goûts. Il me fallait les trier, des piles se sont peu à peu constituées.

Et pour commencer, il y avait *Bunny*, donc...

Bunny et tous ses amis.

Ceux qui offraient leurs services, si on veut. Ils formaient la catégorie la plus nombreuse, et avaient pour point commun que ma caractéristique physique semblait éveiller chez eux un intérêt particulier pour la problématique du rapport de *domination* entre les êtres... À partir de là, deux écoles se distinguaient clairement : celles et ceux qui voyaient en moi un « mâle » triomphant dont ils se proposaient de devenir la « femelle » (*soumise, servile*, tout ce que vous voulez), et les autres qui, au contraire, après m'avoir copieusement insulté sans raison apparente, m'offraient de trouver en eux les maîtres et maîtresses (alors pour le coup : *exigeants, sévères, autoritaires*, choisissez...) dont j'avais besoin. *Bunny* – dont le vrai nom était Katherine Johnson – appartenait à la première catégorie, et à l'intérieur de celle-ci au sous-groupe des « tendres ». Professeure de sophrologie et d'*Emotional freedom technique*, manifestement émoustillée par la perspective d'avoir pour amant un *true male*, elle y voyait surtout l'occasion de retrouver avec lui sa propre dimension animale par le biais de rapports physiques fortement genrés, donc, mais placés sous le signe du respect mutuel et même d'une certaine forme d'affection. Et aussi du contact avec la nature : elle nous imaginait nous reconnecter avec nos instincts primaires en nous pourchassant nus – enfin, c'était surtout moi qui étais censé être à la manœuvre – dans les immenses champs de blé du Manitoba. *Bunny* était attachante, et puis j'aimais courir, c'est vrai, mais je ne m'y voyais pas trop. Tiens, c'est drôle : François, pharmacien à Blois, me faisait des propositions étrangement semblables. La seule différence notable – au-delà de la poitrine, qu'il avait notablement plus velue que celle de *Bunny* – était que ses « ateliers de reconnexion avec notre être animal » devaient se dérouler dans les champs de céréales du Loir-et-Cher.

Cela dit, tout le monde ne me voulait pas tant de bien : les photos de moi consultées en ligne en avaient semble-t-il, pour des raisons connues d'eux seuls (et encore), passablement *énervé* certains, qui semblaient maintenant tout à fait décidés à me faire passer ce qu'on appelle communément un sale quart d'heure. Si, comme les premiers, ils m'assimilaient à un animal, leur conception du rapport homme-bête paraissait davantage fondée sur les notions d'élevage ou de dressage, quand ce n'était pas de chasse, d'abattage, voire de consommation pour les plus exaltés. Là aussi, on trouvait une gradation : ça allait de Sandy, qui me proposait aimablement de m'installer chez elle quelque part dans le Maine pour y vivre la laisse au

cou, dormir dans un panier, manger à ses pieds et la lécher comme bon lui semblerait, à Edmund, qui s'était contenté de glisser dans l'enveloppe une photo de lui tenant un fusil, avec écrit au dos : « *Die Jagd ist eröffnet* ». Vérification faite, ça veut dire « la chasse est ouverte ». Je vois...

Et puis à côté de ça il y avait tous les autres : les compatissants qui m'encourageaient à tout de même m'aimer et aimer la vie, et ceux qui au contraire me prodiguaient d'utiles conseils pour ne pas me rater la prochaine fois. Ceux qui m'assuraient que Jésus m'aimait, et ceux qui disaient que je portais « la marque de la Bête ». Et surtout toutes ces femmes, ces hommes, et ces ni l'une ni l'autre ou les deux à la fois qui me disaient avoir retrouvé un peu de leur souffrance dans la mienne. Chiens battus ou canards boiteux, brebis galeuses ou chats noirs, boucs émissaires ou moutons enragés, la vie avait été dure avec eux, depuis toujours ou d'un seul coup, comme ça, sans raison... Comme si, en appuyant sur un bouton, un employé du destin les avait un jour condamnés à se sentir à jamais à part, à l'écart, différents.

Au fond, je n'étais pas le plus malheureux...

Cela dit, ça n'allait pas tarder.

OceanofPDF.com

III. Tête-à-queue

« Quelle force me reste-t-il pour que j'espère ?
Qu'y a-t-il à son terme pour que je vive encore ?
Ma force est-elle celle du roc, ma chair est-elle
d'airain ?
Ne suis-je pas sans ressource, et tout appui ne
m'a-t-il pas quitté ? »

Livre de Job

OceanofPDF.com

Sandra, la secrétaire de M^e Brahmi, m'avait aussi fait suivre les e-mails reçus au cabinet. La jeune femme avait accompagné l'envoi de quelques mots délicats, s'excusant de devoir me transmettre « des horreurs » et m'assurant de sa sincère sympathie. Elle avait signé « Bien à vous, Sandra ». *Bien à moi...* ces simples mots sur le souvenir de son joli sourire et de ses sourcils haussés sur ses grands yeux m'ont troublé. J'étais seul. Le souvenir de Sophie et de son corps, du désir et du plaisir connus avec elle me torturait, et de plus en plus souvent, le soir, après avoir refermé un autre de ces courriers que j'avais reçus, certaines des photos continuaient de me troubler si profondément que parfois je m'endormais avec comme imprimée derrière mes paupières baissées l'image crue du corps nu dont une inconnue, à l'autre bout du monde, voulait me faire l'offrande... et d'ailleurs je l'acceptais parfois, en rêve, dans la mer agitée de mon sommeil.

Est-ce que j'avais fait un de ces rêves la nuit précédente, ce jour où je l'ai rencontrée comme je faisais quelques courses dans un petit supermarché de mon quartier ? Je ne sais plus. Ne m'attendant pas à la trouver là, j'ai failli ne pas la reconnaître : comme je tournais la tête et balayais le rayon du regard j'ai d'abord croisé le sien sans m'y arrêter... et puis quelque chose s'est passé, une connexion soudaine s'est faite dans mon cerveau, et je suis revenu en arrière vers ce visage confusément familier. Manifestement tout aussi surprise que moi, elle a haussé les sourcils et ouvert grands les yeux avant de s'écrier :

« Oh, monsieur Grégoire ! »

La reconnaître tout à fait m'a encore pris quelques fractions de seconde, puis à mon tour je l'ai enfin identifiée.

« Sandra ?... C'est bien Sandra, n'est-ce pas ? Ça alors, si je m'attendais... Mais avant tout bonjour ! Désolé, je ne suis vraiment pas très poli mais je ne m'attendais pas du tout à vous voir ici.

– Oh, ne vous inquiétez pas, ce n'est rien. Moi aussi j'ai été surprise... »

Elle a baissé les paupières et, comme une mèche de cheveux taquine était tombée contre sa joue, elle l'a remise doucement derrière son oreille et pendant le bref instant de silence qui a suivi je me suis soudain dit qu'elle était encore plus jolie que dans le cabinet de M^e Brahmi. Elle avait écarté la mèche joueuse de ses doigts longs et fins et laissé la lumière caresser sa joue et faire étinceler ses iris couleur bronze. Son chemisier, dont un gros sac qu'elle portait à l'épaule écartait l'échancrure, laissait apercevoir les prémices d'un sein à la peau délicate. J'ai mobilisé mes ressources pour trouver quelque chose d'intelligent à dire.

« Euh... Vous habitez dans le quartier ?

– Non, non, pas du tout : je rentre de chez une amie et il m'est revenu tout à coup que je n'avais rien à manger à la maison. Alors quand j'ai vu le magasin...

– Ah... d'accord. En tout cas, Sandra, je profite de l'occasion pour vous remercier pour le petit mot que vous m'avez écrit avec l'envoi de tous ces mails. C'était très gentil...

– Oh, ça n'est rien du tout... On vous envoie des choses tellement... bizarres. J'ai pensé à vous, qui recevez tout ça, et... mais c'est tellement peu de chose.

– Détrompez-vous. Quand on est dans ma, comment dire... dans ma situation, ce genre d'attention, ces quelques mots, vraiment ça n'a pas de prix.

– Eh bien je suis contente, alors. Je trouve ça triste que vous soyez malheureux pour ça, monsieur Grégoire... ça ne devrait pas être comme ça. Quoi qu'il vous arrive, vous êtes toujours le même homme, au fond, non ? »

Le même *homme*. Mais elle était extraordinaire, cette fille !... J'en aurais pleuré, tiens. Plus je la regardais, plus je l'écoutais, plus je la trouvais belle. Les mots sont sortis de ma bouche sans que je réfléchisse.

« Sandra, vous savez quoi ? Je n'ai rien à manger chez moi non plus. Qu'est-ce que vous diriez que je vous invite au restaurant ?

– Oh, monsieur Grégoire, il ne faut pas... Je...

– Ah oui, pardon : on vous attend, bien sûr. Je suis désolé.

– Non, pas du tout. Personne ne m'attend, mais je...

– Alors dans ce cas ça me ferait un immense plaisir. Et vous serez rentrée chez vous à temps pour profiter d'une bonne nuit de sommeil, promis. Juste un petit dîner pour bavarder, en tout bien tout honneur, d'accord ? »

Deux heures et une bouteille de champagne plus tard, dans mon studio, nus sur le lit, nous criions de plaisir et sous elle, sur elle, devant ou derrière elle, bouillonnant, fougueux, survolté, j'abattais en ahanant digue après digue qui avaient si longtemps retenu la marée de mon désir (je sais, mais il fallait une image forte, ici). Oui, Sandra : j'étais le même homme ! J'étais un homme, un vrai ! Mon corps revivait enfin à un plaisir moins emmerdant que de courir dans les bois. Le seul, le vrai plaisir !... La vie recommençait ! Yeehaw !

C'est après que ça s'est gâté.

Ding.

Le SMS est arrivé quarante-huit heures plus tard, avant que j'aie pu revoir Sandra. Elle m'avait dit qu'elle avait une semaine épouvantablement chargée au cabinet et qu'elle ne pourrait se libérer un autre soir avant le week-end suivant. Je comprenais, j'attendrais. J'avais depuis ce fameux soir le cœur plus léger qu'à aucun autre moment au cours de ces derniers mois. Je m'étais surpris à fredonner en prenant ma douche, le matin suivant nos ébats, et – c'est important – la satisfaction physique née d'avoir ainsi mis un terme à une longue période de frustration sexuelle n'était pas la seule raison de mon insouciance : j'avais retrouvé une forme de confiance en moi et en mon corps qui m'avait quitté plusieurs mois auparavant. Je pouvais séduire, je pouvais étreindre, je pouvais ressentir et donner du plaisir, j'étais effectivement un homme, un vrai, le même qu'avant... et même, d'une certaine façon, plus encore : sur le lit ce soir-là tandis que je faisais l'amour avec la jeune femme au corps si doux, j'avais par instants nettement perçu la présence de l'appendice extraordinaire dont j'étais gratifié. Comme je le

sentais tanguer derrière moi au gré de mes mouvements, son poids, sa force d'inertie m'étaient remontés dans les reins et, loin de tout gêner, cela m'avait procuré au contraire une sorte de sentiment de toute-puissance qui avait encore décuplé mon énergie. Oui j'étais un homme, mais un homme léopard, tigre, lion !...

Allongé sur mon lit, un bras replié derrière la nuque sur l'oreiller, je me sentais heureux. Un sentiment de plénitude m'habitait. J'avais faim, aussi, tiens. J'ai posé le téléphone sur le chevet d'acajou et me suis levé pour aller voir ce que je pouvais me préparer à manger, mais à peine avais-je ouvert la porte du réfrigérateur que j'ai entendu le *ding* me signalant que j'avais reçu un nouveau message. Luna, peut-être ?... Sandra ?... Ah non, tiens. Le numéro était inconnu et le message disait simplement :

« Alor c'éte bien avec Sandra »

Quoi ? Mais avant que j'aie pu réfléchir un second message faisait à nouveau tinter l'appareil dans ma main.

Ding.

« Il fau kon parle mec »

Qu'est-ce que c'était que ça ? J'essayais en temps réel d'envisager les différentes possibilités. Un enfant, chez Sandra, qui avait pris son téléphone ? Quelqu'un qui...

Ding.

« ta compri il fau kon parle gregoire »

Hein ? Il connaissait mon nom ? Mais qui était-ce ? Brahmi ? Ça n'avait pas de sens... Sandra elle-même ? J'avais l'impression d'être dans un mauvais film. Mes doigts tremblaient comme j'écrivais « Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ? ».

Ding.

Cette fois c'était une photo. Moi, de dos. Donc reconnaissable entre mille (pour ne pas dire entre huit milliards). Et en pleine action, en plus. Mon corps masquait celui de ma partenaire dont on ne voyait que les jambes dépasser de chaque côté. En plein milieu du cliché, au croisement parfait des deux diagonales : ma queue.

Ding.

« Tu en veu une de face
ou tu té reconnu ? »

Ding.

Je n'avais même pas eu le temps de répondre... Encore une photo de Sandra et moi : nous avons tourné sur le lit et on me voit maintenant de profil gauche, allongé sur elle dont les mains sont posées sur mes flancs. On voit ses cheveux, mais son visage est tourné vers l'autre côté. Sa jambe droite est grande ouverte, plaquée contre les draps, et tout mon corps est visible. Le plan parfait... Elle savait que nous étions filmés, bien sûr. Elle se cache mais fait tout pour qu'on me voie. Et pour ce qui est de me voir, on me voit, et tout entier en plus, avec en particulier cette anomalie dressée vers le plafond depuis le bas de mon dos. Ouaf ! Ouaf !

Ding.

« G tou tes exploi
on te reconai bien leo gregoir
combien tu men donne »

Une vague de colère m'a submergé et j'ai répondu aussitôt : « Rien du tout, allez vous faire foutre ! Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, pauvre con ! » Trois secondes ont passé.

Ding.

« Alor se sera gratui pour Luna
El sera fier de papa
Ces bien sa ses coordonné non »

Suivait effectivement, et sans la moindre faute cette fois, l'adresse de Luna et Sophie à Strasbourg.

Ding.

« Alor cé ki
le pauvre con »

Ding.

« Il fau kon parle »

Qu'est-ce que je pouvais faire ? Mes doigts ont répondu « OK ».

Ding.

« bon regard té mail »

Ding.

« salu conar »

Alors ça, franchement, ça n'était pas nécessaire.

Cela dit, au point où j'en étais...

J'avais reçu d'une adresse au nom extravagant un long courrier électronique m'expliquant comment procéder. Il y était précisé que le numéro qui m'avait contacté à l'origine était celui d'un téléphone jetable qui désormais ne répondrait plus. L'e-mail était bref et clair : tout devait dorénavant se faire par l'intermédiaire de Sandra. Elle était donc effectivement dans le coup... quel imbécile j'avais été. Je lui remettrais cinquante mille euros en liquide et en échange la vidéo originale serait détruite et aucune copie n'en serait conservée. Sandra était bien placée pour savoir que je disposais largement de cette somme avec l'argent que Brahmi m'avait obtenu de Hellooo pour mon licenciement. À l'inverse, le non-versement de la somme demandée ou toute tentative de ma part de dénoncer la machination se traduirait par un envoi immédiat de la vidéo à Luna et Sophie et sa publication sur les réseaux sociaux.

Lorsque j'ai eu terminé la lecture de l'e-mail une infime partie de moi, un court instant, a envisagé de défier les escrocs et de contacter M^e Brahmi sur-le-champ... mais imaginer Luna devant un écran en train de regarder son père forniquer la queue au vent dans son petit studio comme un épagneul enragé m'était insupportable. Elle était peut-être la dernière personne au monde aux yeux de laquelle je conservais encore un peu de dignité. Comme je disposais effectivement de la somme demandée je n'ai finalement pas hésité longtemps : c'était un modeste prix à payer pour que ma fille – ma seule raison de vivre encore – garde de moi l'image d'un homme... *décent* ? Pour l'instant. Car je ne me faisais pas d'illusions, elle découvrirait bien un jour ce que j'avais été vraiment, mais il était trop tôt. Je ne me faisais pas beaucoup d'illusions non plus sur le fait que rien ne me garantissait qu'après ce premier versement ils ne reviendraient pas à la charge, mais en attendant il me fallait essayer, payer pour voir, comme on dit.

La deuxième rencontre avec Sandra, dès le samedi, dans un café au croisement de la rue Faidherbe et de la rue de Montreuil, n'a pas été aussi chaleureuse que celle que j'avais imaginée lorsque quelques jours plus tôt elle avait remis ses vêtements et était repartie après m'avoir embrassé. J'avais été tellement naïf. Après un moment de sidération, je m'étais repassé mentalement le film des événements et tout s'était mis en place.

Évidemment elle ne s'était pas trouvée dans le petit supermarché par hasard. Elle m'avait suivi, elle ou quelqu'un de son « équipe ». Ils l'avaient placée là comme un pion au regard innocent, au sourire timide et au chemisier un peu trop grand ouvert. Et comme un crétin j'étais tombé la tête la première. Enfin, la tête... À l'appartement, j'avais mis l'attention qu'elle avait portée à l'ameublement pourtant minimaliste de la pièce sur le compte de la curiosité, peut-être même de l'intérêt qu'elle pouvait déjà me porter, et je n'avais pas tiqué quand elle avait posé son sac sur la commode près du lit. Je m'étais même senti flatté quand elle avait voulu que je laisse la lumière allumée : « J'ai envie de te voir », avait-elle simplement soufflé à mon oreille. Comment avais-je pu y croire un seul instant ? Quel con... *Qui* avait envie de me voir ?

Elle est arrivée en retard au café et s'est assise face à moi. J'étais un peu, comment dire... remonté.

« Mais comment est-ce que tu as pu faire ça ? Putain, je ne sais pas ce qui me retient de... »

– Essaie... Ils sont là, ils nous surveillent, ça finirait très mal pour toi. »

Ah, je n'avais pas pensé à ça (peut-être que je ne pensais pas assez tout court, en fait). J'ai lancé un regard circulaire dans le café et au-dehors. Il y avait des hommes et des femmes un peu partout autour de nous, installés dans la salle et passant ou bavardant dans la rue, seuls ou par petits groupes. Qui était qui ? Est-ce qu'elle bluffait ? J'ai repris à voix basse.

« Tu te rends compte à quel point tout ça est dégueulasse, au moins ? Je ne parle même pas de me faire croire que tu voulais vraiment coucher avec moi, je m'en remettrai, mais utiliser ma fille comme ça... Ça, je ne le pardonnerai pas. »

Elle m'a surpris lorsqu'elle a répondu sur un ton aussi passionné que le mien.

« Parce que tu crois que tu es le seul à avoir un enfant ? Moi aussi, j'ai un fils, et moi aussi ils me tiennent.

– Hein ? Qui, *ils* ? Comment ça, ils te tiennent ?

– Mon ex... Un ex... Enfin, un type avec qui j'ai été. Il est dans... une sorte de gang. Quand je l'ai quitté parce qu'il m'avait frappée il m'a dit qu'il avait fait un film de nous sans que je le sache, une sextape comme il appelle ça, et il a menacé de l'envoyer à mon patron.

– Et alors ? Tu pouvais dire non... Tout le monde s'en fout, aujourd'hui. Tout le monde en fait, même. »

Elle a eu un rire amer.

« Ah oui ? Alors toi aussi refuse de céder dans ce cas, si c'est tellement simple... »

Évidemment, vu comme ça...

« Ah, tu vois ?... Mon fils avait cinq ans, je venais de commencer dans un gros cabinet plein de gens importants, si ça sortait je perdais mon travail. Donc aussi mon logement, donc en gros : tout. Et quel autre cabinet m'aurait engagée ensuite à ton avis ? Voilà. Alors j'ai cédé. Il m'a fait faire une autre vidéo, cette fois avec un client, un chirurgien, marié évidemment. Ça devait être la seule fois, la dernière... mais bien sûr après il n'était plus question d'arrêter. Et à chaque vidéo il me tenait encore plus. Je suis dans la même situation que toi, Léo...

– Oui. À la différence que moi je ne suis pas son complice. Je ne piège personne. Moi je suis juste une victime... et puis désolé mais j'ai une filmographie moins fournie. »

Elle a secoué la tête et s'est levée.

« OK. Tu as jusqu'à mercredi pour me remettre l'argent, sinon tant pis pour toi... Et pour ce qui est de ma filmographie, merci : grâce à toi elle s'est enrichie d'un film d'horreur. »

C'est fou ce que les gens sont méchants.

Mais je devais absolument préserver Luna.

J'allais enfin la revoir : Sophie revenait à Paris rendre visite à sa mère, et elle avait accepté de laisser Luna passer quelques jours avec moi. À la gare de l'Est, celle qui avait été ma femme m'a semblé fatiguée et tendue. Elle aussi devait souffrir... Tout s'était écroulé si vite. Au fond elle avait raison : en me poussant à moi cette queue avait aussi ravagé sa vie à elle. Et si elle avait su ce qui planait désormais au-dessus de nos têtes... Nous avons parlé un moment, passant surtout en revue les détails pratiques relatifs au séjour de Luna chez moi, puis Sophie est repartie seule de son côté tandis que je m'éloignais main dans la main avec notre fille.

Luna n'est restée que quelques jours mais sa présence avait renforcé ma détermination : la vidéo infamante ne devait pas venir à sa connaissance. L'argent était prêt, il ne me restait plus qu'à revoir Sandra une dernière fois pour lui remettre. Le deuxième rendez-vous a été aussi bref que glacial. Cette fois nous ne nous sommes même pas retrouvés dans un café, mais dehors, place d'Italie, devant une bouche du métro. Elle est arrivée quelques minutes après moi, a pris la grosse enveloppe contenant l'argent, et est aussitôt repartie. Lorsqu'elle a descendu les escaliers du métro, je n'ai pas pu m'empêcher de regarder un instant ses jambes. Le souvenir de la douceur de leur peau avait du mal à s'effacer.

Voilà. C'était fait. Je me suis éloigné sur le boulevard Vincent-Auriol. Je voulais marcher un peu, peut-être pousser jusqu'à la Seine, regarder son eau couler, les oiseaux, une péniche qui passe. Je voulais tourner la page, croire que l'incident était terminé. Peut-être fallait-il que j'en sois passé par là pour avancer... toucher le fond pour rebondir, commencer à entrevoir un mieux, un arc-en-ciel, une éclaircie.

C'est ça... Et un petit café, aussi, tant que tu y es ?

En fait ça a été directement l'addition.

Et pour le moins salée : la vidéo avait été mise en ligne, et en plus c'est de la bouche de Sophie, une semaine jour pour jour après le départ de Luna, que je l'ai appris. Il était huit heures. Je venais à peine de me réveiller lorsque mon téléphone a vibré sur la table de chevet. Il affichait son nom.

« Sophie ?

– Tu me dégoûtes. Comment est-ce que tu as pu faire ça, Léo ? Comment est-ce que tu as pu faire ça à ta fille ?

– Hein ? Je ne... Comment est-ce que j'ai pu faire quoi ? »

Évidemment en réalité j'avais immédiatement compris de quoi il s'agissait, comme si au fond je n'avais jamais douté que tôt ou tard cela finisse par arriver. Le moment était venu (et vite).

« Comment est-ce que tu as pu faire *quoi* ?... Mais cette vidéo dégueulasse, Léo, quoi d'autre ? C'est Anne-Lise qui m'a avertie pour que je puisse protéger Luna... C'est... c'est... écœurant. Si j'avais pensé un jour te voir te livrer à... »

Elle avait certainement raison sur le fond, mais j'étais déjà exaspéré d'apprendre que la vidéo avait été publiée, je n'étais pas d'humeur à me laisser malmener.

« Oh, ça va, Sophie ! Me livrer à quoi ? À ce à quoi je me livrais avec toi ?

– Ah, ça c'est la meilleure ! Mais moi je ne me faisais pas *filmer* !

– Parce que tu crois que c'est ce que je voulais ? Que c'était mon projet ? Que je me suis levé un matin en me disant "Tiens, je tournerais bien un film de cul, moi" ?... Je me suis fait avoir, Sophie, tu comprends ? C'était un piège. J'ai rencontré cette fille et... Je suis seul maintenant, je te rappelle, je n'ai plus de vie, plus rien... Je voulais juste vivre un peu. Vivre quelque chose. Elle m'a approché, et...

– Ah ça pour t'approcher elle t'a approché ! Et tu avais besoin de faire ces trucs répugnants ?

– C'est marrant je ne t'avais pas connue si prude... Encore une fois c'était du classique, hein. Mais tu as raison, c'est répugnant...

– Ah, on est bien d'accord !

– Oh oui : ce qu'il y a de répugnant, c'est moi. Juste un pauvre con qui se fait filmer à son insu, non seulement à poil mais à queue, par-dessus le marché.

– Ce n'est pas la question.

– Si, c'est la question. Je suis d'accord, cette vidéo n'aurait jamais dû exister... mais à part ça le seul *problème* c'est ce que je suis aujourd'hui : un monstre...

– Arrête, Léo. Ne retourne pas la situa...

– ... un monstre qui dégoûte même sa femme et qui se fait piéger par la première fille qui prétend voir en lui un homme et pas un chien...

– Je ne suis plus ta femme, Léo, et ce n'est pas de voir ce genre de chose qui va me le faire regretter. »

Et elle avait raccroché.

Une autre belle journée commençait, tiens. J'ai reposé mon téléphone sur la table de chevet et me suis laissé retomber en arrière sur mes oreillers. Et merde... J'allais rester dans ce lit et ne plus en sortir. À quoi bon ? Je resterais là et dormirais jusqu'à la fin, jusqu'à ne plus exister. Basta. Rideau. Adieu. Et puis comme je fermais les yeux – à jamais, théoriquement – le téléphone s'est remis à vibrer et je les ai rouverts.

Décidément, difficile d'avoir la paix, y compris l'éternelle. Huit heures dix-neuf. Qui était-ce ? Ah, Sandra, maintenant. Elle tombait bien, celle-là. J'ai décroché et pris un ton professionnel.

« Allô, oui ?

– Léo, il faut que je te parle.

– Ah, tiens, Sandra ! Quelle bonne surprise... Parler ? Pas de problème. Je comptais justement passer au cabinet pour demander à Brahmi de te virer et de porter plainte contre toi, ton ex et toute ta bande d'enfoirés. On se voit tout à l'heure, alors ? Salut !

– Attends, Léo, je t'en supplie ! Ne fais pas ça. Écoute-moi avant. Je ne suis pas allée au travail aujourd'hui, je ne pouvais pas ; Vasco m'a appelée hier soir pour me dire que la vidéo était en ligne. Laisse-moi tout t'expliquer. Je peux venir chez toi si tu veux, quand tu veux.

– Ah oui, bonne idée, comme ça on tournera la saison deux, d'accord ? Tu mettras ton sac de l'autre côté, cette fois, pour changer d'angle... Ça fera plaisir à ton Vasco. Attends, je vais appeler Brahmi pour lui demander ce qu'il en dit... »

Pour toute réponse elle a poussé un cri et je me suis arrêté net. Merde. Elle pleurait, maintenant. Je n'ai jamais trop aimé ça, faire pleurer les gens... Bon, en même temps une voix en moi me disait : « Bien fait ! Elle commence à comprendre, cette saleté ! Ne te laisse pas avoir une deuxième fois, mec ! Va voir Brahmi et fais tout exploser. Envoie-les tous en taule, elle, son Vasco et tous ces pourris ! »

Mais elle pleurait toujours. Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse ?

« Bon, je te préviens tu viens maintenant, alors. »

Il faut savoir être ferme.

Elle m'avait demandé si elle pouvait fumer.

J'avais répondu qu'après ce qu'elle m'avait fait et au regard de la valeur que j'accordais à mon existence elle pouvait bien m'achever avec ses cigarettes. Ça ou autre chose... Dix heures du matin à peine. Assise sur mon lit, elle tirait de longues bouffées nerveuses en passant sa main sans cesse dans ses longs cheveux soyeux. Elle n'avait pas fumé quand elle était

venue, la première fois. Ça paraissait déjà si loin. J'étais assis à la table, face à elle.

« Je ne savais pas que tu fumais.

– Qu'est-ce que tu savais de moi, Léo ?

– Oh ça, c'est juste : absolument rien. Sinon je serais parti en courant.

– Je ne voulais pas qu'il t'arrive du mal. Je lui avais fait jurer de ne pas poster la vidéo. Je lui avais parlé de toi, de ta fille... Je sais que tu m'en veux et tu as le droit... à ta place je m'en voudrais aussi.

– À ma place tu serais déjà allée voir Brahmi, je pense... d'ailleurs je n'exclus pas de le faire, et dès aujourd'hui. Quelle bonne raison j'ai de ne pas tout lui dire, honnêtement ?... Enfin, excuse-moi : je retire "honnêtement". »

Ça n'était pas très gentil mais elle n'a pas relevé.

« C'est pour ça que je suis venue, Léo. Je t'en supplie, il ne faut pas que tu le dises à Brahmi... »

J'allais répondre que c'était un peu facile de supplier quand on avait fait ce qu'elle m'avait fait, mais à ce moment elle a allumé une autre cigarette et s'est mise à me raconter sa vie. Sa mère morte quand elle avait neuf ans, son père qui buvait et avait abusé d'elle pendant des années, quand il ne la battait pas. Comment à seize ans elle s'était enfuie avec un groupe de routards qui descendaient vers le sud, le soleil, la liberté. Et puis comment un soir, dans un squat où ils dormaient, l'un d'eux l'avait violée aussi. Ensuite elle avait été recueillie par une association et placée dans un foyer, elle avait repris ses études, obtenu une licence de droit, et s'était mise à travailler. Côté cœur, ça n'avait guère été plus brillant. Elle semblait ne pouvoir aimer que les hommes les plus aptes à la faire souffrir. De l'avocat qui l'avait engagée pour son premier stage à l'inconnu rencontré par hasard, que ce soit par la contrainte, la ruse, ou la violence, tous avaient fini par abuser d'elle. Déjà mère célibataire d'un petit garçon lorsqu'elle avait rencontré le fameux Vasco, elle y avait cru une dernière fois avec lui, avant qu'il se révèle finalement plus pervers encore que tous les autres.

OK, j'étais en train de me laisser attendrir, il ne fallait pas céder. Je lui ai dit qu'il fallait que je réfléchisse et elle s'est levée et a commencé à mettre son manteau avec l'air d'un condamné qui part pour l'échafaud. Une question me tourmentait encore.

« Et l'autre soir ?

– Comment ça, l'autre soir ?

– Tu étais uniquement en service commandé ? C'était vraiment... un film d'horreur ? Tu peux me le dire franchement. Tu me dois bien ça. »

Elle est restée silencieuse un peu trop longtemps. Elle cherchait ses mots, forcément.

« La seule chose que je peux te dire, Léo c'est que je n'avais pas envie... pas dans ces circonstances.

– Ah.

– Mais j'ai l'habitude. Et puis de toute façon tu es trop gentil... Je me méfie des hommes gentils. Un jour ou l'autre ils finissent tous par ne plus l'être du tout. C'est comme ça... »

Et elle s'en était allée, me laissant seul et vide avec le cendrier plein. Onze heures du matin. Quelle journée de merde... J'allais boire, tiens. J'ai trouvé une bouteille de vodka au fond d'un placard et m'en suis servi un verre sans en avoir vraiment envie. Et la vidéo, au fait ? Elle non plus je n'avais pas envie de la voir, mais c'était plus fort que moi. Allez. J'ai ouvert mon ordinateur portable et il ne m'a pas fallu plus de trente secondes pour trouver le petit film sobrement intitulé *L'incroyable sextape de l'homme à queue*, un montage des moments les plus croustillants de mes ébats avec Sandra. Quelques minutes plus tard, sidéré, mon verre de vodka à la main, je me regardais sur l'écran, satire grotesque, m'agiter en tous sens dans les bras – entre autres – de cette pauvre Sandra tandis que ma queue, en bas de mon dos, tanguait en tous sens au-dessus d'un postérieur (le mien, donc) frénétique. Si Sandra avait pris bien soin de toujours détourner son visage de l'objectif ou de se cacher derrière ses cheveux ou une de ses mains, ce n'était pas mon cas : je n'avais pas le souvenir d'avoir autant regardé dans la direction de l'endroit où se trouvait son sac, mais le résultat était là : personne ne pouvait ignorer que l'homme à queue, l'homme-chien, l'homme-macaque en rut à l'écran, c'était moi : Léo Grégoire. Quelle catastrophe...

Incapable de détacher mon regard des images qui défilaient devant mes yeux, j'ai bu une autre gorgée du liquide brûlant, puis ai vidé mon verre d'un trait et m'en suis servi un autre. Ça commençait à tourner. C'est mon téléphone qui m'a sorti de ma torpeur stupéfaite lorsque, toujours posé sur la table de chevet, il a vibré une nouvelle fois. J'ai pressé la barre d'espace

sur le clavier de l'ordinateur pour mettre le film sur pause et l'image s'est figée sur mes exploits cradingues.

Il fallait que j'attrape ce fichu téléphone.

... Alors qui est-ce, cette fois ?

Ah. M^e Brahmi, maintenant. Mais qu'est-ce qui leur prenait à tous de m'appeler comme ça ce matin ? La tête me tournait de plus en plus. La vodka faisait son travail de vodka et je n'avais rien mangé depuis la veille. Il fallait que je trouve un morceau de pain, un biscuit, quelque chose. J'ai pris l'appel.

« Tiens, maître Brahmi. Comment allez-vous, cher ami ? »

J'ai bien entendu que ma voix était pour le moins pâteuse. J'essayais de faire le moins de bruit possible comme j'entreprenais de fouiller le placard du coin cuisine. L'avocat m'expliquait qu'il m'appelait lui-même car sa secrétaire, Sandra, était souffrante aujourd'hui.

« Oh, la pauvre ! (j'ai failli pouffer). »

– Oui, il paraît qu'elle est grippée... Soit. Je la trouve bizarre, depuis un moment... C'est dommage, c'est une fille bien, sinon...

– Ah, ça... elle a l'air formidable.

– Enfin... je ne vous appelle pas pour vous embêter avec mes problèmes, n'est-ce pas ?

– Mais vous ne m'embêtez pas du tout. C'est certainement ennuyeux de ne pas pouvoir compter sur une secrétaire comme – comment dites-vous qu'elle s'appelle ?

– Sandra.

– Ah oui, c'est ça (je riais sous cape). Alors, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre appel ?

– Hum, “le plaisir”... je ne suis pas sûr qu'il va durer... Vous êtes au courant ?

– De quoi ? De la vidéo ? Mais oui, pensez-vous, bien sûr : mon ex-femme s'est fait une joie de m'appeler. Je pense qu'il faut s'attendre à ce qu'elle demande qu'on m'interdise de voir ma fille sous peu. D'ailleurs il se peut qu'elle demande aussi le rétablissement à titre exceptionnel de la peine de mort juste pour moi.

– Nous nous battons, monsieur Grégoire, soyez-en assuré. Je suis heureux en tout cas que vous sachiez déjà pour... enfin, cette affaire. Je vous avoue que je ne savais pas trop comment vous annoncer la nouvelle.

– Eh bien vous voyez : la nouvelle passe comme une lettre à la poste. Pfuuit ! »

J'ai ri bêtement.

« Vous, euh... Vous êtes sûr que ça va ?

– Oh, on ne saurait aller mieux, maître.

– Bon... Dans ce cas j'ai juste une question, vous m'excuserez de vous la poser, mais je dois commencer par là.

– Mais allez-y, maître, je vous en prie.

– Voilà : ça n'est pas vous qui... qui l'avez publiée, cette vidéo ? Ce n'était pas, comment dire, votre projet ?

– Oh là là, alors là pas du tout, croyez-moi. Vous savez, entre nous, en termes de projets je suis un peu à court d'idées, en ce moment... à sec, pour ainsi dire.

– Ça reviendra, vous verrez.

– Oh, sûrement, sûrement... le dernier, de projet, consistait à sauter par la fenêtre. Ça ne va pas manquer de revenir...

– Allons, monsieur Grégoire. Ne vous inquiétez pas, nous allons déposer plainte contre cette jeune personne qui vous a pié...

– Ah, excusez-moi, je vous arrête : je ne veux pas porter plainte. »

Les mots étaient (encore une fois) sortis de ma bouche tout seuls, comme des oiseaux qui s'échappent d'une cage et que j'aurais regardés s'éloigner avec étonnement.

« Pardon, monsieur Grégoire ?

– Hein ? Ah... je ne souhaite pas porter plainte, maître. Ce n'est pas la peine. Affaire classée. Hop, rideau. Enfin, marteau. Affaire suivante.

– J'avoue que je ne comprends pas. Dans la mesure où ce n'est pas vous qui avez mis sur pied ce, comment dire, ce petit tournage, eh bien c'est nécessairement qu'elle est dans le coup, et pour ce qui est de causer des ennuis...

– Eh bien la “jeune personne” en question est mariée et je ne veux pas lui causer d'ennuis. »

La nausée montait. Mais pourquoi est-ce qu'on ne me laissait pas tranquille ? J'ai pris la bouteille de vodka posée à proximité et me suis resservi un verre que j'ai vidé aussitôt sans joie. Le mal par le mal. L'avocat continuait à parler et je pouvais sentir sans avoir à les voir que mes oreilles étaient écarlates. Celle qui était collée au téléphone me brûlait littéralement, comme si un tortionnaire argentin avait été en train de la travailler au chalumeau. Et où étaient ces fichues biscottes ?

« Réfléchissez, monsieur Grégoire. Protéger cette femme est tout à votre honneur mais...

– Maître. J'ai dit non. J'ai sûrement tort, mais c'est comme ça. C'est l'esprit chevalier, que voulez-vous... Montjoie ! Saint Denis ! »

Je délirais. L'avocat a repris.

« Je vois. Très bien, je prends acte de votre décision. Si vous changez d'avis, rappelez-moi, alors. Je vous souhaite une bonne journée.

– Merci, maître, c'est très gentil. Je vais vous faire une confidence : pour l'instant on peut dire qu'elle commence *sacrément* bien. »

J'ai trouvé un paquet de biscuits pour l'apéritif ouvert depuis un temps indéterminé, me suis rassis (comme eux) à la table et j'ai commencé à mâcher ce qui était présenté comme une mini-pizza. J'étais soûl. Je méditais. Mini-pizza. Fascinant, ça. Qui avait eu un jour l'idée flamboyante de rapetisser une pizza ? Et en y faisant tenir la même quantité de sel que dans une grande, d'ailleurs... Et puis à un moment mes yeux se sont posés sur l'écran de l'ordinateur où un individu restait figé, collé contre cette pauvre Sandra, la queue à l'horizontale comme un braque marquant l'arrêt. Oh non... C'était moi.

J'ai été pris d'un spasme soudain et les vomissements sont venus me libérer comme des maquisards le peuple opprimé.

Adieu mini-pizzas...

Bonjour tristesse.

Le lendemain, après une nuit de sommeil agité, j'étais persuadé que le monde entier avait visionné la vidéo ignominieuse. Les jours suivants, je me suis à nouveau laissé pousser barbe et moustache, j'ai ressorti du carton où elles avaient dormi jusqu'alors les lunettes derrière lesquelles je m'étais

dissimulé lorsque le premier film m'ayant pour vedette (vous savez, le suicide manqué, les pompiers, tout ça...) avait été rendu public, et j'ai repris mes vieilles habitudes : je ne sortais que lorsqu'il m'était devenu indispensable de me réapprovisionner, et encore en ne faisant mes achats que le soir, tête baissée, dans les épiceries les plus improbables et reculées que je pouvais trouver. Le petit film de ma soirée avec Sandra poursuivait son parcours infamant parmi d'autres bizarreries telles que la jeune femme à la tête coincée dans une pastèque, la voiture fonçant dans la foule ou le cadavre de baleine qui explose dans un feu d'artifice de viande pourrie. Et moi j'étais de plus en plus seul. M^e Brahmi n'avait plus rien à me dire, Sandra m'avait envoyé un SMS avec le simple mot « merci » suivi d'émoticônes de mains jointes en un geste de Wai, et la vie était repartie de plus laide.

Les seuls rares moments de joie étaient ceux où j'avais Luna au téléphone, mais il n'était *absolument* (les italiques sont de Sophie) pas prévu qu'elle revienne passer quelques jours chez moi dans l'immédiat. Elle avait été très claire sur ce point dès le premier appel que j'avais passé après la révélation de l'existence de ma sextape, et je préférais ne pas prendre le risque qu'elle me traîne en justice si je m'aventurais à réclamer comme un droit la venue de ma fille. J'avais plaidé ma cause comme j'avais pu, pourtant...

« Mais enfin, Sophie, pourquoi ?

– Écoute Léo, c'est non. Pas maintenant, en tout cas. C'est trop tôt.

– Je te répète ma question : *pourquoi* ? Tu sais bien qu'elle ne risquera rien avec moi.

– Ah oui ? Comment en être sûre ? Je ne sais pas quelle vie tu vis, moi...

– Quelle vie je vis ? Eh bien c'est simple : je ne vis pas de vie du tout.

– Excuse-moi mais ce n'est pas ce que semblait dire cette vidéo.

– Sophie, merde, c'était un soir, un *seul* soir, et je t'ai déjà expliqué dans quelles circonstances. Tu sais bien qu'en aucun cas ce genre de chose ne se serait produit si Luna avait été là, enfin ! Tu me connais, non ?

– C'est ce que je croyais. Mais je n'en suis plus si sûre.

– Parce que tu as vu cette vidéo ? Tu me réduis à ces quelques minutes ?

– Qu’est-ce qui me dit que cette chose, cette... transformation physique, ne s’est pas accompagnée d’une transformation psychologique ? Je sais bien que Luna serait parfaitement en sécurité avec le Léo que j’ai connu... mais est-ce que cet homme-là existe encore ?

– D’accord, je vois : avec cette queue je suis devenu une bête, c’est ça ? »

Elle est restée silencieuse, et finalement moi aussi. Hurler de rage n’aurait fait qu’aggraver mon cas : qui hurle ? Qui a la rage, sinon les chiens ? Alors j’ai attendu, et les semaines ont passé. Je dérivais sur un océan de solitude avec pour seules escales ces moments où au téléphone Luna me racontait ses journées d’enfant et où moi je m’inventais des sorties dans Paris et des lectures que je n’avais pas faites pour lui faire croire que je vivais encore. En fait de vivre, j’avais racheté de la vodka et je buvais, au point que parfois, ivre, j’étais à deux doigts de décrocher le téléphone pour appeler Sophie et lui intimer *l’ordre* de me laisser voir ma fille. Mais finalement ça n’était même pas les pires moments... Les pires moments étaient ceux où – ivre aussi – je me mettais à sa place et je la comprenais... C’était vrai : à qui est-ce que je n’aurais pas fait peur ? Quelle personne normalement constituée ne m’aurait pas trouvé immonde ?

Eh bien il faut croire que le monde n’est pas constitué...

... que de personnes normalement constituées.

Un exemple ?

Je venais de rentrer d’une longue course dans le bois de Vincennes et j’étais allongé sur mon lit, encore vêtu de ma tenue de jogging, quand j’ai reçu un message de Sandra : « Je suis désolée c’est Brahmi qui m’a demandé de t’envoyer le mail, je ne pouvais pas faire autrement. » Elle avait ajouté « bonne journée, Sandra ». C’était gentil mais quelque chose me disait qu’une journée qui commençait par ce genre de message ne serait pas nécessairement à mon goût. Qu’est-ce qui se passait, encore ? Quel fléau s’était abattu sur moi ? Quelle tourmente ? Quelle calamité, si *même* Sandra s’excusait de devoir m’y impliquer ?... Tandis qu’une voix intérieure me disait de ne même pas chercher à savoir ce qui était nécessairement l’annonce de nouveaux ennuis, une autre me soufflait de tout de même aller voir : peut-être pourrais-je encore faire quelque chose,

arrêter quelque chose avant qu'il soit trop tard, éviter un pire encore pire ? Qu'est-ce que ça pouvait être ? Une autre vidéo dont j'aurais ignoré l'existence ? Impossible. Quoi, alors ? Un *deepfake* ? Moi en train de faire des saloperies avec quoi ? Une licorne ?

L'e-mail était envoyé depuis l'adresse du cabinet et était signé S. L., comme tous ceux que m'avait envoyés Sandra, et je me suis rendu compte que je ne connaissais même pas son nom de famille. Le message était bref et poli, et m'indiquait que M^e Brahmi me priait de trouver en pièce jointe le scénario d'un film que projetait de monter un producteur de cinéma qui entendait m'offrir un rôle important dans l'œuvre en question. Il était précisé qu'il s'agissait d'un film « pour adultes ». Ah d'accord. Bon, c'était moins catastrophique que je l'avais redouté, mais j'étais abasourdi : qu'est-ce que c'était que ce truc ? J'ai téléchargé le PDF du document, dont la première page ne portait en guise de titre que trois lettres : « PLQ ». L'explication se trouvait dans les deux brèves lignes de la page suivante : « Par la queue » et « un film de Dick Strong »... C'était une blague ? Non : suivait un synopsis d'une page qui racontait comment une certaine Jacqueline, que son mari trompait avec sa secrétaire et qui avait perdu le goût du plaisir charnel, le retrouvait grâce à un plombier venu travailler chez elle, plombier qui avait pour particularité... d'être doté d'une queue. Au moins je savais quel rôle on voulait me confier. Et dans une belle histoire, au fond, et qui à la différence de ma vie finissait bien. J'ai fermé la page.

Certes, j'aurais pu en rire, mais en réalité j'étais atterré. L'épisode en disait long sur ma déchéance : qu'étais-je devenu ? Qu'est-ce que ces gens, ces inconnus, imaginaient de moi ? Une seule chose leur faisait croire que je pouvais accepter de me prêter à ça : ma queue... Pour eux comme pour Sophie, l'appendice faisait de moi un monstre. Il me *définissait*. Que je le veuille ou non, désormais pour le monde extérieur j'étais un phénomène de foire, de foire aux atrocités. Et qu'est-ce que je pouvais y faire ? Ouvrir une autre bouteille ?... Cette fois j'avais la conviction que même boire ne pourrait faire disparaître le spectre de la perdition qui me hantait. Il fallait me rendre à l'évidence : je n'avais plus aucune porte de sortie, je ne vivais plus pour vraiment vivre, je *survivais* pour ne pas faire de ma fille une

orpheline... alors qu'au fond ça aurait peut-être été préférable pour elle. Je n'avais plus aucune issue, je ne connaîtrais plus jamais la paix.

Difficile d'imaginer, à ce moment précis, que quelques mois plus tard je tiendrais le haut de l'affiche.

Littéralement.

OceanofPDF.com

IV. In cauda venenum

« Il y a des animaux ainsi faits, ils ont beau être innocents et malheureux et tout, on le sait, on leur en veut quand même. Il leur manque quelque chose. »

CÉLINE,
Voyage au bout de la nuit

OceanofPDF.com

Ça a commencé par un appel de Sophie.

Sur le coup j'ai failli ne pas décrocher. À quoi bon ? En général nos échanges ne contribuaient en rien à refermer la blessure de notre séparation, et si je n'avais jamais été en position de force face à elle, depuis le regrettable incident de la sextape on peut dire qu'elle me tenait tout simplement par la queue. Qu'allait-elle me demander – que dis-je « me demander », *m'intimer* – de faire, cette fois ? Quelle nouvelle injonction avait-elle trouvé à m'imposer ? Quel nouveau joug allait-il falloir que j'endure pour ne pas me trouver menacé du pire : me voir privé de tout contact avec Luna ?

« Léo ?

– Oui, Sophie. Tu voulais me dire quelque chose ?

– Oui. Je ne sais pas si je devrais, d'ailleurs, mais bon : c'est Élodie qui me le demande, et si *elle* accepte de te passer le message je ne vois pas pourquoi moi je refuserais de le faire.

– Tu piques ma curiosité. De quoi s'agit-il ?

– C'est Joseph.

– Ah. Elle le voit toujours ? Je croyais qu'elle lui en voulait à mort.

– Tu parles... c'est ce qu'elle dit, mais en réalité elle est toujours dingue de lui. Ce connard, c'est vraiment incompréhensible...

– Tu dis ça parce qu'il est parti avec la baby-sitter. Tant qu'il était avec Élodie tu le trouvais très bien.

– Léo, tu cherches quoi ? Qu'on se dispute ? Toi aussi tu l'appréciais plutôt, je te rappelle.

– Parce que moi j’allais juste jouer au *foot* avec. Pour jouer au foot il était très bien. Je ne suis pas Élodie, je ne couchais pas avec...

– Être marié ce n’est pas juste *coucher*, il me semble. Mais j’ai l’impression qu’il n’y a plus grand-chose d’autre qui compte à tes yeux. »

C’était facile, mais il faut dire que je lui avais tendu la perche. J’ai trouvé plus sage de lui céder le point et de la laisser continuer.

« Enfin, passons : Joseph a demandé à Élodie de me demander de te transmettre ses coordonnées. Il veut te contacter, il a quelque chose d’important à te dire, et comme tu as déménagé et changé de numéro il ne pouvait plus te trouver. Je t’envoie son numéro ?

– C’est bizarre. Tu sais de quoi il s’agit ? Tu sais ce qu’il veut me dire ?

– Pas du tout. Et Élodie ne le sait pas non plus, apparemment, mais ça a l’air assez important... Je ne sais pas, peut-être qu’il veut rejouer au foot ?

– Très drôle. C’est moi qui devrais faire ce genre de plaisanterie, tu sais ce qu’on dit : *In cauda venenum*...

– Pardon ?

– Rien. Je fais de l’autodérision.

– Ah, formidable. Bon, je t’envoie le numéro de Joseph. »

Il y a eu un instant de silence puis mon téléphone a vibré dans ma main. Le message de Sophie ne comportait qu’un mot, « Joseph », et un numéro de téléphone. Elle a repris la parole.

« Voilà, c’est fait. Ah, tant que je te tiens : j’ai retrouvé quelqu’un. »

Je n’ai pas compris, sur le coup.

« Ah oui ? Qui ?

– Je veux dire : je suis de nouveau avec quelqu’un. Un homme. Je te demande de ne pas en parler à Luna, je le ferai moi-même le moment venu.

– Mais...

– Il faut que je te laisse, Léo. De toute façon il n’y a pas grand-chose de plus à dire. C’est assez simple. Moi aussi je continue à vivre, même si c’est moins *spectaculaire* que toi... N’en parle pas à Luna, c’est tout... Tu lui as déjà fait assez de mal comme ça. »

In cauda venenum.

Et maintenant Joseph, donc.

J'ai hésité près d'une semaine. En dehors de quelques parties de football nous n'avions pas été très proches et je n'avais jamais envisagé que nous restions en contact après qu'il avait « changé de vie » dans des circonstances assez brutales : le sage, le discret Joseph avait un jour annoncé à sa femme qu'il la quittait pour une élève du tennis club où il donnait des cours, une – très – jeune femme charmante qu'ils avaient un temps employée comme baby-sitter de Maxence. Il avait ensuite à peu près complètement disparu... et voilà qu'il réapparaissait et voulait me parler : qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir à me dire ? Intrigué, j'ai tout de même fini par composer le numéro que m'avait envoyé Sophie.

« Joseph ? C'est Léo.

– Léo ? Ah, formidable ! Je suis super heureux que tu m'appelles. J'ai cru que tu ne le ferais pas. Il faut qu'on discute, Léo. »

Sa voix avait changé, on aurait dit celle de Sylvester Stallone dans ces vieux *Rambo* soudain remontés à ma mémoire.

« J'ai cru comprendre que tu voulais me parler, oui. C'est d'ailleurs pour ça que je t'appelais.

– Non, pas au téléphone, il faut qu'on se voie, c'est important.

– Ah, d'accord... Bon, tu comprendras que je m'interroge sur ce que tu peux avoir à me dire après tout ce temps. De l'eau a coulé sous les ponts, quand même...

– C'est compliqué, là. Laisse-moi juste te dire qu'on a besoin de toi, mon vieux.

– Besoin de moi ? Mais... qui "on" ? Pour quoi faire ?

– Pour quoi faire ? Juste changer le monde, Léo... changer le monde. Toi, tu peux. »

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

Je l'avais retrouvé quelques jours plus tard dans un café de la place de la Nation. Joseph, que j'avais connu timide, pour ne pas dire effacé, avait changé. Descendu d'une moto énorme qu'il avait laissée juste devant la terrasse, vêtu d'un jean déchiré et d'un blouson de cuir, il était entré dans le café d'un pas assuré et était venu s'asseoir en face de moi. L'homme à qui j'avais pris l'habitude de faire la bise quelques années plus tôt m'a tendu la main et s'est efforcé de broyer la mienne dès qu'il l'a saisie. Après quelques banalités j'ai demandé des précisions : comment pouvait-il espérer qu'un individu tel que moi, un déclassé, un réprouvé, un paria, puisse en quoi que

ce soit aider qui que ce soit à « changer le monde » ? Dès lors, plus rien n'a semblé pouvoir l'arrêter.

« Un paria ? Tu rigoles, Léo. Pas pour nous... Je comprends pourquoi tu dis ça, note bien : dans cette société, tu symbolises ce qu'on ne veut plus voir. Tu es l'homme primal, l'alpha-dog, celui dont on a tout fait pour se débarrasser. Mais voilà : tu viens rappeler de la façon la plus évidente, la plus éclatante, ce que c'est qu'un homme. C'est un loup, un lion... Putain, Léo, quand je t'ai vu baiser cette anoure dans la vidéo...

– Pardon : baiser quoi ?

– L'anoure.

– Ah oui. Bien sûr, l'anoure... »

Qu'est-ce qu'il racontait ?

« Je te jure, j'avais les larmes aux yeux. On s'est appelés avec des potes, il y en a qui pleuraient vraiment. En général on n'aime pas trop chialer, mais là, franchement... Et à ce moment-là je ne savais même pas que c'était toi. Quand *en plus* j'ai réalisé... Oh putain, mais c'est Léo, les mecs ! Ça a été un des moments les plus forts de ma vie, mec. J'ai appelé Jourdain et je lui ai dit que je te connaissais et que je pouvais essayer d'entrer en contact avec toi et il m'a missionné.

– Jourdain ?

– Le boss, le guide... il faut que tu le rencontres. Il dit que tu es plus qu'un porte-drapeau : tu es le drapeau lui-même, l'étendard. Quand je pense que tu te vois comme un paria... Ça en dit long sur ce que la société est devenue, hein... Élodie m'a dit que Sophie t'avait largué ? Ça ne m'a pas étonné : qu'est-ce que tu pouvais attendre d'elle ? Elle était moins conne qu'Élo, c'est sûr, mais nettement plus tordue. »

Étrangement, malgré tout ce pour quoi je pouvais lui en vouloir, je me suis rendu compte qu'entendre parler ainsi de Sophie me mettait mal à l'aise. Mais Joseph continuait, véhément.

« Elle a senti le danger que tu représentais. Elle t'empêche de voir ta gosse, en plus, hein ? Un grand classique. Et toi qu'est-ce que tu peux faire ? Nada. Normal : tu es un homme, donc un *zéro*, un moins que rien. Juste bon à travailler et la fermer. Mais tu vas voir, on va changer tout ça.

– Écoute, je...

– Je sais, Léo, je sais... Tout ce que je te demande c'est de rencontrer Jourdain. Juste une fois. Après, tu verras, tu ne seras plus le même... Moi aussi je pensais que c'étaient des conneries, mais une fois qu'il t'explique les choses, tout se tient. Juste une fois, Léo. Qu'est-ce que tu risques ? »

C'était une question banale, mais avec elle Joseph avait touché la cible. C'était vrai au fond, qu'est-ce que je risquais ? Qu'est-ce que j'avais à perdre ?...

Je n'avais plus rien.

D'accord, alors.

Le lendemain, il est dix heures quand je retrouve Joseph devant la porte d'un immeuble sans charme du deuxième arrondissement. Comme il compose le code, je remarque une plaque de cuivre apposée à droite de la porte : « J. Ligné – Psychanalyste – 3^e ét. » C'est là que nous allons et quelques minutes plus tard je suis assis face à celui que Joseph appelle simplement Jourdain. Ses coudes sont posés sur l'immense bureau d'acajou presque recouvert d'une multitude de statuettes alignées. L'homme a les mains jointes devant sa bouche, l'extrémité de ses doigts touche le bout d'un nez aquilin, il a un regard gris-bleu pénétrant, le front haut et clair et des cheveux assez longs rejetés en arrière en vagues savamment désordonnées. Il me rappelle cette statue de Beethoven vue à Vienne il y a longtemps. Joseph, qui m'a fait entrer quelques instants plus tôt, s'est retiré sans bruit, et Jourdain me considère en silence.

« Je suis infiniment heureux de te rencontrer, Léo. »

Sortant sans préavis de derrière ses mains jointes, sa voix profonde m'a fait sursauter.

« Oh, moi aussi. Très heureux. Joseph m'a beaucoup parlé de vous... enfin, hier.

– Tutoie-moi, Léo.

– Ah. Euh, d'accord. OK. Si vous voul... si tu veux.

– On se tutoie tous, dans la brigade. On *doit* tous se tutoyer : on est tous frères, n'est-ce pas ?

– Ah oui, c'est sûr. »

Un nouveau silence s'installe et je détaille les statuettes sur le bureau d'un air que je veux détaché. À l'évidence d'origines très diverses, elles ont toutes en commun de représenter des personnages aux attributs masculins au minimum hypertrophiés, quand ils ne sont pas franchement ithyphalliques. Des personnages de la mythologie gréco-romaine se mêlent à des statuettes manifestement africaines et d'autres asiatiques, plus ou moins fines dans leur exécution mais partageant la même caractéristique frappante : des attributs mâles... considérables. Un tintinnabulum couché sur une fine liasse de documents figure un phallus ailé lui-même doté d'un phallus. Un phallus au carré... La voix grave de Jourdain résonne soudain.

« Ils impressionnent, n'est-ce pas ?

– Euh, oui, c'est... une belle collection. Enfin, il faut aimer les... comment dire...

– Ne te trompe pas, tout ça est symbolique, bien sûr.

– Oh oui, bien sûr.

– Je reçois ici des hommes, vois-tu, des frères, à qui la société dans laquelle nous vivons a littéralement arraché les... ressorts de ce qui fait la beauté de ces statues. Ils entrent ici, et moi je leur montre, et je leur dis simplement : “Voici ce que tu es”, et ils voient que c'est beau.

– Oh oui, c'est beau... Enfin, c'est particulier, quand même.

– C'est symbolique. Pénis est symbole.

– Ah c'est sûr. Ça, le pénis, c'est... Euh et puis en plus ceux-ci sont particulièrement, comment dire...

– C'est symbolique, Léo.

– Oh oui, ça ne fait pas de doute.

– Métaphorique. Métaphorique de la force qui est en toi. La force qui t'habite... »

Hein ?

« Tu ne peux pas imaginer, Léo, le nombre d'hommes brisés qui entrent ici. Ni ce qu'on leur a fait pour qu'ils aient ainsi perdu l'estime d'eux-mêmes, le sens de leur grandeur originelle. Dépossédés, dépouillés du fruit d'une vie de travail, déshérités, parfois même expropriés de maisons construites de leurs propres mains, à la sueur de leur front. Dessaisis, évincés, exploités, en un mot : spoliés. Et tout ça pourquoi ? Parce que ce sont des hommes dans une société dominée par les femmes. Elles ont tous les droits. »

Ses yeux rivés sur les miens, il poursuit.

« Tu te rends compte qu'ils ont rendu obligatoire le test de paternité qui force un homme à reconnaître un enfant qu'il aurait refusé de concevoir s'il avait su qu'il risquait de l'avoir ? Et s'il refuse le test, il est automatiquement déclaré père, quand bien même il ne l'est pas, et doit payer la mère toute sa vie. Oh, elle, si elle change d'avis elle pourra avorter... mais pas lui. Il est son esclave reproducteur... L'homme est désormais l'esclave de la femme.

– Euh... ce n'est pas trop ce qui se dit en général, quand même...

– Exactement. Et là est précisément la preuve de leur habileté, la grande escroquerie intellectuelle... le retournement complet de la vérité. Ce seraient elles les victimes ? Mais de quoi ? Ah oui : ces fameuses violences conjugales... L'arbre de quelques centaines de morts par an si pratique pour cacher la forêt des milliers de morts masculines. »

Mais qu'est-ce qu'il raconte ?

Il a semblé lire dans mes pensées.

« Oh, ce ne sont pas les mêmes morts, bien sûr... les nôtres sont moins spectaculaires. Mais qui meurt au travail ? Et en travaillant essentiellement *pour* qui ? Qui se suicide, et d'ailleurs généralement *à cause* de qui ? Et qui, finalement, partira à la guerre quand il le faudra, et *pour protéger* qui ? Ces fameuses “premières victimes de la guerre” que seraient les femmes selon les médias complaisants... victimes qui s'empresseront, soit dit en passant, de coucher avec l'ennemi en attendant la victoire.

– Alors là c'est peut-être un peu caricatural, non ?

– Vraiment, Léo ?

– Eh bien je ne suis pas un spécialiste de la question mais les femmes ne sont tout de même pas toutes si favorisées... Tiens, dans le domaine du travail, par exemple. Moi j'ai une fille et je sais que...

– Oh elles sont moins présentes dans le monde professionnel, c'est certain... mais n'est-ce pas là précisément la preuve que c'est essentiellement le travail des hommes qui fait prospérer une société dont elles tirent ensuite les bénéfices ? Qu'est-ce qui les empêche aujourd'hui de venir contester la prétendue suprématie masculine, sinon leur incapacité à y parvenir ?

– Je ne sais pas, plein de choses, l'Histoire, la culture...

– Je vois que tu doutes, Léo, et c’est parfaitement normal ; c’est même le contraire qui serait étonnant après des années de lavage de cerveau. Tu sais, il faut que tu viennes à une de nos réunions. Tu es seul, m’a dit Joseph. Isolé... toi entre tous, comment cela est-il possible ?... Si, je sais : le monde est fou, il te rejette. Moi j’ai autre chose à t’offrir. Nous avons créé une organisation, un mouvement... Viens samedi et tu verras, tu auras des camarades, des amis, des frères. Eux t’écouteront, et même, crois-moi, ils te suivront. Car tu ne réalises pas ce que tu représentes, Léo. Tu ne réalises pas ton importance. »

Effectivement, j’avais du mal.

Donc je ne m’étais évidemment pas engagé.

Certes, je n’avais rien de plus à faire ce samedi-là que n’importe quel autre jour, mais il me semblait tout à fait clair que je n’avais rien à voir avec cette bande d’illuminés, et lorsque Joseph m’a envoyé par SMS les coordonnées de la salle réservée pour leur réunion, j’ai répondu par un simple « merci ». Adios amigos. On en restera là.

Et on en serait vraiment restés là si la veille de la réunion, le vendredi, je n’avais pas eu Sophie au téléphone. C’est elle qui m’y a poussé. Comme quoi ça se joue à rien, parfois... en plus il n’était même pas prévu que je lui parle, au départ. J’avais juste appelé Luna et nous avons bavardé un moment quand elle m’a dit qu’elle allait devoir raccrocher.

« Il faut que je te laisse, mon papa, maman me fait signe qu’elle a besoin de moi.

– Ah, évidemment. Je t’embrasse fort, ma chérie. »

Les mots, ensuite (et une fois de plus, vous l’aurez remarqué), me sont venus sans que je réfléchisse.

« Tu peux me passer ta mère un instant ?

– Oh non, papa, vous n’allez pas vous engueuler, hein ? »

Elle est futée, ma fille.

« Alors déjà, Luna : “engueuler” c’est grossier, on voit que je ne suis plus là pour veiller à ton éducation, et non, je ne suis pas fâché, je veux juste lui dire un mot. »

Je n'avais pas pour projet explicite de me quereller avec Sophie, mais quand même : mes conversations au téléphone avec Luna étant les seuls moments de mon existence auxquels j'attachais encore quelque importance, j'attendais qu'on me laisse en profiter un minimum. C'est vrai, quoi...

« Oui, Léo. Tu voulais me dire quelque chose ? Je suis désolée mais je n'ai pas le temps de discuter, on doit partir chercher ma mère à la...

– Ne t'inquiète pas, Sophie, je ne vais pas te retenir longtemps. Simplement : est-ce qu'il serait possible, les rares fois où j'ai Luna au téléphone, qu'on nous *accorde* la liberté de bavarder sans être interrompus au bout d'une dizaine de minutes...

– Ça faisait plus d'une demi-heure, Léo.

– Ah, parce que tu nous chronomètres, en plus ?

– Je ne vous chronomètre pas, mais nous devons partir à dix-neuf heures trente, c'est-à-dire il y a cinq minutes, et tu as appelé à dix-neuf heures. Je n'y peux rien, toi non plus peut-être, mais c'est comme ça : on a le droit de sortir, quand même, non ?

– Si tu as le *droit* ? Dis-moi plutôt les droits que tu n'as *pas*, ça ira plus vite. Et moi, j'ai le droit de quoi ? Juste de fermer ma gueule, c'est ça ?

– Bon, je sens que cette conversation ne nous mène nulle part, et tu n'as pas besoin d'être grossier. Je crois que...

– Oh, arrête, Sophie ! Écoute, je crois que je ne suis pas *chiant* – désolé d'être grossier –, je t'ai tout laissé, je n'ai rien contesté, pas même quand tu as décidé de partir et d'emmener Luna... Je paye la pension rubis sur l'ongle...

– Hein ? Mais encore heureux ! C'est la meilleure, celle-là ! Qui a la charge de notre fille au quotidien ?

– La *charge* ? Ah mais si elle te pèse je la veux bien, moi, la charge. Et quant à l'argent que je te verse, je suis extrêmement heureux qu'il puisse contribuer au confort de ma fille, simplement parfois je ne suis pas convaincu qu'il soit uniquement consacré à ça et qu'une partie ne passe pas dans des fringues ou des chaussures pour toi... Voire pour ta mère, d'ailleurs. »

C'est drôle, hein, ça aussi c'était sorti tout seul. Et d'ailleurs m'entendre le dire m'avait surpris presque autant qu'elle. C'est bizarre parfois les choses qu'on a dans la tête. En tout cas ça n'a pas mis Sophie dans les meilleures dispositions pour poursuivre la conversation.

« Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu as bu ou quoi ? Qu'est-ce que ma mère vient faire là-dedans ? Tu es abject. Je raccroche.

– C'est ça, raccroche, Sophie. Mais sache que si tu m'empêches de parler à Luna, je ne me gênerai pas pour remettre en cause les termes de notre accord. Et devant le juge s'il le faut.

– Ah oui ? Eh bien, essaie, Léo. Geoffroy m'a dit que tu n'avais strictement aucune chance.

– Geoffroy ? Et c'est qui, ce mec ? Je *l'emmerde*, moi, ton Geoffroy.

– Jeff est mon compagnon. Il est avocat, et tu n'as pas besoin d'être menaçant.

– Menaçant ? *Menaçant* ?... Mais je demande juste à voir ma fille ! J'ai travaillé toute ma vie pour vous et... »

Elle avait raccroché. J'avais envie de jeter mon téléphone par terre, de cogner le mur à poings nus, de m'y précipiter la tête la première, de hurler. Non. Calme-toi, Léo. En plus c'est *toi* qui finirais au commissariat (ou à l'hôpital). Et elle et son petit avocat de *merde* se frotteraient les mains.

Alors voilà donc où les choses en étaient ? J'avais tout donné pour le confort et la sécurité de cette femme et au bout du compte elle m'avait quitté, et m'avait pris mon enfant. Et pas parce que je l'avais trompée, ou que je m'étais montré un mauvais mari ou un mauvais père, pas parce que j'avais été fainéant ou indifférent, ou que j'avais bu ou été « immature » ou je ne sais quoi. Non : je m'étais juste, mille excuses, retrouvé au fond du *trou* parce que j'avais été frappé par le *destin* quand cette putain de *queue* avait poussé. Eh bien désolé mais moi je ne l'aurais pas quittée si ça lui était arrivé à elle. Enfin je ne crois pas... Est-ce que je l'aurais quittée ? Non, non, je ne pense pas, non... Bon, ça devait faire bizarre une femme à queue, quand même... Mais en tout cas, elle, elle m'avait largué vite fait. Ça c'était un fait. Et malgré ça j'avais continué à tout donner et son seul souci, à elle, avait été de m'éloigner, de m'écarter, de m'effacer. Ah, sauf pour l'argent, bien sûr. Ça, elle l'acceptait sans difficulté...

Et en plus maintenant il y avait ce type, là, son *compagnon* ? Cet avocat de *merde* qui allait bientôt se prendre pour le père de *ma* fille. Lui dire de faire ses devoirs, de se brosser les dents, et quand aller se coucher. Putain, s'il lui parlait mal ou s'il s'avisait de la toucher, alors là s'il touchait un seul de ses cheveux je le... Mais non, enfin, j'étais bête, voyons : de lui aussi Sophie se débarrasserait à un moment ou un autre... lui aussi finirait bien

par ne plus convenir. C'était juste un mec, après tout... Je tournais en rond dans mon salon. Je parlais tout seul. Je divaguais. C'est Jourdain qui avait raison, on était *utilisés*. Tous, moi comme les autres. Et comme il disait : si en plus le pays était attaqué, elle et toutes ses copines attendraient de moi que j'aille mourir pour protéger leur précieuse petite vie. Cette nuit-là je n'ai pas fermé l'œil et, au petit matin, je suis finalement retourné chercher le SMS de Joseph. Il disait : « Réunion de la Brigade samedi 10 h hôtel Champollion 36 boulevard des Batignolles ordre du jour les *Big Five*. »

J'avais déjà répondu une fois, j'ai recommencé.

« J'y serai. »

Mais qu'est-ce que je fous là ?

Dans le hall de l'hôtel, la brigade en question rassemble une troupe hétéroclite d'hommes de tous âges, styles et physionomies. La foule semble avoir été convoquée pour former un panel parfaitement typique d'hommes parfaitement ordinaires. Ils peuvent être instituteurs, employés, entrepreneurs. Ils bavardent, regroupés en grappes irrégulières, certains manifestement se connaissent, d'autres se présentent ou se font présenter et les groupes se forment, les mains se serrent, tandis que je reste à l'écart. Plusieurs fois je suis à deux doigts de partir mais chaque fois la conversation de la veille au téléphone avec Sophie me revient à l'esprit. Mon pouls s'accélère de nouveau, la colère monte, et je reste. Et quand finalement les portes de la salle de réception s'ouvrent, je fais partie de la foule qui converge vers la pièce où se tient la conférence.

La salle est grande. Nous sommes assis face à un pupitre dressé sur une discrète estrade. Derrière, une banderole tendue sur le mur affiche « Brigade des Urodèles pour la Restauration de la Norme ». Après quelques minutes, un rideau s'écarte sur le côté et Jourdain entre. Aussitôt un bruit comme un grondement sourd retentit et je me rends compte que c'est l'assemblée qui l'applaudit à sa façon particulière : autour de moi les hommes, tels autant de gorilles, sont en train de se frapper la poitrine de leurs mains ouvertes. Le martèlement produit est lourd et puissant et Jourdain lève la main pour le faire cesser, puis laisse s'installer un instant de silence avant de parler. Je n'avais pas remarqué le micro sans fil qu'il

portait au col de sa chemise ouverte et je sursaute quand sa voix grave résonne depuis les murs tout autour.

« Je vous salue, mes amis. Je vous salue, mes frères urodèles. Et, vous savez ? Je ne vous remercie pas d'être venus. »

Il y a quelques rires dans l'assistance et Jourdain, qui l'avait baissée, lève à nouveau légèrement la main.

« Je ne vous remercie pas parce que ce serait laisser penser que vous venez pour moi, or vous ne venez pas pour moi : vous venez pour vous. Pour vous défendre, vous défendre vous-mêmes et vous défendre les uns les autres. Unis dans la lutte. Comme des frères. C'est cela que je salue. »

Il a baissé la main et le grondement sourd des paumes tambourinant les poitrines a retenti de nouveau, plus fort encore qu'à son entrée, et accompagné cette fois de quelques cris. L'orateur a bu une gorgée d'eau, le silence s'est fait à nouveau, et il a repris.

« La lutte est complexe. Bien sûr il y a le moment du combat, et la maîtrise des *techniques* de combat est nécessaire. Certes. Mais en vérité je vous le dis, tout ça est inutile si en amont du combat, à la source de la lutte, il n'y a pas la *connaissance*. Pour vaincre, il faut *savoir*. Et je veux que vous sachiez. Voilà pourquoi aujourd'hui je veux vous parler, vous le savez, des *Big Five*. Certains d'entre vous, parmi les plus jeunes, les plus impétueux, diront : "Pourquoi parler ? L'heure est à l'action ! Battons-nous ! Occupons des tribunaux, enchaînons-nous aux grilles, allons à la porte des écoles reprendre nos enfants enlevés avec la complicité de la Justice, reprenons notre place et remettons les anoues à la leur !" »

Ici Jourdain s'interrompt et porte de nouveau à sa bouche le verre d'eau qui brille un instant dans la lumière. Il hoche la tête lentement.

« Je comprends. Mais partir au combat sans reconnaître le terrain serait une erreur. Et le terrain en question, la société d'aujourd'hui, est un terrain défavorable. L'ennemi serait ravi que vous vous lanciez dans ces conditions. Votre action marquerait les esprits, certes, mais comment serait-elle interprétée par lesdits esprits ? Ils ont été lessivés, dressés à admettre sans la questionner la doxa selon laquelle vous êtes par nature incurablement violents et sauvages. C'est le monde à l'envers, mais ces prémisses mensongères sur lesquelles repose la discrimination dont vous êtes victimes sont largement acceptées, intégrées, même. Et pour cause : on les enseigne à l'école. L'homme aurait imposé sa domination à la femme

par la force. Il s'arrogerait les meilleures places dans la société. Il forcerait la femme à renoncer à toute ambition quand lui en serait dévoré, à s'occuper d'enfants dont lui n'aurait que faire, il la forcerait même à perdre du temps à soigner son apparence quand lui ne serait qu'un porc... »

Une nouvelle gorgée d'eau, une nouvelle étincelle du liquide transparent dans la lumière du projecteur qui éclaire le pupitre, un nouveau silence, et il reprend sur un ton calme, presque las.

« Oh, tout cela est faux, bien sûr. Quelle ambition vous dévore, hormis celle de nourrir votre famille par le travail ? Qui, personnellement, dominez-vous, écrasez-vous ? Personne... Et quelle leçon avez-vous à recevoir pour ce qui est de prendre soin des enfants quand l'essentiel de vos forces est consacré à assurer leur sécurité, leur confort, leur avenir au prix de votre présent ?... Mais ça, évidemment, ça n'est pas une *charge mentale*, voyons. »

La pause est longue cette fois, pendant laquelle il considère l'assemblée, devant lui, d'un air maintenant à la fois désabusé et sévère.

« Vous savez tout cela, frères urodèles. Mais ce constat pourtant simple, évident, lumineux, est aujourd'hui nié. Les militantes anoures en premier lieu, mais aussi la presse qui s'est alignée, vendue, couchée, et tous les esprits faibles qui peu à peu se sont laissé convaincre, tous vous diront que, oui : vous devez rattraper ces siècles de prétendue oppression. Donc vous resterez aux fourneaux pendant qu'elles se mettront à entreprendre, à créer, à bâtir. Si, si... vous verrez : elles érigeront des chapelles Sixtine, écriront des symphonies, peindront des *Guernica*... Mon dieu, qui peut y croire ? Comme dit Marc-Antoine : le bon sens s'est réfugié chez les bêtes, et les hommes ont perdu la raison !... »

Il balaie longuement l'assistance du regard, comme s'il voulait trouver les yeux de chacun tour à tour, et lorsque c'est sur moi que les siens se posent, intenses, un frisson me parcourt.

« Mais il n'est pire aveugle que celui qui ne veut voir et, bien que vous ayez raison, affirmer ne suffira pas. Il vous faudra des faits, des arguments pour contrer le dogme... »

À ces mots, il s'est interrompu et a laissé sa phrase suspendue un bref instant avant de la conclure.

« ... alors laissez-moi vous parler des *Big Five*. »

Ah, quand même.



J'allais enfin savoir ce qu'étaient ces fameux « *Big Five* ».

Il fallait reconnaître à Jourdain un incontestable talent d'orateur. Sa longue introduction avait préparé l'auditoire à ce qui allait être le cœur de son exposé et il pouvait maintenant poursuivre dans un silence d'église.

« Soyons clairs : l'égalité entre les *individus* est un mythe. Les hommes eux-mêmes – les urodèles – ne sont pas tous égaux entre eux. Il y a des grands et des petits, des forts et des faibles, et puis aussi des malins et des, comment dire... moins malins, n'est-ce pas ? »

Il y a eu quelques rires dans l'assistance.

« Alors maintenant, si on compare hommes et femmes, comment s'étonner qu'ils ne soient pas égaux ? Les études montrent que le cerveau des hommes est plus gros – ce qui, soit dit en passant, va de pair avec des capacités intellectuelles plus développées dans tout le règne animal... sauf chez l'être humain, bien sûr. Attention, tabou !... – et qu'il contient davantage de substance blanche que celui de la femme, plus riche en substance grise. Ce n'est pas une opinion, ce sont des faits. Et de ces différences découlent des aptitudes intellectuelles également différentes : les hommes obtiennent de meilleurs scores dans les tests spatiaux et les femmes dans les tests verbaux. Ce n'est pas un jugement de valeur, c'est un fait. Homme et femme ne sont pas *égaux* parce qu'ils ne sont pas *identiques*. »

Il s'est interrompu un instant et a toisé l'assistance en levant le menton comme un professeur qui veut vérifier si sa classe le suit et s'il peut continuer. Plusieurs hommes hochaient la tête avec détermination. Conforté, il a repris.

« Ce qui est intéressant est que ces différences intellectuelles produisent des différences psychologiques, des différences de *personnalité*. On dira que ce sont des clichés, des préjugés. C'est faux. Les *Big Five* sont le résultat de travaux menés tout au long des années quatre-vingt par des gens comme Goldberg ou Costa et McCrae, travaux qui ont finalement abouti à un classement des traits de personnalité en cinq grandes catégories de caractéristiques, dont on peut évaluer pour chaque individu dans quelle mesure il en est doté. Or si l'on considère les résultats pour les hommes d'un côté et pour les femmes de l'autre, on constate des différences

extrêmement éclairantes sur la question de la place relative de l'homme et de la femme dans la société. Et je vous parle de *faits*, vérifiés par des tests scientifiquement incontestables. »

Le silence était total, il tenait maintenant littéralement la salle dans sa main.

« Quels sont ces cinq grands traits de personnalité, ces *Big Five* ? On les désigne par l'acronyme Ocean. O pour Ouverture, C pour Conscienciosité, E pour Extraversion, A pour Agréabilité, et N pour Névrotisme. Prenons-les dans cet ordre : un "O" élevé signifie que le sujet est porté vers la nouveauté, la découverte, l'inédit, la curiosité. Un "O" bas, au contraire, indique un certain conservatisme, un goût pour le confort du déjà connu, la sécurité. Ensuite, la conscienciosité : un "C" élevé dénote chez le sujet l'autodiscipline et le respect du projet, parfois jusqu'à la rigidité. Au contraire, un "C" bas indique une capacité à transiger avec soi-même, une certaine souplesse. L'extraversion est plus connue, n'est-ce pas, c'est la recherche de l'échange, du contact, du partage, la volonté de communiquer. Ensuite il y a l'agréabilité, qui comme son nom l'indique désigne la tendance à chercher à être reçu positivement par les autres, éviter les conflits, y compris – et c'est intéressant – par le sacrifice de ses propres aspirations et intérêts. Enfin un "N" élevé est le signe d'une certaine vulnérabilité, d'une friabilité émotionnelle, une tendance à écouter son "ressenti", en particulier négatif, ses émotions nocives. Voilà. C'est ça, les *Big Five*, et je suis sûr que vous commencez à saisir leur intérêt. Je développerai ça après une courte pause. »

D'accord, d'accord...

Je ne peux pas dire que je m'ennuyais, mais le côté pseudo-scientifique de la démonstration me laissait un peu perplexe. Quand la salle s'était vidée de la plupart de ses occupants j'étais resté à l'intérieur pour lire sur mon téléphone la signification de ce mot étrange, *urodèles*, par lequel ils se désignaient le plus souvent. Ah voilà : « Ordre d'amphibiens qui, à la différence des anoures, gardent une queue à l'état adulte. » Effectivement, je les avais aussi entendus employer le mot « anoure »... les femmes, donc. Je vois... Ils avaient de l'imagination, quand même... et surtout je

comprenais mieux tout à coup pourquoi je les intéressais à ce point. Je m'apprêtais à filer à l'anglaise quand j'ai senti une présence à côté de moi. Merde. C'était Joseph.

« Tiens, salut Joseph !

– Salut Léo. Alors, qu'est-ce que tu en penses ? C'est fort, non ?

– Ah, euh oui, c'est... fort.

– Bon, je venais te voir parce que Jourdain aimerait te parler après la réunion.

– Hein ? Me parler à moi ? Mais pourquoi ?

– Je préfère le laisser t'expliquer. Ne t'inquiète pas, ça ne prendra pas longtemps.

– Bon...

– Je te laisse, ça va reprendre. À tout à l'heure. »

Quelle poisse... Je n'avais rien à leur dire, moi. Joseph s'est éloigné alors que la salle se remplissait de nouveau et que Jourdain revenait au pupitre. Bientôt sa voix s'élevait dans la salle.

« Les *Big Five*, donc. Considérés en tant que groupes, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre présentent des indices Ocean différents. Et ce qui est intéressant, c'est que ces différences éclairent sous un jour nouveau des phénomènes sociaux qu'on nous présente comme des situations de discrimination, alors que ce dont on s'aperçoit, c'est qu'en réalité on a affaire à des processus de répartition des positions dans la société qui répondent à des impératifs parfaitement naturels, pour ne pas dire souhaitables. Prenez la question de l'inégalité entre hommes et femmes dans le monde du travail. »

La salle a bruisse. Le sujet était manifestement sensible, mais Jourdain a levé la main.

« Non, non... Elle existe bel et bien d'un point de vue strictement mathématique ; on trouve effectivement davantage d'hommes que de femmes aux postes les plus élevés de la hiérarchie des entreprises. Mais le problème est que selon le grand récit anoué, cette inégalité serait le résultat d'un plan, d'un projet, d'une sorte de conspiration née dans la nuit des temps et transmise de génération en génération d'hommes pour empêcher les femmes de réussir. Leur motivation ? La *peur* des femmes. »

Les hommes, dans la salle, ont bruyamment manifesté leur désapprobation. Cette fois, Jourdain souriait.

« Oui. Ça laisse pantois, n'est-ce pas ? Les hommes, dont l'immense majorité dans l'histoire de l'humanité a vécu dans une situation de servage, voire de quasi-esclavage pour beaucoup, l'ont généralement accepté. Ils ont accepté – et dans certains endroits du monde acceptent encore aujourd'hui – une société structurée selon des schémas profondément inégalitaires et injustes... Mais selon la vision anouère donc, la seule chose que les hommes n'acceptent pas, ce serait... qu'une femme ait un bon job. Ils ont *peur*. »

L'assemblée s'est manifestée une nouvelle fois et un homme a crié : « Au secours, Jourdain, j'ai peur ! » Des rires ont fusé et même Jourdain a souri, et levé la main.

« Eh oui. Vous avez peur. Mais peur de quoi... on ne sait pas. Quelle absurdité !... Mais en réalité il y a une autre explication, et scientifique, celle-là : les tests *Big Five* indiquent clairement que si les hommes sont globalement plus "O", ouverts, avides de découverte, de prise de risque, les femmes réalisent des scores plus élevés sur l'extraversion et la conscienciosité, et surtout *beaucoup* plus élevés sur l'agréabilité et le névrotisme. Et qui peut imaginer que vouloir plaire à tout prix tout en se laissant aller à son ressenti négatif, ses émotions toxiques, est un atout en termes de carrière ? »

Des cris et des sifflets ont retenti, la salle était aux anges. Jourdain l'a parcourue du regard une dernière fois en hochant la tête d'un air grave avant de conclure d'une voix de plus en plus forte, presque un cri.

« En vérité je vous le dis, mes frères, si hommes et femmes sont diversement présents dans les organigrammes d'entreprises, c'est simplement qu'ils sont différents !... Inégalité, discrimination, assujettissement, appelez ça comme vous voulez mais la vérité c'est simplement qu'on est programmés pour ça, elles comme nous... Nous pour AGIR, elles pour SERVIR ! »

Et comme il quittait le pupitre le tonnerre des mains frappant les poitrines retentissait dans la salle, plus assourdissant que jamais.

Quel cirque...

Mais le public semblait avoir apprécié.

Lorsque les hommes sont sortis par grappes bruyantes et animées, les têtes étaient plus hautes et les voix plus fortes. Beaucoup avaient à la main un flyer sur lequel Jourdain leur donnait de nouveau rendez-vous quelques semaines plus tard pour ce qui était présenté comme la prochaine phase du combat, qui devait « faire l'effet d'une bombe »... Il avait l'air d'y croire, en plus. Drôle d'oiseau, ce Jourdain... et une sacrée bande d'allumés, cette brigade. En même temps, je dois l'avouer, je me sentais plutôt bien. Certes, sa théorie me semblait parfaitement fumeuse, mais pour la première fois depuis longtemps j'avais oublié ma différence et échangé quelques mots, un sourire, une blague, avec d'autres membres de l'assistance. De là à en faire mes « frères », il y avait plus qu'un pas, mais ça n'était pas désagréable... et puis j'avais même oublié pour un temps ma colère envers Sophie.

J'allais sortir quand Joseph, à la porte, m'a arrêté.

« Tu viens, Léo ? »

Ah merde. J'avais oublié la rencontre avec Jourdain. Impossible de me défilier. Il m'a fallu le suivre jusqu'à un autre salon de l'hôtel, une pièce plus petite baignant dans une lumière moins vive, presque tamisée, où Jourdain était installé dans un fauteuil. Lorsque nous sommes entrés il a levé la tête et souri avant de poser les documents qu'il avait en main sur la table basse devant lui.

« Entrez, mes frères. Quel plaisir de vous voir arriver : vous me délivrez de cette paperasse insupportable... »

Joseph et moi nous sommes assis face à lui. Penché en avant, les coudes appuyés sur les genoux et le menton reposant sur ses mains jointes, Jourdain me fixait d'un regard intense. Un silence inconfortable s'était installé et j'ai fini par me tortiller un peu dans mon siège mais au moment où j'allais demander ce que je faisais là Jourdain a finalement parlé.

« Je te regarde, Léo, et je me dis "Quelle chance on a, c'est incroyable !" »

– Ah, merci... J'aimerais penser la même chose mais personnellement, quand je me regarde, je me dis exactement le contraire.

– Allons, allons, Léo.

– Et d'ailleurs c'est un des rares points sur lesquels ma femme et moi étions d'accord.

– Et tu as de l'humour, en plus, c'est bien ! N'est-ce pas, Joseph ?

– Ah oui, c'est clair. C'est propre aux hommes, l'humour. »

Jourdain a hoché la tête.

« Mmm... C'est bien, Léo. Mais en même temps, vois-tu, ce que tu dis reflète aussi l'état d'insécurité dans lequel on t'a plongé, la pression que le monde anoure a exercée sur toi pour te faire intégrer l'idée que tu es *moins* qu'un homme, un homme diminué, quand en réalité moi je te vois grandi, *augmenté*.

– Ah ça, c'est indéniable : je suis augmenté d'une trentaine de centimètres, même... mais très honnêtement, je m'en serais bien passé. »

Il a encore souri, mais il me semblait percevoir un peu de crispation dans son expression.

« Je peux comprendre cette réaction, Léo. Je ne vais pas te blâmer. Mais moi, ce que j'ai à te proposer c'est justement d'inverser la perspective, de retourner la situation en ta faveur... en *notre* faveur. Car nous avons besoin de toi, Léo. Tes frères ont besoin de toi.

– Jourdain, vraiment, c'est très gentil mais je ne vois pas en quoi je peux vous aider, je...

– Deviens notre porte-drapeau, Léo. Notre porte-étendard. Nous vivons dans un monde de communication, un monde d'images, de slogans. Nous allons lancer une grande campagne pour populariser notre cause, et tu en seras la figure de proue.

– Oh là là, je ne pense pas que ça va être possible. Désolé, vraiment. Moi je ne demande qu'une chose, c'est justement qu'on m'oublie... Rester sous les radars, comme on dit. Donc...

– Et pourquoi ?

– Pardon ?

– Tu t'es demandé pourquoi ? Tu dis que c'est ce que tu veux, mais moi je prétends que c'est ce qu'on t'impose. Ce qu'on te *fait* vouloir. On te fait avoir honte de ce dont tu devrais être fier.

– Je ne sais pas, je... et de toute façon qu'est-ce que vous attendriez de moi, exactement ?

– C'est simple : que tu sois notre image. Que tu nous représentes, nous incarnes *graphiquement*. Tu n'auras rien d'autre à dire ou à faire, simplement te montrer tel que tu es.

– Si je comprends bien vous voulez que je montre ma queue, quoi...

– Eh bien... Pour rassembler tous les frères qui se sentent isolés, discriminés, rejetés de cette société anoure, il faut... »

Joseph l'a coupé.

« Ce sera aussi la dernière opportunité de régler cette crise pacifiquement avant de... »

Jourdain avait posé sa main sur le bras de Joseph, mais trop tard.

« ... prendre les armes. »

Quoi ? Est-ce qu'il plaisantait ? Son mentor l'a foudroyé du regard avant de se retourner vers moi avec un sourire gêné.

« C'est une blague, Léo. Écoute : on a reçu un financement important d'un gros donateur et ça va nous permettre de littéralement inonder le pays d'une campagne d'une ampleur inédite. Tout est acté. On n'attendait plus que toi. Ce sera des images en noir et blanc, très belles, très graphiques. On t'y verra de trois quarts dos, en légère contre-plongée avec juste un slogan.

– Un slogan ?

– “Fier d'en avoir une”. »

Je suis resté interdit un bref instant.

« Attendez : vous déconnez, les mecs ? »

Eh bien, non. Même pas.

Alors évidemment, j'avais refusé. Et ils avaient eu beau protester, attaquer ma réticence l'un après l'autre avec tous les arguments possibles (Joseph s'était montré particulièrement véhément), j'avais tenu bon. Je ne me voyais pas plus poser – et nu, en plus, la queue à l'air ? – pour cette cause-là que pour n'importe quelle autre. Et Luna ? Qu'est-ce qu'elle aurait pensé ? Comment est-ce qu'elle aurait pu ne pas m'en vouloir si, comme j'imaginai que cela serait immanquablement arrivé, elle s'était retrouvée aussitôt harcelée à cause de moi ? Je ne pouvais pas lui faire ça. Je ne pouvais même pas me le faire à moi-même, d'ailleurs, c'est dire... Et de toute façon après ça c'était certain : Sophie aurait le prétexte qui lui manquait encore pour que je n'aie plus jamais le moindre contact avec Luna.

J'avais donc tourné la page Jourdain et sa brigade. Ciao les quoi, déjà ? Ah oui : ciao les Urodèles. Comique... Je ne répondais plus aux SMS de Joseph, et j'en étais même à me demander comment j'avais pu me laisser embarquer dans ce délire collectif quand, quelques jours plus tard, Sophie a appelé. J'étais assis à ma table, mangeant sans plaisir un plat quelconque en

regardant distraitement la télévision posée à même le parquet un peu plus loin, et lorsque j’ai vu son nom sur l’écran de mon téléphone j’ai repris une énorme fourchetée de nourriture pour lui répondre la bouche pleine : elle déteste ça.

« Âhôn... mmwoui ?

– Bonjour Léo. Je vais être directe : tu ne vas pas aimer ce que j’ai à t’annoncer, mais c’est comme ça. Nous partons. »

J’ai recraché la bouchée de nourriture mâchouillée dans un coin de mon assiette.

« Mmm... Hmm... Hein ? Comment ça, “nous partons” ?

– Tu en fais, de drôles de bruits... Nous quittons la France.

– Quoi ? Mais qui, “nous” ?

– Eh bien tout le monde : Geoffroy, Luna, maman, et moi.

– Mais enfin, mais... vous allez où ?

– Jeff vient d’être recruté par un des plus grands cabinets de Houston, avec de bonnes perspectives de passer associé sous peu, et...

– Houston ? Mais Sophie, vous ne pouvez pas partir comme ça ! Et Luna ?

– Écoute, Léo. On ne va pas rester coincés ici à vie parce que tu as choisi de t’enterrer dans ton studio. L’opportunité offerte à Jeff est de celles qui ne se présentent pas deux fois et...

– Mais enfin, Luna est ma fille ! J’ai le *droit* de la voir ! Je te préviens, Sophie, ça ne se passera pas comme ça.

– Ah oui ? Et ça se passera comment ?

– Je me battraï. Tu peux emmener ta mère où tu veux, je paye son billet, même, mais tu ne m’enlèves pas Luna.

– Alors déjà, je ne sais pas d’où te vient cette haine pour ma mère mais bon, passons... Et si tu veux “te battre”, eh bien vas-y... Mais je te le déconseille fortement. Tu es le pot de terre, Léo, maintenant. Il faut que tu le comprennes. Tu n’es plus le *pater familias* triomphant... Jeff a déjà la double nationalité, pour Luna et moi ce n’est plus qu’une question de mois, et à l’inverse le dossier sur toi et... tes frasques est très épais. Photos, vidéos, comportement suicidaire, et maintenant tu fricotes avec ces tarés de masculinistes...

– Quoi ? Mais qui t’a... »

J'avais repoussé ma chaise avec mes cuisses et m'étais levé et je me tenais debout devant la table. Sophie ne m'a pas laissé finir ma question.

« Allons, ne sois pas naïf. Je te rappelle que c'est par Élodie que tu es entré en contact avec Joseph. On sait dans quoi il trempe... Ça fait un moment maintenant qu'il est devenu complètement dingue avec ça. Tu croyais qu'on allait laisser passer un truc comme ça ? Te regarder faire sans réagir ?...

– *Me regarder* ? Tu m'as fait suivre ? Tu m'as espionné ?

– Pour commencer, *je* n'ai rien fait du tout. C'est Jeff qui s'occupe de ces choses-là, il fait ça très bien, et toujours de manière parfaitement légale. Donc laisse-moi te dire que tu n'auras aucune chance devant la justice, d'autant que ce sera la justice américaine, désormais. Si tout se passe bien, si tu fais profil bas, tu pourras voir Luna disons... régulièrement. Mais il faut que tu saches que si tu essaies de la jouer *the hard way*, comme dit Jeff – il est bilingue –, tu te retrouveras frappé d'un *restraining order* qui t'interdira tout contact avec elle.

– Putain mais comment est-ce que tu... Tu n'as pas le droit de faire ça, Sophie !

– Moi, je pense à Luna, Léo. Ma fille a droit à une vie normale et je placerai toujours son intérêt avant tout. C'est triste qu'elle ne voie plus son père... mais c'est un moindre mal.

– C'est dégueulasse... je ne me laisserai pas faire.

– Tu ne peux *rien* faire. Réfléchis, Léo. »

Et elle a raccroché. Après être resté un moment abasourdi j'ai peu à peu senti une vague de colère animale monter en moi irrépressiblement et dans un hurlement j'ai saisi l'assiette posée devant moi et l'ai jetée de toutes mes forces sur la télévision juste en face. L'appareil a grésillé un instant comme un insecte qui se pose sur une ampoule brûlante, puis s'est éteint. Tel un escargot, la bouchée de nourriture à demi mâchée que j'avais recrachée dans l'assiette un peu plus tôt glissait lentement sur l'écran noir en laissant derrière elle une traînée gluante. Mes oreilles sifflaient, le sang battait dans mes tempes et mon cou, dans ma poitrine et mon ventre, et jusque dans ma queue. J'avais toujours mon téléphone à la main – j'avais failli le lancer, lui aussi – et comme téléguidé par une pulsion de pure haine, j'ai réactivé le petit écran d'une pression du pouce. Puisque c'était comme ça... J'ai envoyé un message à Joseph : « J'ai changé d'avis, Jo : je suis prêt. »

Elle voulait la guerre, elle allait l'avoir.

Bon, c'est sûr, avec le recul...

Je n'ai gardé qu'un souvenir imprécis, pour ne pas dire franchement flou, de la session de prises de vue qui s'est déroulée quelques jours plus tard : j'avais vidé une demi-bouteille de vodka avant de m'y présenter, incapable au fond de moi d'affronter ce que je ne faisais que par ressentiment. Si après avoir donné mon accord j'avais douté, m'étais maudit même, chaque fois le souvenir de ma dernière conversation avec Sophie m'avait conforté de nouveau dans ma détermination. Bien sûr, il y avait Luna. Que penserait-elle de moi ?... Mais de toute façon que penserait-elle de moi en grandissant avec des gens qui tous, de Sophie à sa mère en passant par ce type, ce Jeff, m'étaient hostiles ? Peut-être qu'elle comprendrait que c'était pour elle justement que je faisais ces photos, que tout ça n'était au fond qu'un cri d'amour pour elle au moment où on me l'enlevait... Alors j'y étais allé. Arrivé en retard et abruti de vodka au studio dont on m'avait envoyé l'adresse, j'y avais retrouvé Joseph et Jourdain, à qui j'avais tout de même fait part une dernière fois de mes doutes.

« Qu'est-ce que tu as à perdre, Léo ?... »

Ah, cette question, lancinante, toujours la même. Je suis resté silencieux.

« ... Ou plutôt : qu'est-ce que tu as à *gagner* à te montrer une fois de plus sage, raisonnable, à encore et toujours te taire, te soumettre, accepter, pour le bénéfice des autres, des anoues, plutôt que pour le tien ? Tu fais ce que font tous les hommes, toujours : se sacrifier. Mais et toi, Léo, et ta vie ? Regarde ta vie... Qu'est-ce que tu vois ?

– Une vie de merde...

– Eh oui... et pourtant tu as tout donné, mais ce n'est pas assez. Maintenant il faut qu'elle t'enlève ton enfant. »

À la simple mention de Luna j'ai senti qu'immédiatement je vacillais de nouveau. Jourdain aussi avait senti le sang. Il savait que c'était le moment d'en finir.

« On sait comment ça finit, Léo, et je peux te le dire, ça finit mal. Vous êtes des milliers. Oh, certes, de temps en temps il y en a un qui se rebelle, prend une arme et va massacrer son ex et sa belle-famille, mais c'est

totallement contre-productif. Après ils pourront se lamenter : “Une femme meurt tous les deux jours sous les coups de son conjoint.” Ah oui ?... Mais et les hommes ? Combien crèvent de devoir se résigner à souffrir ? »

Dans son visage enfiévré ses yeux brillaient comme des diamants. La souffrance qu’il chantait comme un troubadour du malheur pénétrait mon esprit pour y faire résonner la mienne, toute cette douleur et ce désespoir accumulés au fil de ces mois de cauchemar. Et sa voix tournait encore et encore autour de ma tête comme un énorme papillon noir, un frelon implacable et terrifiant.

« Pourquoi est-ce que tu crois que les femmes ont une espérance de vie plus élevée, Léo ? Et pas de quelques mois... plusieurs années. Pourquoi neuf morts au travail sur dix frappent-elles des hommes ? Et le suicide ? Les trois quarts, ce sont des hommes. Toi-même tu es passé par là, Léo... Tu connais ce chemin et tu sais très bien qu’il s’ouvre toujours à toi, là, juste devant toi... Ne le prends pas, Léo, je t’en conjure ! Viens plutôt avec moi. »

Quand j’ai levé la tête pour le regarder j’ai senti qu’une larme roulait sur ma joue comme une goutte de pluie sur une vitre froide et je l’ai écrasée du dos de la main. Jourdain a posé une main sur mon épaule et l’a pressée avec fermeté et chaleur.

« Tu n’es pas seul, mon frère. Et moi je te montre une autre voie, celle de la lutte. De la résistance. Tu peux tout changer, Léo. Cette campagne peut tout changer. Dans ce monde où il faut être déjà célèbre pour être entendu, où l’opinion publique te juge en fonction du *buzz* que tu génères, ce que tu prends pour une malédiction n’est en vérité rien d’autre que le signe de ton élection, mon frère. Ta queue sera la clé qui va nous ouvrir les portes de la notoriété, elle sera la trompette de notre renommée. »

Forcément, avec des arguments comme ça...

Je me suis déshabillé.

Et puis les affiches sont sorties.

À la fois élégantes et choquantes, toutes fondées sur la même photographie en noir et blanc, elles présentaient pour seule variation la phrase qu’elles portaient. J’avais insisté pour que mes traits soient

difficilement reconnaissables et en haut de l’affiche, se fondant doucement dans le noir de l’arrière-plan tout autour, on distinguait à peine le contour de mon profil au-dessus du reste de mon corps, lui aussi largement laissé dans l’ombre. Dans un contraste saisissant, c’est dans la partie inférieure que se trouvait le point focal de l’image : une improbable queue dessinant comme une virgule entre deux fesses blanches, fines et musclées – si, si, je courais beaucoup –, puis mes cuisses disparaissaient à nouveau progressivement dans l’obscurité du bas de l’affiche. C’est là qu’on pouvait lire les différents slogans utilisés, écrits en lettres capitales blanches dans une police fine et élégante qui contrastait bien avec les formules brèves et frappantes : « JE SUIS UN HOMME, ET ALORS ? » ; « ÇA FAIT DE MOI UN CRIMINEL ? » Ou, sur un mode plus affirmatif : « FIER D’EN AVOIR UNE... »

Une fois la campagne lancée, les réactions ont été à la mesure de ce que Jourdain avait prévu : les traits d’esprit plus ou moins lourds fusaient sur les réseaux sociaux et les extrémistes de chaque camp s’insultaient pour le plus grand bonheur de tous. Bientôt les affiches faisaient les unes de la presse écrite et l’ouverture des journaux télévisés. Des politiciens, des responsables associatifs, des artistes s’indignaient, des municipalités les censuraient, bref : ça marchait fort. Jourdain criait à la censure antimasculine quand, à l’inverse, proclamait-il sur tous les plateaux où on l’invitait, l’exhibition du corps de la femme était permanente. Où était l’égalité tant réclamée par certaines ? Et quand on lui demandait s’il comprenait que certains puissent trouver l’image choquante, il s’étonnait.

« Choquante ? Pourquoi choquante ?

– Eh bien, elle a des connotations sexuelles, non ?

– Pardon ? Vous plaisantez ? Votre remarque est même insultante envers ce pauvre homme, qui existe vraiment, et dont l’histoire est non seulement vraie, mais exemplaire de la triste condition masculine : voilà un homme qui a servi fidèlement sa famille jusqu’au jour où son corps a “posé problème” et il a alors été abandonné comme un chien sur la route des vacances. Il y a beaucoup de points communs entre l’homme et le chien, d’ailleurs, vous savez... le chien est humble, fidèle et protecteur... comme nous. »

Ah, la triste histoire de l’homme-chien... évidemment, elle piquait la curiosité. Il n’a pas fallu longtemps aux plus sagaces pour me retrouver, et bientôt tout le monde redécouvrait mon nom, mon visage, mes aventures...

En quelques heures la compilation sordide de mes exploits – présents et passés – était confectionnée, et en quelques jours elle était disponible partout. Suicide raté, sextape, affiches... Vous en voulez ? En voilà.

J'étais une star.

J'étais un parfait abruti, oui.

Emporté par ma colère, je n'avais pas mesuré les conséquences de ma participation à la campagne de la Brigade des Urodèles. Comment avais-je pu être naïf au point d'imaginer que les médias, et même le public, ne partiraient pas à ma recherche ? Je cochais toutes les cases : Frank Lentini moderne, Pascal Pinon du vingt et unième siècle, je sortais tout droit d'un cabinet de curiosités, et en plus je leur faisais le cadeau d'avoir déjà laissé à leur disposition une trace média bien cradingue, des archives tout à fait crapoteuses. Bientôt, dans les émissions où Jourdain apparaissait, on projetait photographies et vidéos, et jusqu'à des extraits de moins en moins *soft* et de moins en moins floutés de ma sextape, qui en outre avait recommencé à tourner en boucle sur les réseaux, où elle suscitait les commentaires les plus inspirés.

Vous vous demandez peut-être comment Sophie, mon ex-femme, a pris tout ça ? Bon, assez mal. En réalité elle n'avait pas attendu ces derniers développements pour, dès la sortie de la campagne d'affichage, me laisser un message fulminant me prévenant qu'il m'était désormais interdit de tenter de contacter Luna. Son *Jeff* – alors celui-là, un jour, j'allais me le faire – veillerait à ce que je paye au prix fort toute tentative de communiquer avec ma fille. L'avocat avait dit que c'était clairement du *child abuse* et j'allais avoir droit à mon *restraining order*... et je l'avais bien cherché, concluait Sophie.

Et le pire c'est qu'elle avait raison. Comment avais-je pu ne pas voir la catastrophe venir ? Comment, aveuglé par le ressentiment, n'avais-je pas compris que je pouvais faire du mal à la seule personne que j'aimais ? La seule chose un tant soit peu précieuse qui me restait, je l'avais brisée. Cette fois c'en était trop, c'était fini, il ne me restait plus qu'à disparaître pour de bon. Je ne voulais plus de cette existence de solitude et de souffrance, cette vie de chien... Allez, c'était décidé (à nouveau) : j'irais gonfler les

statistiques du suicide masculin. Jourdain serait satisfait, Sandra serait soulagée, Sophie et Jeff sableraient le champagne... tout le monde serait content. Et Luna ? Eh bien elle apprendrait à vivre sans moi, et au fond ce serait sûrement mieux pour elle.

Rideau, donc. Mais comment ? Tant qu'à faire, je voulais, comme dit la chanson, « une mort bien orchestrée ». Avaler des boîtes de médicaments avait été un échec retentissant, il fallait trouver autre chose. Le métro ? Hors de question. Me jeter d'un pont ? Pour que quelqu'un m'aperçoive, appelle à l'aide, et que finalement on me sauve une nouvelle fois ? Merci : je redeviendrais la risée de tous, on se paierait cet abruti d'homme à queue qui n'arrête pas de se rater. Une arme à feu ? Alors déjà je n'en avais pas, ce qui complique sérieusement la chose, et ensuite même si j'en trouvais une j'étais si peu familier avec ce genre d'instrument que je risquais là aussi de faire une boulette et de m'éborgner. Devenir l'homme à queue-gueule cassée ? Merci. Bon, finalement, je me suis rabattu sur un moyen sûr et pratique, d'ailleurs selon Jourdain adopté par la majorité des hommes qui tentent l'expérience : la pendaison (il paraît que les femmes préfèrent les médicaments... la première fois j'avais dû laisser parler ma part féminine). J'ai fait le point sur ce dont je disposais pour mettre en œuvre mon projet : ceinture de peignoir, drap, câble électrique... rien de formidable. Et puis où s'attacher ? Il y avait bien un gros crochet pour installer un lustre au centre du plafond de mon séjour, mais même s'il paraissait robuste j'avais des doutes. Il n'aurait plus manqué que je me casse la gueule et doive appeler les pompiers... nouveau film, *L'Homme à queue 2*, *Le Retour du Loulou*... plutôt mourir (en même temps c'est précisément ce que je cherchais à faire, mais bon). Certes, j'avais entendu parler de gens qui se pendent à genoux à une poignée de porte mais – appelez ça de la vanité si vous voulez – je préférerais, pour ma sortie de scène, mon dernier geste, ma révérence, prendre, si l'on peut dire, de la hauteur. Bon, un match après l'autre : on verrait plus tard où s'accrocher, il fallait commencer par le commencement. J'ai enfilé mon blouson et suis parti acheter une corde au magasin de bricolage de mon quartier.

Si j'avais su...

Mais comment est-ce que j'aurais pu savoir ?

Je marchais sur le trottoir, tête basse, perdu dans mes idées sombres, quand j'ai entendu une voix de femme lancer « Monsieur ? » et j'ai machinalement levé les yeux et regardé autour de moi. C'était moi qu'on interpellait ainsi ? Je n'ai vu qu'une jeune femme, qui se tenait au bord du trottoir avec une énorme valise à ses pieds près d'une voiture imposante, quelque chose comme un van, à la peinture anthracite et aux vitres fumées. Je me suis arrêté et l'ai regardée en haussant les sourcils d'un air interrogateur. C'est tout juste si je n'ai pas pointé mon index sur ma propre poitrine. Qui ? Moi ? Elle a fait oui de la tête et m'a souri et a soufflé en gonflant ses joues pour signifier sa détresse et elle a écarté de sa bouche une mèche de ses longs cheveux clairs que le vent pour jouer lui lançait à travers le visage. Et elle a souri de nouveau... vous voyez le tableau. Je sais, c'est idiot : je la voyais pour la première fois et depuis un instant à peine, et en plus c'était une gamine et au départ j'étais censé aller acheter de quoi me pendre, mais ce visage, ces cheveux, ce sourire... Depuis combien de temps ne m'avait-on pas souri comme ça ? Oh, bien sûr, Jourdain, Joseph avaient souri à un moment ou un autre, mais ce n'était pas pareil... moi je veux dire me sourire, pour être tout à fait clair, d'un sourire de femme... un de ces sourires qui font croire un bref instant que peut-être on peut être, juste un temps, important.

Alors je suis allé vers elle et, tandis que je m'approchais, elle a chassé les cheveux que le vent encore, tel un enfant obstiné, envoyait lui chatouiller les lèvres. Comme elle faisait ce geste je pouvais voir à quel point la peau, sur le haut de son bras nu à la forme parfaite, semblait lisse et immarcescible, et soudain – je suis désolé, je l'avoue – j'ai repensé au corps de Sandra, le dernier qu'il m'avait été donné d'étreindre... Bon, je vous rassure : aussitôt le souvenir cuisant des images odieuses de la vidéo filmée à mon insu a resurgi et une vague de dégoût et de honte m'a submergé. Les images de mon corps honni persistaient d'ailleurs sur ma rétine lorsque je suis arrivé près d'elle et j'ai dû chercher mes mots pour lui demander en quoi je pouvais l'aider. Elle a chassé la mèche de cheveux et souri encore une fois.

« Je n'arrive pas à mettre ma valise à l'arrière de la voiture.

– Dans le coffre ?

– Non, il est plein. Il faudrait la mettre sur le siège arrière. »

J'ai considéré la valise un instant.

« C'est vrai qu'elle est grosse, dites donc. Mais bon, votre voiture aussi. Ça devrait pouvoir se faire. Vous m'ouvrez ?

– Tout de suite. »

Et à ces mots, comme par magie, la porte arrière de la grosse voiture noire s'est ouverte en coulissant. J'ai juste eu le temps d'apercevoir une autre femme aux cheveux courts, plus âgée, agenouillée sur le siège et tournée vers moi, avant qu'un objet froid touche ma nuque et que j'entende un crépitement et ressente une douleur étrange. Tous mes muscles s'étaient tétanisés comme quand, enfants, en vacances, mes cousins et moi jouions à toucher le fil de la clôture électrifiée du champ d'à côté. Mon corps irrémédiablement bandé comme un arc refusait de me répondre quand la femme dans la voiture devant moi m'a saisi par le col et tiré brusquement vers elle d'un coup tandis que celle qui m'avait abordé me poussait par derrière et forçait mes jambes inutiles à l'intérieur de l'habitacle. En un instant, je me suis retrouvé couché sur la banquette arrière, paralysé, et la porte s'est refermée à mes pieds dans un bruit de glissement métallique. J'ai entendu le bruit de pas qui contournaient la voiture, puis celui de la portière avant qui s'ouvrait et se refermait, de clés, et enfin du moteur qui démarrait. Le véhicule s'est ébranlé brutalement tandis que la réalité s'imposait à moi : je venais d'être kidnappé. On m'avait enlevé.

Mais qui ? Pourquoi ? Comme les pensées se bousculaient dans mon esprit et que mon corps refusait toujours de m'obéir, j'ai senti qu'on me saisissait les mains pour les menotter dans mon dos. Lorsque j'ai voulu protester je n'ai pu qu'ahaner lamentablement, et la femme à côté de moi sur la banquette arrière a maugréé quelque chose que je n'ai pas compris avant de me bâillonner. Paradoxalement, ces mesures de contention supplémentaires ont semblé me redonner des forces et, bien que toujours allongé sur le ventre, j'ai commencé à me tendre, me tordre comme un serpent sans tête, et j'ai donné un grand coup de mes deux pieds dans la portière. La jeune femme au volant a poussé un cri.

« Merde, Marianne, qu'est-ce que c'est que ça ?

– Rien, ne t'inquiète pas, Justine... le cochon s'agite. Roule ! »

J'ai senti les pointes glacées de la matraque électrique se poser à nouveau sur ma nuque et l'insupportable décharge a crépité à travers mon corps, mais cette fois je résistais de toutes les fibres de mes muscles agités de

violents spasmes et poussais des hurlements que mon bâillon parvenait à peine à étouffer, et la voix de la conductrice a encore résonné dans l'habacle, chargée de tension et de rage.

« Putain, mais fais-le taire, Marianne !

– Tu as raison, il nous emmerde... »

Alors je l'ai entendue qui fourrageait un moment dans un sac posé près de mes cheveux puis je l'ai sentie se pencher vers moi pour venir parler juste à côté de mon oreille.

« Allez, cochon : dodo. »

À ce moment quelque chose, comme une guêpe, m'a piqué dans le cou et, comme je réalisais que c'était une aiguille, une vague de panique soudaine m'a englouti. J'ai senti un hurlement bestial monter du fond de ma poitrine jusqu'à ma gorge, mais tout s'est arrêté, fondu au noir, avant même qu'il y parvienne.

Dodo, cochon.

Où suis-je ?

Je ne serais pas capable de dire combien de temps je suis resté inconscient ni ce que j'ai senti en tout premier lorsque je me suis réveillé : ma joue contre le bois rêche de la poutre ou mes poignets attachés au bout de mes bras étendus à l'horizontale ? Ensuite, lorsque j'ai essayé de bouger, je me suis rendu compte qu'autour de mes chevilles aussi était nouée une corde qui m'interdisait tout mouvement. À mesure que mes sens me revenaient, je prenais peu à peu conscience de la situation dans laquelle je me trouvais : à l'exception du short que je portais encore, j'étais nu et mon corps tout entier – l'avant de mon corps – était pressé contre la poutre que j'avais d'abord seulement sentie contre ma joue. Qu'est-ce que... j'avais les bras écartés, en croix, le long d'une poutre horizontale perpendiculaire à la première. Non, ça n'était pas possible, ça n'était pas vrai ? Je n'étais pas crucifié, quand même ?

Si : face contre la croix, mais crucifié. Le cri réprimé plus tôt dans la voiture par l'injection d'un anesthésique est enfin parvenu jusqu'à mes lèvres bâillonnées, animal, viscéral, primal.

« Rrrrhûûôôô !

– Tiens, on dirait que *Sus domesticus* se réveille. »

La voix était venue de derrière moi et j’ai reconnu, au milieu d’éclats de rire, le timbre de la femme qui, sur le siège arrière de la voiture, m’avait injecté le produit qui m’avait fait perdre connaissance. J’étais dans ce qui m’a paru être un espace vide, une grande pièce sombre et basse, humide et froide. Mon corps a été parcouru d’un spasme.

« Oh, il a froid, le pauvre ! Il frissonne.

– On le fouette pour le réchauffer un peu ? »

Des rires à nouveau, puis une voix d’homme avait repris.

« Impossible, les filles, vous savez bien qu’il faut qu’il soit tout beau pour la vidéo. »

Hein ? Quoi ? La vidéo ? Oh non, pitié ! Pas encore une vidéo, quand même ? J’avais été enlevé par des terroristes. Je ne pouvais pas le croire. Pris d’une soudaine inspiration, j’ai frotté ma joue, mon nez, mon menton, contre le bois de ma croix, et me suis griffé au sang, lardé le visage d’échardes, jusqu’à ce que le bâillon tombe enfin, et j’ai crié.

« Laissez-moi partir !

– Ah merde, il a perdu son bâillon... Tais-toi, cochon !

– Détachez-moi !... S’il vous plaît.

– Tiens, il devient poli.

– Écoutez, je ne sais pas pourquoi vous faites ça mais vous faites une énorme bêtise. Il est encore temps de tout arrêter. Détachez-moi, je ne porterai pas plainte, tout ce que je veux c’est partir.

– Ah, papa essaie de vous raisonner, les enfants. Écoutez bien, hein ! »

C’était la voix de la femme à l’arrière de la voiture. Une autre a pris le relais et cette fois j’ai reconnu celle de mon autre ravisseuse, la jeune femme à la valise, celle qui m’avait attiré dans le piège avant de prendre le volant du gros van noir.

« Alors maintenant tu deviens compréhensif et tu veux négocier, cochon ? Mais où était ton sens du compromis ces deux derniers millénaires ? Quand tu nous humilias, nous violais, nous tuais pour assurer ta suprématie ? Assassin !

– Écoutez, madame, je vous assure que je n’ai jamais violé ni tué personne. Je vous *jure* ! »

J’avais failli ajouter que je n’avais que quarante ans et pas deux mille mais je n’ai pas voulu la contrarier. Elle n’avait pas besoin de ça.

« Si, tu as tué ! Tu as tué par ton silence, tes compromissions, ta perpétuation du patriarcat. Et tu as forcément au moins violé ta femme... »

Euh, alors ça, c'était vexant.

« Mais non, enfin !

– Si ! Et je ne serais même pas étonné que tu aies fait des saloperies à ta fille... »

Et ça c'était insupportable. Je me suis entendu parler d'une voix blanche et sourde.

« Je te préviens, laisse ma fille tranquille, sinon je te...

– Ah, voilà ! Le naturel revient au galop ! Sinon tu me quoi, cochon ? Tu me violes ? Tu me tues ?... Assassin ! »

Oh, et puis merde... Tout ça n'avait pas de sens. Désespéré, j'ai laissé mon visage retomber sur la poutre déjà rougie par mon sang. La voix de la première femme a repris.

« Bon, allez. Ne te fatigue pas, Justine. Il est comme tous les cochons : il ne voit pas de quoi tu parles, de toute façon... Laisse tomber. On lui fera comprendre par d'autres moyens. L'heure tourne, les filles, il faut faire la mise en place pour la vidéo. »

Oh non, pas la vidéo...

Eh si...

Je les ai entendues qui s'agitaient puis elles sont venues installer deux tables derrière la croix, donc face à moi, une de chaque côté, avec deux chaises derrière chacune. Je percevais qu'on s'agitait de l'autre côté aussi, dans mon dos, mais je ne pouvais pas tourner la tête suffisamment pour voir ce qui s'y passait. La voix de la dénommée Justine a résonné.

« Rosie ! Rosie ! La table de gauche n'est pas dans le champ, là. Tu peux aller la bouger un peu ?

– Quoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi pas Martial ?

– Écoute, Rosie, ce n'est pas le moment. Tu peux, s'il te plaît ?

– Pff... »

J'ai entendu des pas traînants puis une troisième jeune femme, que je n'avais pas encore vue ni entendue, est entrée dans mon champ de vision. Peut-être qu'elle se montrerait moins fermée que les autres ?

« Rosie... c'est Rosie, c'est ça ? Vous êtes en train de faire une très grosse bêtise, Rosie, il est encore temps d'arrêter.

– Ta gueule. »

C'était encourageant. Elle a déplacé la table de quelques centimètres, s'est tournée vers le fond de la salle et a crié.

« Comme ça, c'est bon ?

– Non ! De l'autre côté !

– Pff... »

Je sentais comme une tension entre elle et ses camarades. Il y avait sûrement moyen d'en profiter d'une façon ou d'une autre... J'ai tenté une approche moins directe.

« Et pourquoi est-ce que vous m'avez attaché comme ça ?

– Bonne question. On a hésité entre la croix normale, la croix de Saint-André et la croix de Saint-Pierre, et puis finalement on a choisi la croix de Saint-Pauvre-Con. »

Et elle s'est retournée et a déplacé la table jusqu'à ce qu'on lui crie que ça allait, puis elle est partie. Bon, il faudrait tenter autre chose. Quelques instants plus tard, une quatrième personne est venue étendre sur les tables de grands draps noirs qui retombaient jusqu'au sol. Sur le devant, dans la direction de la caméra vraisemblablement installée dans mon dos, deux mots étaient cousus en lettres blanches. Je suis parvenu à lire « LES ÉPERVIÈRES ». Qu'est-ce que... ? La personne qui procédait à l'installation des draps était un homme, certainement celui qui avait parlé un peu plus tôt et que la troisième femme avait appelé Martial. Ah, un frère urodèle. J'ai senti une lueur d'espoir renaître en moi.

« S'il vous plaît, monsieur Martial, détachez-moi.

– Ta gueule. »

Décidément, ils n'avaient que ces mots-là à la bouche.

« Mais pourquoi est-ce que vous faites ça, enfin ? Vous savez bien qu'on n'est pas tous des salauds ! Vous-même, vous êtes bien un homme, non ?

– Et alors ? Tu crois que j'en suis fier ?

– Mais ce n'est pas ce que j'ai dit, je...

– Je me hais, je te hais, je nous hais ; on est tous des cochons... J'en suis un, et toi aussi !

– Mais non ! Enfin, vous peut-être, je ne sais pas, mais moi non !

– Toi encore plus, tu es un double cochon !

– Mais pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Qu'est-ce que tu as fait ? En plus de faire ce que font tous les autres, tu as voulu exhiber ta queue comme un dégueulasse, l'imposer à toutes, et maintenant tu vas payer, mon cochon. »

Derrière nous une voix a crié.

« Martial, tu viens ?

– J'arrive ! »

Il est reparti et le silence s'est fait. Tout le monde avait disparu, et tout espoir également. J'étais aussi épuisé que désespéré, et après un moment j'ai fini par m'endormir, pour ne me réveiller que lorsque j'ai senti qu'on réajustait mon bâillon. Cette fois il était très serré. Celle – ou était-ce Martial ? – qui l'avait fait est descendue de la chaise sur laquelle elle était montée et est allée se joindre aux autres, que j'ai découvertes installées face à moi : quatre figures entièrement vêtues de noir, leurs visages masqués par des cagoules ne laissant voir que leurs yeux, étaient maintenant assises deux par deux aux tables installées un peu plus tôt sous ma croix. Devant l'une d'elles était posée une feuille de papier portant un texte dactylographié, et devant les trois autres : un couteau, une scie et un hachoir.

« On commence ?

– Eh, Martial ! Et son short, alors ?

– Oh là là ! Désolé, les filles, j'ai oublié... Oops ! »

Comme j'essayais désespérément de me libérer à nouveau de mon bâillon pour crier, celui qui venait de s'asseoir s'est relevé et est passé derrière moi avant, d'un geste, de faire glisser mon short jusqu'à mes chevilles. Il est resté un instant dans mon dos et soudain a touché ma queue puis aussitôt enlevé sa main.

« Beurk ! C'est vraiment *bizarre*, quand même...

– On sait, on sait, Martial... Allez viens te rasseoir, je vais lancer la vidéo. »

Oh non, pas la vidéo...

Je commençais déjà à frotter mon visage contre la poutre à laquelle il était collé pour faire descendre mon bâillon quand celle que j'avais reconnue comme étant la dénommée Marianne a dirigé une petite télécommande vers un point situé derrière mon dos.

« Déclaration d'indépendance, première...

... Action !

« Nous, patriottes, avons décidé une fois pour toutes de refuser la domination mâle. Nous appelons à combattre idéologiquement les forces mâles par tous les moyens, y compris l'action directe si nécessaire, et c'est pourquoi nous proclamons aujourd'hui la naissance des *Épervières*, bras armé de notre mouvement. Telle l'épervière, animal plus puissant que son mâle, nous avons la force nécessaire pour renverser les troupes d'occupation mâles et nous le prouvons au monde dès aujourd'hui par notre action fondatrice : l'arrestation et la détention du cochon Léo Grégoire, coupable d'avoir insulté les femmes en faisant de sa difformité physique le symbole et l'instrument de la domination mâle. Nos revendications sont les suivantes :

1 – Démission de tous les membres du gouvernement, de l'Assemblée et du Sénat et mise en place d'une Assemblée constituante féminine et d'un gouvernement de transition féminin doté des pleins pouvoirs.

2 – Instauration dans les affaires d'atteintes sexistes et sexuelles de l'imprescriptibilité et de la présomption de culpabilité, avec rétablissement de la peine de mort pour les coupables de crime de cette nature.

3 – Suppression immédiate et définitive de tous les marqueurs de domination mâle, qu'ils soient d'état civil, vestimentaires ou linguistiques.

4 – Établissement d'un système de quotas majoritaires de femmes dans tous les domaines de l'activité humaine : économie, arts, sport, etc.

Nous veillerons, par la force si nécessaire, à ce que soient appliquées ces préconisations, seules en mesure de sauver les femmes d'une intolérable situation de servage.

Voici notre ultimatum : si dans une semaine à compter d'aujourd'hui nos revendications ne sont pas satisfaites nous procéderons à l'aphérèse de la queue du cochon Léo Grégoire. »

Aphérèse, aphérèse... tiens, je ne connaissais pas, mais quelque chose me disait que ça ne sentait pas bon. Marianne avait repris la petite télécommande et éteint d'un geste la caméra avant de se tourner sur sa droite.

« Alors, Martial ? J'ai été comment ? »

Mais j'étais une nouvelle fois parvenu à faire glisser le bâillon et j'ai parlé avant que le Martial en question ait pu répondre.

« Madame, s'il vous plaît !

– Oh, non ! Il a encore réussi à l'enlever ! Rosie, tu vas lui remettre ?

– Quoi ? Mais pourquoi *moi* ?

– Écoute c'est déjà assez compliqué comme ça, il faut que... »

Je les ai encore interrompues.

« S'il vous plaît : remontez mon short et je vous promets que je n'enlèverai plus le bâillon. »

Marianne a soupiré et s'est levée, imitée par les autres, et elles ont enlevé leurs cagoules.

« Et pourquoi est-ce que je devrais te faire confiance, cochon ?

– Vous avez ma parole d'hom... ma parole d'honneur. »

Manifestement la cheffe du petit groupe hésitait et j'ai essayé d'en profiter.

« Et j'ai juste une question et après je me tais : c'est quoi "l'aphérèse" ? »

Elle m'a ignoré et a regardé celle qui se trouvait à gauche.

« Justine, tu vas à ton travail et tu te comportes exactement comme d'habitude. Et toi, Rosie, tu vas surveiller le cochon pendant que Martial m'emmène au cybercafé pour poster la vidéo et ensuite au lycée pour mon cours de cet après-midi. Je reviendrai en fin de journée.

– Mais merde à la fin, Marianne !... Pourquoi est-ce que c'est toujours *moi* qui dois me taper les trucs ingrats ?

– Rosie. Fais ce que je te dis. On touche au but. On doit toutes faire des sacrifices.

– Ah oui ? Et il fait quoi, comme sacrifice, Martial ? »

La voix du seul homme du groupe a résonné dans la grande pièce.

« Oh là là, ça y est. C'est reparti... »

– Oui, c'est reparti ! On est censées se battre pour la justice et on ne te demande jamais rien, à toi... »

Marianne s'est approchée de Rosie et a posé ses mains sur ses épaules.

« Rosie, sa présence nous est extrêmement précieuse. En tant qu'homme, Martial fait plus pour la cause que n'importe laquelle d'entre nous.

– Eh bien c'est injuste. Ça perpétue la domination masculine.

– S’il te plaît. Sois patiente. La cause a besoin de toi. Surveille le cochon cet après-midi et après tu verras, tout sera différent. L’action d’éclat qu’on vient d’engager va porter l’organisation à un niveau supérieur, crois-moi, et tu y auras toute ta place. »

Rosie affichait toujours une moue boudeuse mais elle n’a pas répondu. Marianne a attendu un moment avant d’enlever ses mains des épaules de la jeune femme et a soufflé « merci ». Puis elle a tourné les talons et est partie en compagnie des deux autres après avoir demandé à Martial d’enfin remonter mon short. J’étais seul avec Rosie qui, assise sur une des chaises, était penchée sur son téléphone.

« Madame ! »

Elle n’a pas répondu, alors j’ai insisté.

« Madame l’épervière !... Rosie !... »

Cette fois elle a levé la tête.

« On t’a dit de te taire, alors tais-toi ou je te remets ton bâillon, compris ?

– Je me tais, promis, mais juste une chose... elle n’a pas répondu, votre collègue : c’est quoi “l’aphérèse” ?

– Oh là là ! Tu es pénible, hein ! Ça veut dire ça... »

Et elle a replié ses doigts à l’exception de l’index et du majeur, tendus, qui formaient un V qu’elle a fermé rapidement deux fois.

« Couic ! »

Couic.

Si on m’avait dit que ça finirait comme ça... Je pensais à ma vie, comme elle avait tourné en une sorte de farce absurde, de bouffonnerie cruelle, comme elle se terminait en un crescendo de malheurs ridicules. Tout ça m’était-il arrivé par hasard, ou bien était-il possible que dès le départ, avant même de naître, on soit maudit sans le savoir ? Peu de temps auparavant encore j’avais mené une existence normale et heureuse, et aujourd’hui je me retrouvais prisonnier d’une bande d’épervières, attaché à une *croix*, en attendant qu’on me coupe la *queue*. Si j’avais vu ça dans un film, j’aurais ri... et là ça m’arrivait vraiment. Ce n’était même pas un cauchemar, parce qu’un cauchemar au moins on s’en réveille, c’était la vraie vie, mais atrocement différente. La réalité augmentée... Augmentée par mille

emmerdes. Pourquoi *moi* ? Qu'est-ce que j'avais fait ? Je n'étais pas croyant mais, attaché là à ma croix, vaincu, accablé, il me fallait bien constater qu'une sorte de force supérieure semblait s'acharner sur moi. Je n'allais pas aller jusqu'à me comparer à Jésus – il ne faut pas pousser – mais au minimum à ce type, là... comment s'appelait-il, déjà, ce pauvre vieux qui subissait tous les malheurs possibles sans raison ? Ah oui : Job. Voilà. J'étais Job version moderne... Et en plus j'allais mourir. C'est ce qui s'appelle ne pas avoir de pot, non ? Mes forces m'abandonnaient peu à peu. Ma vie défilait dans mon esprit, la réalité s'altérait et les souvenirs heureux ou tristes remontaient à la surface tandis que je naviguais, divaguais, entre rêve et conscience.

« Tu pleures ?

– Hein ? »

J'ai sursauté. J'étais allé si loin dans mon transport nostalgique que je n'avais même pas entendu Rosie s'approcher. Lorsque le sens de ses paroles a enfin atteint la part lucide de mon cerveau, j'ai compris : j'avais le visage inondé de larmes rosies de sang. Elle me regardait avec curiosité. Elle a répété sa question.

« Pourquoi est-ce que tu pleures ? »

Bon, ça m'a un peu énervé, cette question, quand même.

« Pourquoi je *pleure* ? Mais tu voudrais quoi ? Que je rie ? Que je trouve ça drôle d'avoir été enlevé par une bande de tarées qui me torturent et qui me filment à poil et qui veulent me couper la queue ? Et tout ça pour quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Ce que tu as fait ? Mais dis-moi, cochon : qui se voulait le symbole de la domination masculine ? “Monsieur la queue”, le cador, le roi des mecs ! Celui qui allait réunifier tous les masculinistes, fédérer les Incels, le MRA, les MGTOW... »

Bizarrement, elle avait l'air aussi énervée que moi d'un seul coup. Mais de quoi est-ce qu'elle parlait ?

« Mais qu'est-ce que vous racontez... ?

– Tu vas le nier en plus ?

– Écoutez, je ne comprends même pas ce que vous dites... Le MRA, le MG je ne sais pas quoi... je ne sais pas ce que c'est, moi. Et vous croyez que je me prends pour le *roi* ?... Mais le roi de quoi ? Le roi des cons, oui ! Je ne suis qu'un pauvre type... Vous savez où j'allais quand vous m'avez

enlevé ? Vous le croirez ou pas, c'est le dernier de mes soucis, j'allais m'acheter une corde. Devinez pour quoi faire ? Et d'ailleurs si ça vous va, une petite pendaison, affaire conclue... Faites-vous plaisir tout de suite, là, maintenant... je m'en fous. Tout ce que je vous demande c'est de ne pas montrer ça à ma fille. Merde alors... désolé, je n'ai peut-être pas été parfait dans ma vie, mais je n'ai pas mérité ça... et ma fille, ma Luna, encore moins. »

Elle n'a pas répondu immédiatement et lorsqu'elle l'a fait j'ai perçu que son ton avait changé. Elle était moins tendue, sa voix avait perdu en agressivité.

« C'est bien triste, mais pourquoi est-ce que je devrais avoir pitié de toi ? Toi qui es allé t'exhiber comme ça, coller ta queue dans la figure de tout le monde, de toutes les femmes, comme une insulte de plus à toutes celles qui souffrent déjà à cause de vous, celles qui meurent sous vos coups.

– Mais moi je n'ai jamais tué personne, frappé personne, ni même insulté personne. J'ai toujours été gentil avec tout le monde, homme ou femme, je suis pour l'égalité, je suis...

– C'est ça... Tu vas me dire que tu as des "amis femmes", bientôt ? Tu es pour l'égalité mais qu'est-ce que tu as fait pour qu'elle arrive ? Rien. Rien sinon perpétuer le système patriarcal. Et en plus maintenant tu fais ces affiches ? Tu t'allies avec Jourdain, qui veut nous faire revenir deux cents ans en arrière ?

– Oh mais moi je ne voulais rien... Je n'aurais peut-être pas dû mais je ne voulais de mal à personne. J'ai une fille, vous voyez, que j'aime plus que tout... et on me l'a enlevée. C'est pour ça que je me suis retrouvé là : j'avais une belle vie, une vie heureuse, avec ma femme et ma fille...

– Elles ne sont pas à toi.

– Alors disons que j'étais à elles. Et puis un jour cette saloperie de queue a commencé à pousser et tout s'est écroulé. Sophie m'a quitté, elle est d'abord partie en province avec notre fille, et puis comme ça n'était pas assez loin elle m'a annoncé qu'elle partait aux États-Unis et que je ne verrais plus Luna... C'est là que ces gens m'ont appelé et... c'est pour ça que j'ai fait tout ça... Le reste je m'en fous, vous savez... les histoires d'hommes et de femmes, ça n'est pas pour moi... Moi ma vie c'est une vie simple... une vie de chien. »

Elle a secoué la tête et pris un grand couteau et elle a approché une chaise de mon gibet. Allez. Finalement ça irait peut-être plus vite que la corde... J'étais prêt. J'ai fermé les yeux et cherché quelque vieille prière enfouie dans mes souvenirs mais je n'ai rien trouvé... Adieu monde cruel, adieu ma Luna.

Rosie est montée sur la chaise et a levé le couteau.

Bon, vous, vous aviez compris qu'elle me détachait, n'est-ce pas ?

Moi, non. Mais pour ma défense il faut dire que j'étais quand même un peu diminué... Ça avait failli mal tourner, d'ailleurs, car sans le vouloir elle avait été à deux doigts d'accéder à ma demande de mettre fin une fois pour toutes à mon calvaire : j'étais tellement affaibli que lorsqu'elle avait coupé les liens qui m'entravaient pour me faire descendre de ma croix, mes jambes avaient refusé de me porter et mes bras de me retenir, et j'avais chuté lourdement. Bing ! Ma tête avait heurté le sol avec un bruit mat et pendant un instant des milliers d'étoiles avaient brillé devant mes yeux grands ouverts. Un filet de sang ruisselait sur mon visage depuis quelque part dans mes cheveux et nous avons dû attendre un long moment avant que je retrouve suffisamment de forces pour me remettre debout, mais même alors je n'en avais pas plus qu'un vieillard. Nous avons mis une éternité à aller jusqu'à la porte de la grande cave et à monter la volée de marches sur laquelle elle ouvrait, et nous sommes retrouvés dans la cuisine de ce qui ressemblait à un pavillon de banlieue. Par la fenêtre, j'apercevais un petit jardin sans charme et quelques voitures garées le long d'un trottoir. La remontée m'avait épuisé et voir les placards, la toile cirée sur la table et la cuisinière émaillée m'a soudain fait me rendre compte à quel point j'étais affamé. J'ai voulu aller boire un peu d'eau au robinet mais mes jambes ont encore refusé de me porter et je suis tombé à genoux. Rosie m'a relevé de nouveau et aidé à m'asseoir. Elle avait l'air inquiète. Elle a dit qu'il fallait que je mange et qu'elle allait faire cuire des pâtes. Moi j'étais plutôt pour partir avant que la cinglée en chef et son labadens réapparaissent, mais Rosie a dit qu'elle aussi avait faim et que les autres ne risquaient pas de revenir de sitôt : Marianne avait cours tout l'après-midi dans son lycée et Martial, qui y était surveillant, y travaillerait le reste de la journée aussi.

Elle avait marmonné une injure au passage. Visiblement elle ne tenait pas le garçon de la bande dans son cœur.

Les pâtes étaient trop cuites et pas assez salées mais je mourais de faim. Assise à côté de moi, Rosie mangeait elle aussi, me surveillant comme l'aurait fait une baby-sitter. De temps à autre, elle me disait d'y aller doucement, j'allais me rendre malade si je mangeais trop vite... Je me sentais bien. Je ne lui en voulais plus. Ça change la perspective, dès qu'on vous nourrit. Au fond on est comme des chiens.

« C'est très bon, Rosie, merci. »

Elle m'a regardé et a secoué la tête. J'ai senti qu'elle était sur le point de dire quelque chose – qu'elle savait très bien que ce n'était pas vrai ? – mais elle est restée silencieuse. J'ai insisté.

« Et merci aussi de me libérer. Vous êtes... très gentille.

– Ah, c'est sûr que maintenant j'entre davantage dans tes schémas. Tu retrouves tes repères de patriarche, tu t'es retrouvé une bonniche...

– Mais pourquoi est-ce que vous dites ça ? Je fais la cuisine un soir sur deux, je n'ai jamais fait de mal à...

– Et il faudrait te remercier ?... Jamais violé personne ? Tué personne ? Félicitations... Tu es juste le petit chef de famille à la conscience tranquille ; on porte ton nom, tu as ta petite maison, ta petite femme, ta petite voiture...

– Mais Sophie... enfin, ma femme, conduisait aussi et...

– Et toujours *ma* fille, *ma* femme...

– Mais merde à la fin ! Vous voulez que je dise quoi ?! Sophie aussi dit “mon mari”. Enfin... elle disait, avant de me plaquer.

– C'est différent. Ça n'a pas les mêmes résonances quand, pendant des siècles, la femme a vraiment *appartenu* à l'homme comme un animal de compagnie. Pendant des millénaires ! Pas une femme philosophe ou presque... pas de savantes, pas de politiciennes, pas d'exploratrices... Pourquoi, à ton avis ? Tu crois qu'on est plus *connes* que vous ? Tu penses que ta fille est plus conne qu'un garçon ?

– Mais non, enfin ! Pas du tout !

– Alors si ce n'est pas parce qu'on les a empêchées, pourquoi ? »

Elle a attendu ma réponse – en vain – pendant un instant avant de reprendre.

« Et je ne parle pas de celles qui se font tuer par leur conjoint. Tout le monde s'en fout, et toi le premier.

– Ça n'est pas vrai...

– Ah oui ? Et qu'est-ce que tu as *fait* pour que ça cesse ?

– Je ne sais pas, je...

– Moi, je sais : rien. Ah, si, pardon : tu as exhibé ta *queue* sur des affiches pour symboliser la masculinité opprimée. C'est sûr, tu t'es engagé. "Ta" fille va être fière de toi. Allez, je vais faire la vaisselle, tiens, tu m'énerves... »

J'ai péniblement tenté de me lever.

« Attendez, je vais vous ai...

– Ne te fatigue pas, va. Regarde mon cul plutôt, ça t'occupera. »

Évidemment, dit comme ça.

Bon, en fait je n'avais pas trop osé.

Et puis j'avais la tête ailleurs de toute façon. Je m'étais tourné vers la fenêtre et, au-delà, le petit jardin triste où une pluie fine s'était mise à tomber d'un ciel de grisaille. Rosie m'avait annoncé qu'elle allait me déposer à la gare avant de se livrer à la police. Je l'ai remerciée de nouveau et elle m'a dit qu'elle ne le faisait pas pour moi, mais qu'elle pensait simplement s'être égarée. Elle ne s'excusait pas, je n'avais eu que ce que je méritais, mais elle regrettait. Je lui avais fait remarquer que c'était paradoxal, comme formulation, et elle avait haussé les épaules.

« Que veux-tu... "Vouloir, c'est susciter les paradoxes", disait Camus... Eh bien je *voulais*. Quoi, je ne sais pas, mais je voulais quelque chose... je voulais que quelque chose change. »

Dans la voiture, un peu plus tard, comme elle me conduisait à la gare, elle m'avait avoué n'avoir, au fond, jamais vraiment cru au grand projet de Marianne, l'ancienne professeure de latin de son lycée dont, adolescente, elle avait tant admiré la radicalité. Marianne était brillante, charismatique, surtout lorsqu'elle parlait de cette révolution des femmes qui viendrait immanquablement un jour. Et puis Rosie était allée à l'université et lorsque, désormais étudiante en philosophie, elle avait repris contact avec son enseignante quelques années plus tard, elle s'était d'abord amusée de ses

vues extrêmes, avant de basculer dans son camp ou, plus précisément, d'y être poussée par les circonstances. C'était une histoire tristement banale : à l'issue de son master de philosophie, entamant un doctorat, elle avait dû refuser les avances de son directeur de recherche auquel, un soir, elle était venue, le cœur battant, apporter ses premières pages. Abordable et bienveillant jusqu'alors, cette fois il avait posé sa main sur la cuisse de la jeune femme. L'air de rien. Après un instant d'incrédulité, elle l'avait repoussé et était sortie en trombe de la pièce, les larmes aux yeux, le feu aux joues... oubliant les précieux feuillets dans le bureau. Il les lui avait retournés par courrier quelques jours plus tard, couverts d'annotations cruelles et de remarques hostiles remettant en cause le projet de mémoire, et la capacité même de Rosie de poursuivre tout travail de recherche. Dès lors, comment imaginer pouvoir continuer ? L'homme avait la haute main sur toutes les instances doctorales, tous les jurys. Personne n'accepterait de la diriger. Alors Rosie avait abandonné. À vingt-trois ans, titulaire d'un diplôme sans grande valeur, elle avait dû chercher un emploi alimentaire pour pouvoir tout de même quitter le domicile parental. C'est à ce moment qu'elle avait rejoint Marianne, parce qu'il fallait que tout ça cesse, non ? Qu'est-ce que j'en pensais, moi ? Je trouvais ça normal ?

« Non, je vous comprends, Rosie... On est pareils, au fond, vous et moi. Moi aussi, quand j'ai accepté d'être sur ces affiches, je n'y croyais pas vraiment. Ça n'était pas vraiment moi... mais je voyais ma vie s'écrouler, j'étais tellement en colère.

– Peut-être, oui. Mais la différence c'est que toi, tu es une exception, une anomalie...

– Merci.

– Je veux dire que tes malheurs te sont arrivés uniquement parce qu'une chose littéralement *extra*-ordinaire t'est arrivée d'abord. Moi, c'est exactement le contraire, ça n'est pas monstrueux, c'est monstrueusement banal : c'est juste parce que je suis une femme. »

Voilà. La voiture était arrêtée sur le parking de la gare, et pendant un moment on n'a entendu que le ronronnement du moteur au ralenti et le battement des essuie-glaces sur le pare-brise. Je ne savais pas quoi dire, et elle semblait réfléchir.

« Mais oui, d'une certaine façon tu as raison. On se ressemble. Au fond, cette queue qui t'a poussé t'a plus rapproché des femmes que des hommes. C'est Diderot qui a écrit que l'homme n'est peut-être que le monstre de la femme, ou la femme le monstre de l'homme... toi tu es un peu le monstre des deux, en fait. »

Décidément elle savait trouver les mots qui réconfortent...

Je suis sorti dans la pluie.

OceanofPDF.com

Épilogue

« Chaque nouveau commencement découle de la
fin d'un autre commencement ^{*}. »

SÉNÈQUE

(* Dixit Léo Grégoire : « C'est le serpent qui se mord la queue... »)

OceanofPDF.com

Aujourd'hui il ne pleut plus.

C'est l'équinoxe de printemps et tout juste neuf mois ont passé depuis ce jour où Rosie m'a laissé sur le parking de la petite gare de banlieue. Les événements d'alors s'enfoncent peu à peu dans le passé comme de gros crocodiles dans les eaux troubles où dorment déjà mes autres souvenirs. Un jour ils ressortiront peut-être pour me dévorer mais pour l'instant ils me fichent la paix... Je préfère oublier ce qui s'est passé avant le moment de ma libération, quand j'étais descendu de la voiture, ce jour-là, et que Rosie s'était éloignée. Elle était allée se rendre et avait été arrêtée, comme toutes ses complices. Je n'avais même pas eu besoin d'aller raconter mon histoire dans le premier commissariat venu, tout le monde la connaissait déjà : la vidéo de la déclaration d'indépendance de celles qui se faisaient appeler les Épervières avait été postée quelques heures plus tôt et avait aussitôt commencé à circuler sur les réseaux sociaux – likée, repostée, tweetée, partagée, retweetée, upvotée... – et toutes les polices étaient parties à ma recherche.

Moi, pendant ce temps, j'étais dans le train du retour à Paris, et lorsque j'avais rallumé le téléphone que Rosie m'avait rendu il s'était mis à sonner et tinter sans discontinuer : SMS, notifications d'appels manqués, boîte vocale saturée de messages... Il y en avait de la police, de M^e Brahmi, de Joseph, de Jourdain, et même de Sophie... Les uns me priaient de me signaler dès que possible et enjoignaient mes ravisseuses, si elles détenaient mon téléphone et entendaient ledit message, de me libérer sans délai, les autres me disaient d'être fort et promettaient de faire payer les anoures au centuple, et Sophie me demandait, des sanglots dans la voix, dans quoi je m'étais encore fourré et comment j'avais pu faire ça à ma fille (et à elle).

Quand j'avais relevé la tête et embrassé le wagon du regard, j'avais vu tous les visages tournés vers moi... Est-ce que j'avais dérangé tout le monde avec ces sonneries ininterrompues ? Pas du tout : certains passagers avaient déjà vu la vidéo des Épervières et m'avaient reconnu... Ça alors ! Ils n'en revenaient pas... Incroyable ! La chance qu'on a ! L'homme-chien, dis donc ! Le dingo supplicié, le loulou crucifié dont on parlait partout était là, dans leur wagon ! Un adolescent avait été le premier à se mettre à me filmer, puis une femme, un peu plus loin, l'avait imité et bientôt une dizaine de téléphones étaient braqués sur moi en silence. Des millions de vues assurées, des milliers et des milliers de *likes*.

Je m'étais détourné et lorsque, un peu plus tard, le train était arrivé à la gare du Nord, j'étais descendu précipitamment et, renonçant au métro, je m'étais enfui en claudiquant par les trottoirs humides. J'étais rentré chez moi en rasant les murs avant de rappeler M^e Brahmi pour l'informer de ma libération et lui demander de prendre en main la suite des opérations. « Bien sûr monsieur Grégoire, m'avait-il dit. Quel soulagement de vous savoir libre, on avait été si inquiet, au cabinet... » Il appelait la police sur-le-champ, s'occupait de tout. C'était fini... Voilà. J'avais raccroché et attendu qu'on vienne me chercher.

Dépositions, plaintes, confrontations, ça a duré des mois. Avec Sophie, et malgré les reproches qu'elle m'a d'abord faits, nous avons eu pour priorité de protéger Luna, et je crois que nous avons plutôt réussi. Lorsque Joseph m'a rappelé pour me dire que la Brigade des Urodèles (drôle de nom, quand même...) allait m'épauler dans mon « combat » j'ai décliné. Merci les gars, mais plutôt qu'un combat, j'essayais de mener ma barque sur la mer démontée de ma vie. J'en ai profité pour ajouter que, de toute façon, je ne me sentais pas à ma place dans leur « lutte » et que nos chemins devaient se séparer. Bon, ça a été mal pris. Quelques jours plus tard, j'ai eu la surprise de trouver Jourdain en bas de chez moi comme je sortais courir. Lorsque j'ai refusé de lui parler et me suis éloigné en trotinant, celui que j'avais toujours connu parfaitement calme s'est emporté et s'est mis à hurler en pleine rue en me pointant du doigt :

« Léo Grégoooooooooire ! Petite orduuuure ! Reviens iciiii ! »

J'ai ri et je l'ai entendu crier à nouveau.

« Tu... Tu ne mérites pas ta queuuuuue !... »

Ça, c'était la meilleure : mais j'espérais bien ne pas l'avoir méritée ! Je préférais encore croire que c'était le hasard... Les passants se retournaient sur l'homme qui vitupérait en tapant du pied comme un Rumpelstiltskin des temps modernes, et tandis que je m'éloignais je l'ai entendu une dernière fois :

« C'est *moioiii* qui aurais dû l'avoir !... »

Ah, ça, j'aurais préféré aussi. Grand bien lui fasse !... Eh bien pas de pot : ça avait été moi...

Après, ma vie a repris là où elle s'était arrêtée. Enfin, presque : maintenant que le répugnant petit film de mon martyr avait rejoint les deux autres j'étais une sorte de star. Vus des millions de fois dans le monde entier, aimés, détestés, commentés, ils me valaient d'être invité dans des *Comic-con*. On insistait : « Allez, venez ! On fera un *cosplay*, il y aura même *Hide-the-pain Harold* en guest star. » Et malgré mes refus les vidéos étaient toujours là, resurgissant sans cesse. On les parodiait, on en tirait des mèmes... La même capture d'écran reproduite *ad libitum* me montrait de dos, crucifié, short aux chevilles, au-dessus de phrases absurdes comme « Quand maman me punit parce que je refuse de manger mes croquettes »... Même moi, ça me faisait rire, parfois... Bon, il y avait aussi des gens qui se promettaient de me retrouver pour « me le faire payer ». Me faire payer quoi, mystère... Est-ce qu'eux-mêmes le savaient ?

J'offrais désormais une telle visibilité que Thomas m'avait proposé de revenir travailler chez Hellooo : il était prêt à miser gros sur moi, je pouvais « faire la différence »... Ah, ça c'est sûr : la différence c'était mon rayon. Je n'avais pas donné suite. Trop tard, Thomas... Quelques autres vieilles connaissances m'avaient réécrit aussi, comme *Bunny* de Brandon ou Edmund le chasseur autrichien. L'une pour m'offrir de guérir mon trauma et l'autre me dire sa *Schadenfreude* : il m'envoyait ses amitiés et une photo de lui fourbissant son Borovnik. Plus aimablement, un Australien avait ouvert pour moi une cagnotte en ligne qui avait recueilli des dizaines de milliers de dollars. Quand j'avais déclaré que je comptais refuser, Brahmi avait protesté.

« Et pourquoi devriez-vous refuser ? Le même monde qui d'un côté se régale de vos infortunes vous doit bien ça de l'autre, non ? Ils sont fous. Je reçois même des courriers de *managers d'influenceurs* qui veulent vous faire intégrer leur équipe à Dubaï. Le summum, il paraît... Tout ça participe

de la même chose, la même déraison, c'est un *package*. Cet argent, prenez-le. »

L'avocat s'était d'ailleurs mis en tête de parvenir à faire reconnaître ma propriété intellectuelle sur les vidéos de mon calvaire afin de me permettre de monétiser leur popularité sur les réseaux. Je toucherais quelques centimes à chaque vue, une rente confortable. En cas de succès – et il était confiant – il étudierait la possibilité d'en vendre définitivement le titre de propriété unique. Ça pouvait valoir des millions de dollars, et comme le film était déjà partout de toute façon, ça ne changerait rien à sa visibilité, j'aurais le beurre et l'argent du beurre.

Je ne comprenais pas.

« Mais enfin, maître, justement : n'importe qui peut voir la vidéo d'un simple clic, il y en a des milliers de copies qui circulent... Qui voudrait payer pour être le propriétaire de quelque chose que tout le monde peut avoir ?

– Vous n'avez pas entendu parler des NFT ? Les jetons non fongibles ? Sachez, cher ami, que vous êtes assis sur une fortune... »

Je me suis ostensiblement tortillé dans mon fauteuil.

« Bon, je ne comprends toujours pas comment, mais pour ce qui est d'être assis dessus, c'est sûr que je suis assis dessus... »

Il a ri mais ses joues s'étaient légèrement empourprées. Je mets les gens un peu mal à l'aise quand même, avec mon appendice, même si Brahmi et moi nous connaissons bien maintenant. Il y a peu, il m'a appris qu'un jeune milliardaire américain de la *new tech* lui avait fait une offre mirifique pour obtenir le droit, après ma mort, de couler mon corps – ou, à défaut, mon squelette, avait-il fait préciser par ses avocats, mais dans ce cas l'offre serait moindre – dans un bloc de résine ou un bac de formol, façon Damien Hirst. Brahmi m'a dit qu'il était de son devoir de m'en informer, mais que si je souhaitais procéder à cette transaction ou une autre du même genre, il me faudrait me trouver un autre représentant car lui ne mangeait pas de ce pain-là. Depuis, je lui fais une confiance aveugle.

Je revois Sandra, parfois, au cabinet. Au début, chaque fois que j'entrais son visage s'empourprait et elle me disait bonjour d'une voix blanche en gardant les yeux rivés à son écran. Terrifiée, la pauvre. Est-ce que j'étais finalement venu tout raconter à son patron ?... Si elle avait su : moi, quand je venais, la voir me rappelait cette soirée à la fois récente et déjà lointaine

où nous avions fini par faire l'amour après qu'elle avait fait semblant de me rencontrer par hasard au supermarché. Ce soudain orage d'intimité, peau contre peau, le goût de sa bouche, ses cheveux... ça ne s'effaçait pas comme ça. D'autant que depuis cette fois-là je n'avais plus rencontré personne. Ça viendrait peut-être un jour, qui sait ? Si l'amour était vraiment « l'infini à la portée des caniches », j'avais peut-être ma chance. Après un moment, à force, j'ai fini par lui envoyer un e-mail pour lui dire qu'elle n'avait rien à craindre de moi, que je ne dirais rien à Brahmi ni à personne : je ne lui en voulais pas, les choses avaient été ce qu'elles avaient été, et au fond elle m'avait donné aussi, malgré tout, un peu de bonheur l'espace d'un soir, un peu d'ivresse, et ce n'était pas rien. Elle m'a remercié et s'est encore excusée du mal qu'elle m'avait fait, et m'a dit comme elle avait souffert pour moi en voyant ces horribles images, et que je ne méritais pas ça, que j'étais quelqu'un de bien... Ça fait toujours plaisir. Nous nous écrivons de temps à autre, souvent le soir des jours où je suis passé au cabinet, quand nous avons échangé quelques paroles anodines sous le regard curieux de Brahmi.

Ah, ça va peut-être vous surprendre, mais j'écris à Rosie, aussi, dans la prison où elle attend le procès des Épervières. Et je sais qu'on pourra trouver ça étrange, mais j'ai intercédé en sa faveur auprès du juge d'instruction. Après tout, qui sait comment les choses auraient tourné si elle n'avait pas été là ? J'étais dans une mauvaise posture (au propre comme au figuré) et elle m'a sauvé, quand même. J'ai dit ça au juge et Rosie m'a écrit pour me remercier, et depuis nous correspondons. On échange de vraies lettres, sur du papier, et nos vues sur la vie. La vie, les femmes, les hommes, le monde... Elle est bien, cette fille. Elle m'a dit qu'elle envisage de s'atteler à une nouvelle thèse, cette fois sur Marie de Gournay, une philosophe amie de Montaigne qui a écrit un livre sur l'égalité entre les sexes. Moi je l'encourage, je m'enquiers de l'avancée de ses travaux... Elle m'a promis que je pourrais lire ses premières pages bientôt. Elle est drôle : je tape mes lettres à l'ordinateur alors qu'elle les rédige à la main d'une belle écriture fuselée, et comme je lui disais que j'aurais été incapable d'écrire une page aussi joliment qu'elle, elle m'a répondu : « Pourquoi crois-tu qu'on t'appelait cochon ? » avec un petit visage souriant dessiné à côté. Au procès, je dirai qu'il faut qu'on lui donne une chance.

Et puis il y a Sophie. Ma femme, avant. Elle n'est pas partie aux États-Unis, finalement. Son avocat n'a pas obtenu la position qu'il souhaitait et le projet est tombé à l'eau. La roue tourne, hein, *Jeff* ? Pauvre con. Qu'est-ce qu'elle peut bien lui trouver ? Peut-être qu'elle se le demande aussi... On n'en parle jamais quand je l'ai au téléphone, de temps en temps. C'est toujours officiellement pour des arrangements relatifs à la garde de Luna mais j'ai bien remarqué que, lorsque c'est elle qui m'appelle, elle le fait toujours quand elle est seule, et on finit invariablement par bavarder longuement de plein de choses, avec légèreté, comme on avait toujours fait, avant. Dès la première rencontre c'était comme ça. C'est pour ça qu'on s'aimait. On avait l'impression d'être faits l'un pour l'autre et au fond je sais que si cette saloperie n'avait pas décidé de pousser dans mon dos j'aurais passé toute ma vie avec elle, et elle avec moi, et on aurait été heureux... On aurait regardé Luna grandir, comme un lever de soleil. Un jour, je ne sais plus comment, c'est venu dans la conversation et je lui ai dit à peu près ça. Elle a juste dit « arrête, Léo » et je crois qu'elle pleurait. Je ne lui ai plus dit, depuis. À quoi bon ? C'est la vie...

En tout cas c'est la mienne. C'est une drôle de vie, qui dépend de ces quelque trois décimètres de moi qui n'auraient jamais dû être là. Par moments je parviens presque à revivre comme avant, quand, comme la queue d'un chien qui l'a entre les pattes, la mienne garde sa forme de parenthèse et reste plaquée contre mes fesses, indétectable sous mes vêtements. Ces jours-là j'oublie sa présence et je vais au cinéma (grimé, quand même, je n'aime pas quand on me demande des autographes) ou courir dans le Bois, et ça fait du bien. Bon, ça ne rend que plus cruel le moment où, pour une raison ou une autre, la réalité s'impose de nouveau. Et ça finit toujours par arriver. Je n'y coupe pas, si on peut dire (là, Rosie aurait dessiné un petit sourire). Luna me dit que ce n'est pas grave, que je serais son papa même si j'avais une trompe comme un éléphant. Il ne manquerait plus que ça, tiens. Ah, ma Luna... si je suis prêt à tout supporter, c'est parce que je l'ai. Et parce que je veux pouvoir l'aider si un jour elle a besoin de moi, la protéger si on veut lui faire du mal... Rosie me dit que ce qu'il faut viser ça n'est pas ça, mais une société où les filles, les femmes n'auraient « pas besoin d'un chien de garde » (je vous ai dit, hein, elle est du genre moqueur). Elle a raison, mais en attendant j'ai au moins

l'impression de servir à quelque chose. Qu'est-ce qu'on est, nous les hommes, sinon ?...

Voilà. Et quand Luna sera grande je pourrai partir. J'achèterai une maison au bord de l'océan. Sur une île, tiens. Et viendra qui voudra, qui m'aimera comme je suis. Et le reste du temps j'irai courir sur les sentiers dans les pins, sentir les immortelles et nager dans les vagues.

Comme un poisson.

OceanofPDF.com

© Buchet-Chastel, Libella, Paris, 2023

Couverture :
Photographie © Ulric Collette

OceanofPDF.com

La numérisation de cette œuvre
a été réalisée le 29 novembre 2022 par [V. Fouillet](#)
ISBN 9782283037553

L'édition papier de cette même œuvre
a été achevée d'imprimer en janvier 2023
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN 9782283037546)

OceanofPDF.com

Retrouvez toutes nos publications sur
www.buchetchastel.fr

BUCHET • CHASTEL

OceanofPDF.com